

Une folie meurtrière

Phyllis Dorothy James

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



P. D. James

Une folie meurtrière

FAYARD

ROMAN

P. D. James

UNE FOLIE MEURTRIÈRE

Roman

traduit de l'anglais par
FRANÇOISE BRODSKY

Fayard

Cet ouvrage est la traduction intégrale, publiée pour la première fois en France, du livre de langue anglaise :

A MIND TO MURDER
édité par Faber and Faber.

© P. D. James, 1963.

© Librairie Arthème Fayard, 1988, pour la traduction française.

À Edward Gordon James

NOTE DE L'AUTEUR

Il n'existe qu'un petit nombre de centres médico-psychologiques à Londres, et il est évident que ces unités spécialisées et organisées à l'intérieur d'un Service national de santé unifié ont en commun certaines méthodes thérapeutiques et règles administratives qui sont également en vigueur à la clinique Steen. Il n'en devient que plus important d'établir clairement que celle-ci est une clinique imaginaire située sur un square imaginaire de Londres, qu'aucun de ses patients ou de ses employés – qu'ils fassent partie du personnel médical ou administratif – ne représente une personne vivante et que les déplorables événements qui eurent lieu dans le sous-sol de la clinique ne trouvent leur origine que dans ce curieux phénomène psychologique : l'imagination d'un auteur de romans policiers.

CHAPITRE I

Le docteur Paul Steiner, médecin psychiatre à la clinique Steen, était assis dans le cabinet de consultation donnant sur la façade du rez-de-chaussée et écoutait son patient expliquer avec une logique parfaite l'échec de son troisième mariage. Mr. Burge était confortablement allongé sur un divan, afin de mieux pouvoir exposer les complexités de sa psyché. Le docteur Steiner se tenait à sa tête, dans un fauteuil du genre de ceux que le comité de gestion des hôpitaux, après de consciencieuses recherches, avait ordonné de mettre à la disposition des médecins consultants. C'était un fauteuil fonctionnel, pas trop laid, mais qui n'offrait aucun appui pour la tête. De temps à autre, une brusque crispation des muscles de son cou tirait le docteur Steiner d'un moment d'absence et le rappelait aux réalités de sa séance du vendredi soir. La journée s'achevait – une chaude journée d'octobre. Après deux semaines d'un froid vif, pendant lesquelles le personnel de la clinique avait grelotté et supplié, la date officielle de la mise en route du chauffage central avait coïncidé avec l'une de ces parfaites journées d'automne où le square débordait d'une lumière dorée, et où les dahlias tardifs du jardin clôturé, aussi gai qu'une boîte de peinture, resplendissaient des teintes criardes du plein été. Il était maintenant presque sept heures. À l'extérieur, la tiédeur du jour avait depuis longtemps cédé la place d'abord à la brume, puis à une obscurité glacée. Mais ici, à l'intérieur, la chaleur de midi restait prisonnière, et l'air lourd et immobile semblait affaibli par le souffle de trop nombreux discours.

Mr. Burge dissertait d'une plaintive voix de fausset sur le manque de maturité, la froideur et l'insensibilité de ses épouses. Le jugement clinique du docteur Steiner, quelque peu influencé par les effets tardifs d'un copieux déjeuner et le choix peu sage d'un beignet à la crème pour accompagner son thé, lui suggérait que le temps n'était pas encore venu de faire remarquer que le seul défaut commun aux dames Burge avait été un singulier manque de discernement dans le choix de leur époux. Mr. Burge n'était pas encore prêt à admettre la vérité sur ses propres insuffisances.

Le comportement de son patient n'inspirait aucune indignation au docteur Steiner. Qu'une émotion aussi déplacée pût obscurcir son jugement aurait d'ailleurs été un sérieux manque d'éthique professionnelle. Peu de choses dans la vie provoquaient son indignation, et la plupart avaient trait à son confort personnel. De fait,

beaucoup d'entre elles concernaient la clinique Steen et son administration. Il désapprouvait fortement l'attitude de Miss Bolam, la directrice administrative, estimant que le soin avec lequel cette dame comptait le nombre de patients qu'il voyait par session et vérifiait l'exactitude de ses justificatifs de frais de déplacement faisait partie d'une politique de persécution systématique. Il était mécontent du fait que sa consultation du vendredi soir coïncidât avec les séances de sismothérapie du docteur James Baguley, ce qui obligeait ses patients – des gens d'une intelligence supérieure qui appréciaient le privilège d'être soignés par lui – à partager la salle d'attente avec une foule bigarrée composée des banlieusards déprimés et des psychotiques sans éducation que Baguley collectionnait avec un apparent plaisir. Le docteur Steiner avait refusé d'utiliser un des cabinets de consultation du troisième étage. Pour les construire, on avait cloisonné les grandes et élégantes pièces géorgiennes, et Steiner, qui les détestait, affirmait qu'il s'agissait de cellules désagréables, aux proportions ridicules, qui ne convenaient ni à son rang ni à l'importance de son travail. Il avait trouvé tout aussi inconfortable de changer l'horaire de ses séances. Par conséquent, c'était à Baguley de changer les siennes. Mais le docteur Baguley avait refusé de plier, et là aussi, le docteur Steiner avait décelé l'influence de Miss Bolam. Le comité de gestion des hôpitaux avait refusé sa requête d'insonoriser les salles de consultation du rez-de-chaussée à cause des frais que cela aurait occasionnés. Il n'avait pourtant pas montré la moindre hésitation lorsqu'il s'était agi de procurer à Baguley un nouvel engin, particulièrement onéreux, qui devait lui permettre d'administrer à ses patients assez d'électrochocs pour les dépouiller du peu de cervelle qui leur restait. Cette affaire avait, bien entendu, été soumise à la commission médicale de la clinique, mais Miss Bolam n'avait pas caché ses sympathies. Dans ses diatribes contre la directrice administrative, le docteur Steiner trouvait commode d'oublier que l'influence de Miss Bolam sur la commission médicale était inexistante.

Il était difficile de faire abstraction de l'irritation que lui causait la séance de sismothérapie. L'immeuble qui abritait la clinique avait été construit du temps où l'on bâtissait du solide, mais même l'épaisse porte en chêne du cabinet de consultation ne pouvait amortir les allées et venues d'un vendredi soir. On fermait la porte d'entrée à six heures et les patients des consultations vespérales étaient inscrits dans un registre à leur arrivée et à leur départ depuis que, quelque cinq ans plus tôt, une malade était entrée sans se faire remarquer, s'était cachée dans les toilettes du sous-sol et avait choisi cet endroit insalubre pour se tuer. Les séances de psychothérapie du docteur Steiner étaient ponctuées par la sonnette d'entrée, les bruits de pas des

malades qui entraient et sortaient, la voix cordiale de parents ou de compagnons exhortant les patients ou criant au revoir à la surveillante Ambrose. Le docteur Steiner se demandait pourquoi les parents des malades trouvaient nécessaire de s'adresser à eux en hurlant, comme s'ils étaient sourds et pas seulement psychotiques. Et peut-être le devenaient-ils, après une séance avec Baguley et sa machine diabolique. Quant à Mrs. Shorthouse, la femme de service de la clinique, elle était la pire de tous. On était en droit d'estimer qu'Amy Shorthouse aurait pu nettoyer tôt le matin, comme c'était certainement prévu. Cela eût causé un minimum de dérangement au personnel de la clinique. Mais Mrs. Shorthouse avait soutenu que pour terminer tout ce qu'elle avait à faire, elle devait travailler deux heures de plus le soir, et Miss Bolam avait accepté. Bien entendu ! Il semblait au docteur Steiner que très peu de tâches ménagères s'accomplissaient le vendredi soir. Mrs. Shorthouse montrait une préférence marquée pour les malades en sismothérapie – et de fait, son mari avait jadis été soigné par le docteur Baguley – et pendant les séances, on pouvait la voir qui traînait dans le hall ou au secrétariat du rez-de-chaussée. Le docteur Steiner en avait parlé plus d'une fois à la commission médicale et le manque d'intérêt dont témoignaient généralement ses collègues pour ce problème l'irritait. On devrait garder Mrs. Shorthouse hors de vue et l'inciter à continuer son travail, au lieu de lui permettre de rester là à papoter avec les patients ! Miss Bolam, qui se montrait si stricte sans nécessité avec d'autres membres du personnel, n'éprouvait aucune inclination à discipliner Mrs. Shorthouse. Tout le monde savait qu'il était difficile de trouver du bon personnel domestique, mais une directrice administrative connaissant son métier aurait dû y parvenir. Faire preuve de faiblesse ne résolvait rien. Pourtant, Baguley ne voulait pas se laisser convaincre de porter plainte à propos de Mrs. Shorthouse et jamais Bolam ne critiquerait Baguley. La pauvre femme en était probablement amoureuse. Il revenait à Baguley de se montrer ferme au lieu de se balader dans la clinique vêtu de cette blouse blanche ridiculement longue qui lui donnait l'air d'un dentiste de second ordre. Vraiment, cet homme n'avait aucune idée de la manière dont un service de consultation devait être mené !

Clop, clop, firent des bottes dans le hall. C'était probablement le vieux Tippet, un schizophrène chronique, patient de Baguley, qui, depuis neuf ans, passait régulièrement ses vendredis soirs à sculpter des morceaux de bois dans l'unité d'ergothérapie. Penser à Tippet ne fit qu'augmenter la mauvaise humeur du docteur Steiner. Cet homme ne convenait absolument pas à la Steen. S'il se sentait assez bien pour ne pas être hospitalisé, ce dont le docteur Steiner doutait, il aurait dû fréquenter un centre de jour ou l'un des ateliers protégés du Conseil

du comté. C'étaient des malades comme Tippet qui donnaient une réputation douteuse à la clinique et masquaient sa vraie fonction, celle d'un centre de psychothérapie à orientation analytique. Le docteur Steiner se sentait carrément gêné lorsque l'un ou l'autre de ses patients si soigneusement choisis rencontrait Tippet dans les couloirs de la clinique le vendredi soir. Il n'était pas même prudent de laisser Tippet sortir. Un jour, il se produirait un incident et Baguley aurait des ennuis.

La rêverie du docteur Steiner, qui imaginait avec délice les ennuis de son collègue, creva comme un ballon lorsque retentit la sonnette d'entrée. Franchement, c'était impossible ! Cette fois, il s'agissait du chauffeur d'un véhicule de l'hôpital qui venait rechercher un patient. Mrs. Shorthouse se dirigea vers la porte pour accélérer leur départ. Sa voix perçante, sinistre, résonna dans le hall :

« Au revoir, mes poussins. À la semaine prochaine. Si vous ne pouvez pas être sages, tâchez au moins d'être prudents ! »

Le docteur Steiner grimaça et ferma les yeux. Mais son patient, plongé avec bonheur dans son occupation favorite – parler de lui-même –, ne semblait pas avoir entendu. De fait, la voix geignarde et aiguë de Mr. Burge n'avait pas faibli une seule fois depuis vingt minutes.

« Je ne prétends pas être facile à vivre. Je ne le suis pas, je suis même plutôt compliqué. Voilà ce que Theda et Sylvia n'ont jamais pu comprendre. Les racines en sont profondes, bien entendu. Vous vous souvenez de cette séance au mois de juin ? J'ai trouvé que des choses assez fondamentales en étaient sorties. »

Son thérapeute ne se souvenait pas de la séance en question mais n'en éprouvait aucune gêne. Avec Mr. Burge, les choses « assez fondamentales » se trouvaient invariablement juste sous la surface et l'on pouvait compter sur lui pour les faire émerger. Une paix inexplicable enveloppa le docteur Steiner. Il griffonna sur son bloc-notes, contempla ses gribouillages avec intérêt, puis avec inquiétude, les examina de nouveau en tenant le carnet à l'envers et se retrouva, l'espace d'un instant, plus préoccupé par son propre subconscient que par celui de son client. Tout à coup, il prit conscience d'un autre bruit à l'extérieur, tout d'abord faible puis de plus en plus fort. Quelque part, une femme hurlait. C'était un son horrible, aigu, ininterrompu, tout à fait animal. Il avait sur le docteur Steiner un effet particulièrement désagréable. Le psychiatre était timide et anxieux de nature. Bien que son métier l'impliquât parfois dans des crises émotionnelles, il préférerait contourner une situation urgente plutôt que d'y faire face. La peur se mua en irritation et il se leva d'un bond de son fauteuil en s'exclamant :

« Non, vraiment ! C'en est trop ! Que fait Miss Bolam ? Il n'y a

donc personne ici pour prendre les choses en main ?

— Que se passe-t-il ? demanda Mr. Burge en se redressant comme un diable sortant de sa boîte, tandis que sa voix reprenait un ton plus normal, une demi-octave plus bas.

— Rien. Rien. Une femme qui a une crise d'hystérie, voilà tout. Restez là. Je reviens tout de suite », ordonna le docteur Steiner.

Mr. Burge se laissa retomber sur le divan, l'oreille dressée, les yeux fixés sur la porte. Le docteur Steiner se retrouva dans le hall.

Un petit groupe se retourna instantanément pour lui faire face. Jennifer Priddy, la dactylo, s'accrochait à Peter Nagle, l'un des deux portiers, ou hommes à tout faire, qui lui tapotait l'épaule d'un air perplexe, avec une pitié embarrassée. Mrs. Shorthouse était avec eux. Les hurlements de la fille diminuaient, se changeaient en gémissements, mais elle était mortellement pâle et tremblait de tout son corps.

« Que se passe-t-il ? demanda sévèrement le docteur Steiner, qu'est-ce qui lui arrive ? »

Avant que quiconque ait eu le temps de répondre, la porte de la salle de sismothérapie s'ouvrit et le docteur Baguley en sortit, suivi de Miss Ambrose et de son anesthésiste, le docteur Mary Ingram. Tout à coup, le hall parut encombré de monde.

« Calmez-vous, allons, allons ! dit le docteur Baguley avec douceur. Nous essayons de diriger un service de consultation ici ! » Il se tourna vers Peter Nagle et lui demanda à voix basse : « D'ailleurs, que se passe-t-il ? »

Nagle était sur le point de parler, mais Miss Priddy recouvrit soudain ses esprits. Elle se libéra et, se tournant vers le docteur Baguley, déclara d'une voix parfaitement claire :

« C'est Miss Bolam. Elle est morte. Quelqu'un l'a tuée. Elle est aux archives. On l'a assassinée. Je l'ai trouvée. Enid a été assassinée ! »

Elle s'accrocha à Nagle et se remit à pleurer, mais avec moins d'intensité. Ses horribles tremblements avaient cessé.

« Amenez-la dans la salle de soins, dit le docteur Baguley au portier. Faites-la s'étendre, et donnez-lui quelque chose à boire. Voici la clé. Je reviens. »

Il se dirigea vers l'escalier du sous-sol et les autres, abandonnant la fille aux bons soins de Nagle, le suivirent en se bousculant. La cave de la Steen était bien éclairée ; toutes les pièces étaient utilisées par la clinique qui, comme la plupart des unités psychiatriques, manquait chroniquement d'espace. Ici, en bas des escaliers, en plus de la salle des chaudières, de la pièce servant à l'équipement téléphonique et du local des portiers, se trouvaient l'unité d'ergothérapie, une pièce de rangement pour les dossiers médicaux et, à l'avant du bâtiment, une salle de traitement pour les malades qui recevaient de l'acide

lysergique. Comme le petit groupe arrivait au pied de l'escalier, la porte de cette pièce s'ouvrit et une infirmière, cousine de Miss Bolam et portant le même nom qu'elle, jeta un rapide coup d'œil au dehors – vague apparition en uniforme blanc se découpant contre la pénombre de la pièce derrière elle. Sa voix douce, perplexe, flotta jusqu'à eux, à l'autre bout du couloir :

« Quelque chose ne va pas ? J'ai cru entendre un hurlement, il y a quelques minutes. »

La surveillante lui répondit avec une brusquerie empreinte d'autorité : « Tout va bien, mademoiselle. Retournez à votre patiente. » La silhouette blanche disparut et la porte se referma. Se tournant vers Mrs. Shorthouse, Miss Ambrose ajouta : « Et vous n'avez rien à faire ici, Mrs. Shorthouse. Restez en haut, s'il vous plaît. Miss Priddy a peut-être envie d'une tasse de thé. »

On entendit Mrs. Shorthouse maugréer et battre en retraite à contrecœur. Les trois médecins continuèrent d'avancer, la surveillante sur les talons.

Les archives médicales se trouvaient à leur droite, entre le local des portiers et le département d'ergothérapie. La porte était entrouverte et la lumière brillait.

Le docteur Steiner, qui s'était mis automatiquement à faire attention aux moindres détails, remarqua que la clé se trouvait dans la serrure. Il n'y avait personne. Les casiers métalliques, avec leurs rangs serrés de chemises cartonnées, s'élevaient jusqu'au plafond et formaient à partir de la porte une série d'étroites allées à angle droit, éclairées chacune par une lampe fluorescente. Les casiers coupaient verticalement les quatre hautes fenêtres munies de barreaux ; c'était une petite pièce sans air dans laquelle on se rendait rarement et où s'accumulait la poussière. Le petit groupe se fraya un chemin le long du premier couloir et tourna à gauche, vers un espace étroit et sans fenêtres, dépourvu d'étagères mais meublé d'une table et d'une chaise et où l'on pouvait trier les dossiers pour les classer ou noter des informations sans avoir à emporter la chemise. Le chaos y régnait. La chaise était renversée, et le sol jonché de dossiers. Certains avaient leur couverture arrachée et leurs pages déchirées, d'autres formaient des piles instables au pied d'étagères vides qui paraissaient trop étroites pour avoir pu soutenir un tel poids de papier. Et au milieu de ce désordre gisait le corps d'Enid Bolam, Ophélie incongrue et bien en chair flottant sur une marée de feuillets. Dans ses mains, elle tenait, serrée contre sa poitrine en une hideuse parodie de maternité, une lourde et grotesque figurine de bois sculpté.

Sa mort ne faisait aucun doute. Malgré la peur et la répugnance qu'il éprouvait, le docteur Steiner ne pouvait se tromper. Les yeux fixés sur la figurine de bois, il s'écria :

« Tippet ! C'est son fétiche ! La sculpture dont il est si fier ! Où est-il ? Baguley, c'est ton patient ! Tu ferais mieux de prendre les choses en main ! »

Il regarda autour de lui avec inquiétude, comme s'il s'attendait à voir Tippet surgir d'un moment à l'autre, le bras dressé pour frapper, véritable incarnation de la violence.

Le docteur Baguley, qui s'était agenouillé près du corps, déclara calmement :

« Tippet n'est pas ici, ce soir.

— Mais il vient toujours le vendredi ! C'est son fétiche ! C'est l'arme ! » s'exclama le docteur Steiner, confondu par une telle stupidité.

Du pouce, le docteur Baguley souleva doucement la paupière gauche de Miss Bolam. Sans lever les yeux, il répondit :

« On nous a téléphoné de St. Luke ce matin. Tippet a été hospitalisé pour pneumonie. Lundi dernier, si je ne me trompe. En tout cas, il n'était pas ici ce soir. » Soudain, il étouffa un cri. Les deux femmes se penchèrent sur le corps. Le docteur Steiner, qui ne pouvait se résoudre à suivre l'examen médical, l'entendit expliquer : « Elle a aussi été poignardée. En plein cœur, dirait-on, et avec un ciseau à manche noir. N'est-ce pas l'un des outils de Nagle, Miss Ambrose ? »

Il y eut un temps mort, puis le docteur Steiner entendit la voix de l'infirmière qui répondait : « Ça m'en a tout l'air, docteur. Tous ses outils ont un manche noir. Il les garde dans le local des portiers. N'importe qui aurait pu s'en emparer, ajouta-t-elle, comme pour le défendre.

— Et il semble que quelqu'un l'ait fait. » On entendit le docteur Baguley se relever. Puis, les yeux toujours fixés sur le cadavre, il ajouta : « Téléphonnez à Cully à la réception, voulez-vous, Miss Ambrose. Ne l'alarmez pas, mais dites-lui de ne laisser personne entrer ni sortir du bâtiment. Cela vaut aussi pour les patients. Puis appelez le docteur Etherege et demandez-lui de descendre. Il doit être dans son cabinet de consultation, j'imagine.

— Ne devrions-nous pas appeler la police ? » Le docteur Ingram s'exprimait avec nervosité et son visage rose, si ridiculement pareil à celui d'un lapin angora, prit une coloration encore plus prononcée. On avait tendance à négliger la présence du docteur Ingram, même dans des moments moins dramatiques, et le docteur Baguley la dévisagea, les yeux vides, comme s'il avait momentanément oublié son existence.

« Attendons le directeur médical », finit-il par répondre.

Miss Ambrose disparut dans un froissement de linge amidonné. Le téléphone le plus proche se trouvait juste à côté de la porte des archives, mais comme des montagnes de papier les isolaient de tout bruit extérieur, le docteur Steiner tendit vainement l'oreille pour

entendre le déclic du combiné ou la voix murmurante de la surveillante. Il se força une fois de plus à regarder le corps de Miss Bolam. De son vivant, elle lui avait semblé sans grâce ni charme, et la mort ne lui conférait aucune dignité. Elle était couchée sur le dos, ses genoux relevés et écartés laissant clairement apparaître un bout de slip de laine rose qui semblait bien plus indécent que la chair nue. Son lourd visage rond paraissait tout à fait paisible. Les deux nattes épaisses qu'elle portait enroulées au-dessus du front n'avaient pas été dérangées. Il est vrai qu'à sa connaissance, rien n'avait jamais pu déranger la coiffure archaïque de Miss Bolam. Cela rappela au docteur Steiner l'un de ses fantasmes où les nattes épaisses et sans vie, exsudant de mystérieuses sécrétions, restaient immuablement collées au-dessus du front placide de Miss Bolam. La dévisageant ainsi dans l'impuissante indignité de la mort, le docteur Steiner essayait de ressentir de la pitié et savait qu'il avait peur. Mais il n'était pleinement conscient que de son dégoût : comment éprouver la moindre tendresse envers quelque chose d'aussi ridicule, d'aussi choquant, d'aussi obscène ? L'horrible mot émergea à la surface de sa conscience sans avoir été sollicité. Obscène ! Il éprouva le besoin ridicule de tirer sur la jupe, de recouvrir ce visage bouffi, pathétique, de remettre à leur place les lunettes qui avaient glissé du nez et pendaient de travers, accrochées à l'oreille gauche. Les yeux de Miss Bolam étaient mi-clos, et sa petite bouche pincée comme pour désapprouver une fin aussi peu digne et imméritée. Le docteur Steiner connaissait cette expression : il l'avait vue sur son visage lorsqu'elle vivait encore. Il pensa : « On dirait qu'elle est en train de me reprocher ma note de frais de déplacement. » Tout à coup, il fut pris d'un intolérable besoin de pouffer. Le rire gonflait sans qu'il puisse le maîtriser. Il se rendait compte que cette horrible envie était due à la nervosité et au choc qu'il avait subi, mais cela ne l'aidait pas à se dominer. En désespoir de cause, il tourna le dos à ses collègues et s'efforça de retrouver son sang-froid, agrippé au rebord d'un casier, le front pressé contre le métal froid, la bouche et les narines emplies de l'odeur suffocante des vieux dossiers moisies.

Il ne s'était pas aperçu du retour de Miss Ambrose, mais tout à coup, il l'entendit parler.

« Le docteur Etherage va descendre. Cully est à la porte et je lui ai dit de ne laisser sortir personne. Votre patient fait beaucoup d'histoires, docteur Steiner.

— Je devrais peut-être aller le retrouver. » Face à ce dilemme, le docteur Steiner se maîtrisa. Il était relativement important, lui semblait-il, de rester avec les autres et d'être présent lorsque le directeur médical arriverait ; il serait sage de s'assurer que rien de crucial ne puisse se dire ou se faire hors de portée de ses oreilles. D'un

autre côté, il n'éprouvait pas une grande envie de rester en présence du cadavre. Les archives, surchauffées et aussi brillamment éclairées qu'une salle d'opération, lui donnaient l'impression angoissante d'être un animal pris au piège. Les étagères lourdement chargées semblaient peser sur lui, obligeant ses yeux à revenir encore et toujours à la silhouette affalée sur sa civière de papier.

« Je reste, décida-t-il. Mr. Burge attendra comme tout le monde. »

Ils se tinrent là sans mot dire. Le docteur Steiner aperçut la surveillante, calme, trapue, les mains tranquillement croisées sur son tablier, et dont seule la pâleur trahissait l'émotion. C'est ainsi qu'elle avait dû se tenir d'innombrables fois au chevet d'un patient, depuis bientôt quarante ans qu'elle était infirmière, attendant, discrète et respectueuse, les ordres du médecin. Le docteur Baguley sortit ses cigarettes, considéra un moment le paquet comme s'il s'étonnait de le trouver dans sa main, et le remit dans sa poche. Le docteur Ingram semblait pleurer sans bruit. Une seule fois, le docteur Steiner crut l'entendre murmurer : « Pauvre femme ! Pauvre femme ! »

Ils perçurent bientôt un bruit de pas et le directeur médical fit son apparition, suivi de Fredrica Saxon, la psychologue la plus ancienne de la clinique. Le docteur Etherege s'agenouilla près du corps. Sans le toucher, il approcha son visage de celui de Miss Bolam, comme s'il allait l'embrasser. Les petits yeux vifs du docteur Steiner ne ratèrent pas le regard que Miss Saxon lança au docteur Baguley, le mouvement instinctif qui les rapprocha, suivi d'un rapide retrait.

« Que s'est-il passé ? murmura-t-elle. Est-elle morte ?

— Oui. Assassinée, semble-t-il. » La voix de Baguley était monocorde. Miss Saxon fit un geste brusque. L'espace incroyable d'une seconde, le docteur Steiner crut qu'elle allait se signer.

« Qui a fait cela ? Pas ce pauvre vieux Tippet ? On dirait son fétiche, non ?

— Oui, mais il n'est pas là. Il est à St. Luke, avec une pneumonie.

— Oh, mon Dieu ! Qui alors ? »

Cette fois-ci, elle se rapprocha du docteur Baguley et ils ne s'écartèrent plus l'un de l'autre. Le docteur Etherege se releva péniblement.

« Vous avez raison, évidemment. Elle est morte. D'abord assommée, dirait-on, puis poignardée en plein cœur. Je vais monter téléphoner à la police et avertir le reste du personnel. Nous ferions mieux de rassembler tout le monde, puis de fouiller l'immeuble, tous les trois. Il ne faut toucher à rien, bien entendu. »

Le docteur Steiner n'osa pas regarder le docteur Baguley dans les yeux. Le docteur Etherege, dans son rôle d'administrateur calme et autoritaire, lui avait toujours paru légèrement ridicule. Il soupçonnait Baguley d'éprouver la même impression.

Tout à coup, ils entendirent un bruit de pas et la plus ancienne des assistantes sociales en psychiatrie, Miss Ruth Kettle, apparut derrière les rayonnages et les contempla de ses yeux myopes.

« Ah ! vous voilà, monsieur le directeur », fit-elle de sa voix flûtée, essoufflée. (Elle est la seule, pensa le docteur Steiner, parmi les membres du personnel, à donner, Dieu sait pourquoi, ce titre ridicule au docteur Etherege : on se croirait dans un centre de médecine naturelle.)

« Cully m'a dit que je vous trouverais ici en bas. Vous n'êtes pas occupé, j'espère ? Je suis tellement bouleversée. Je ne veux pas causer d'ennuis, mais réellement, c'en est trop ! Miss Bolam m'a fixé un rendez-vous avec un nouveau patient lundi à dix heures. Je viens de le voir dans mon agenda. Sans me consulter, bien entendu. Elle sait que c'est l'heure à laquelle je vois les Worriker. Je crains que ce ne soit tout à fait intentionnel. Vous savez, monsieur le directeur, il faudrait vraiment que quelqu'un s'occupe de Miss Bolam. »

Le docteur Baguley s'écarta. « Quelqu'un l'a fait », répondit-il sombrement.

De l'autre côté du square, le commissaire Adam Dalglish du Service des enquêtes criminelles assistait au cocktail rituel que ses éditeurs donnaient chaque automne et qui coïncidait avec la troisième réimpression de son premier livre de poésie. Il ne surestimait ni son talent ni le succès de son livre. Or ses poèmes, qui reflétaient son esprit détaché, ironique et fondamentalement impatient, convenaient à l'état d'esprit du public. Il ne croyait pas que plus d'une dizaine d'entre eux survivraient, même à ses propres yeux. En attendant, il naviguait dans les hauts-fonds d'une mer peu familière où agents, droits d'auteurs et critiques constituaient de plaisants écueils. De même que cette réception. Il l'avait envisagée sans enthousiasme, comme une obligation, mais elle s'était révélée plus agréable qu'il ne s'y était attendu. Messieurs Hearne et Illingworth étaient tout aussi incapables d'offrir du mauvais sherry que de publier de mauvaises œuvres ; Dalglish se dit que la part qui revenait à ses éditeurs sur la vente de ses livres avait dû être sifflée dans les dix premières minutes de la réception. Le vieux Sir Hubert Illingworth avait fait une brève apparition et tristement secoué la main de Dalglish avant de s'éloigner d'un pas traînant, en marmonnant dans sa barbe comme s'il déplorait le fait qu'un autre auteur de sa maison goûtât, en y exposant son éditeur, aux douteuses satisfactions que procure le succès. Pour lui, tous les écrivains étaient des enfants précoces, qu'il fallait tolérer et encourager, mais non surexciter de peur qu'ils ne pleurent à l'heure du coucher.

Certaines interruptions se révélèrent moins agréables que la brève

apparition de Sir Hubert. Peu d'invités savaient que Dalglish était policier et ils ne s'attendaient pas tous à ce qu'il parle de son métier. Mais il y avait, inévitablement, ceux qui trouvaient inconvenant qu'un homme qui mettait le grappin sur des meurtriers écrivît aussi des vers, et exprimaient cette pensée avec plus ou moins de tact. Selon toute vraisemblance, et quelle que soit l'intensité avec laquelle ils discutaient ensuite du sort qu'on devait leur faire subir, ils souhaitaient tous qu'on appréhende les criminels ; mais ils n'en faisaient pas moins montre d'une ambivalence caractéristique à l'égard de ceux qui les attrapaient. Dalglish avait l'habitude de ce genre d'attitude et la trouvait moins insultante que le lieu commun selon lequel les membres de la brigade criminelle exerçaient une certaine fascination. Mais s'il avait subi le pourcentage attendu de curiosité furtive et d'inanités habituelles dans ce genre de réception, il avait aussi rencontré des gens affables, à la conversation agréable. Aucun écrivain, si détaché qu'il paraisse lorsqu'on aborde le sujet de son talent, n'est insensible au subtil réconfort que procurent les louanges désintéressées, et Dalglish, résistant au soupçon que seul un petit nombre de ses admirateurs l'avaient réellement lu et qu'un nombre encore moindre avaient acheté le livre, découvrit qu'il s'amusait paisiblement et fut assez honnête pour en admettre la raison.

La première heure avait été mouvementée mais, peu après sept heures, il s'était retrouvé tout seul, debout, verre en main, à côté d'une élégante cheminée de James Wyatt. Un petit feu de bois brûlait, remplissant la pièce d'une légère odeur de campagne. C'était un de ces moments inexplicables où l'on se retrouve soudain complètement seul au milieu d'une foule, où le bruit est comme assourdi, où les corps trop serrés semblent s'écarter, devenir lointains et mystérieux, comme des acteurs sur une scène éloignée, Dalglish appuya le dos de sa tête contre le manteau de la cheminée, savourant ce moment de solitude et prenant note en connaisseur des élégantes proportions de la pièce. Tout à coup, il aperçut Deborah Riscoe. Elle devait être entrée sans faire le moindre bruit. Il se demanda depuis combien de temps elle était là. À l'instant même, la paix et le bonheur diffus qu'il ressentait firent place à un plaisir intense et douloureux comme celui qu'éprouve un garçon qui tombe amoureux pour la première fois de sa vie. Elle le vit tout de suite et, verre en main, se fraya un chemin jusqu'à lui.

Son apparition était totalement inattendue et il ne s'accorda pas l'illusion qu'elle se trouvait là pour lui. Après leur dernière rencontre, voilà qui eût été fort improbable.

« Quelle agréable surprise ! fit-il.

— Je serais venue de toute façon, répondit-elle, mais en vérité, je travaille ici, Félix Hearne m'a procuré cet emploi après la mort de Maman. Je me rends très utile. Je sers de factotum. Et aussi de

sténodactylo. J'ai suivi des cours. »

Il sourit.

« À vous entendre, on dirait une cure.

— Ma foi, c'en est une, d'une certaine manière. »

Il ne fit pas semblant de ne pas comprendre. Ils restèrent tous les deux silencieux. Dalglish savait qu'elle était morbidement sensible à toute allusion à l'affaire qui, trois ans plus tôt, les avait pour la première fois mis en présence. Cette blessure ne supportait toujours pas le moindre contact. Six mois plus tôt, il avait lu dans le journal le faire-part annonçant la mort de sa mère. Mais il lui avait semblé impossible et impertinent d'envoyer un message ou de prononcer les traditionnelles paroles de condoléances. Après tout, il était partiellement responsable de cette mort. Ce n'était guère plus facile maintenant. Ils parlèrent donc de sa poésie et de son travail à elle. Tout en échangeant ces menus propos, faciles et désinvoltes, il se demandait ce qu'elle dirait s'il l'invitait à dîner. Si elle ne refusait pas platement – ce qu'elle ferait sans doute –, cela pourrait l'impliquer, lui, dans un début d'aventure. Il ne prétendait pas avoir simplement envie de partager un repas agréable avec une femme qu'il jugeait très belle. Il ignorait ce qu'elle pensait de lui, mais il avait toujours su, depuis leur dernière rencontre, qu'il était sur le point de tomber amoureux. Si elle acceptait – ce soir ou n'importe quel autre soir –, sa solitude serait menacée. Il en avait l'absolue certitude et cette pensée l'effrayait. Depuis que sa femme était morte en couches, il s'était prudemment protégé de toute douleur ; l'amour physique n'était guère plus qu'un exercice de savoir-faire, et les aventures, de simples pavanés sentimentales, formelles, dansées selon les règles, et qui ne l'engageaient à rien. Mais elle refuserait, bien entendu. Il n'avait absolument aucune raison de penser qu'elle s'intéressait à lui. Seule cette certitude lui donnait la confiance nécessaire pour s'abandonner à ses pensées. Pourtant, il avait envie de tenter sa chance. Pendant qu'ils bavardaient, il répétait les mots mentalement, avec une ironie amusée parce qu'il reconnaissait, après tant d'années, les incertitudes de l'adolescence.

Une légère tape sur l'épaule le prit par surprise. C'était la secrétaire du président : on le demandait au téléphone. « Scotland Yard, Mr. Dalglish », dit-elle d'un air faussement indifférent, comme si les auteurs de chez Hearne et Illingsworth avaient l'habitude de recevoir des coups de téléphone du Yard.

Il eut un sourire d'excuse et Deborah Riscoe haussa les épaules avec résignation.

« Je n'en ai que pour un moment », affirma-t-il. Mais tandis qu'il se faufilait à travers les groupes d'invités bavards, il savait qu'il ne reviendrait pas.

Il prit le téléphone dans un petit bureau à côté de la salle de réunion, après s'être frayé un chemin au milieu de chaises sur lesquelles s'empilaient des manuscrits, des rouleaux d'épreuves en placard et des chemises poussiéreuses. Hearne et Illingworth entretenaient un air d'oisiveté démodée et de désordre général qui cachait – parfois à la grande déconvenue de leurs auteurs – une formidable efficacité et une attention aux moindres détails.

La voix familière résonna dans son oreille.

« C'est vous, Adam ? Comment va la réception ? Bien ? Désolé d'y mettre fin, mais je vous serais reconnaissant de jeter un coup d'œil en face. La Clinique Steen, numéro 31. Vous connaissez l'endroit. Ne s'occupe que des névroses de la haute société. Il paraît que leur secrétaire ou leur directrice administrative ou je ne sais quoi s'est fait assassiner. Assommée au sous-sol puis le cœur adroitement transpercé. Nos hommes sont en route. Je vous ai envoyé Martin, bien entendu. Il aura votre attirail avec lui.

— Merci, monsieur. Quand l'a-t-on signalé ?

— Il y a trois minutes. Le directeur médical a appelé. Il m'a fait un résumé précis des alibis de pratiquement tout le monde au moment supposé de la mort et m'a expliqué pour quelles raisons il ne pouvait s'agir de l'un des patients. J'ai eu ensuite un médecin du nom de Steiner. Il m'a rappelé que nous nous étions rencontrés il y a cinq ans à un dîner donné par feu son beau-frère. Le docteur Steiner a expliqué pourquoi il ne pouvait être l'assassin et a eu l'amabilité de me donner son interprétation de la personnalité du meurtrier. Ils ont lu tous les meilleurs romans policiers. Personne n'a touché au corps, ils ne laissent entrer ni sortir personne et ils se sont tous réunis dans une seule pièce pour pouvoir se surveiller mutuellement. Vous feriez bien de vous dépêcher, Adam, ou ils résoudront le crime avant votre arrivée.

— Qui est le directeur médical ? demanda Dalglish.

— Le docteur Henry Etherege. Vous avez dû le voir à la télévision. C'est le psychiatre de l'establishment, il a pour but de rendre la profession respectable. L'air distingué, orthodoxe et sérieux.

— Je l'ai vu au tribunal, dit Dalglish.

— Bien sûr. Vous vous souvenez de lui dans l'affaire Routledge ? Il m'a pratiquement fait pleurer dans mon mouchoir, et je connaissais Routledge mieux que personne. C'est à Etherege que s'adresse tout naturellement n'importe quel avocat de la défense – s'il peut se l'offrir. Vous connaissez leur chanson. Trouvez-moi un psychiatre qui ait l'air respectable, parle l'anglais et qui ne risque ni de choquer le jury ni d'éveiller l'hostilité du juge. Réponse : Etherege. Bon, eh bien, bonne chance ! »

Le préfet de police adjoint était optimiste s'il supposait que son

message pouvait mettre fin à la réception. Elle avait depuis longtemps atteint le stade où le départ d'un invité solitaire ne déconcerterait plus personne. Dalglish remercia son hôte, fit en passant un signe d'adieu aux quelques personnes qui se trouvaient dans son champ de vision et sortit de l'immeuble pratiquement sans se faire remarquer. Il ne revit pas Deborah Riscoe et ne fit aucun effort pour la trouver. Son esprit se fixait déjà sur le travail qui l'attendait et il avait l'impression de s'être épargné au mieux une rebuffade, au pire une sottise. Cette rencontre avait été brève, excitante, dérangeante et peu concluante, mais, déjà, elle faisait partie du passé.

En traversant le square en direction du haut bâtiment d'époque géorgienne qui abritait la Clinique Steen, Dalglish se remémora les maigres éléments d'information qui lui étaient parvenus à propos de cet endroit. La plaisanterie courait qu'il fallait jouir d'une santé mentale exceptionnelle pour être accepté en traitement à la Steen. En tout cas, les responsables de la clinique avaient la réputation – probablement imméritée, se dit Dalglish – de sélectionner les patients en accordant plus d'importance à leur niveau intellectuel et à leur classe sociale qu'à leur condition mentale, de les soumettre à des examens destinés à décourager tout le monde sauf les plus enthousiastes, et de les placer ensuite sur une liste d'attente suffisamment longue pour s'assurer que les effets bénéfiques du temps puissent exercer un maximum d'influence avant que le malade ne reçoive enfin sa première séance de psychothérapie. Dalglish se souvenait que la Steen possédait un Modigliani. Il ne s'agissait pas d'une œuvre très connue, et elle ne représentait pas ce que l'artiste avait fait de mieux, mais c'était bel et bien un Modigliani. Ce cadeau d'un patient reconnaissant, accroché dans la salle de conférences du premier étage, était assez représentatif de l'image qu'offrait la clinique aux yeux du public. D'autres institutions du Service national de santé égayaient leurs murs avec des reproductions en provenance de la collection de la Croix-Rouge. Le personnel de la Steen ne cachait pas qu'il préférerait à tous les coups un original de second choix à une reproduction de premier choix. Et pour le prouver, ils en possédaient un.

La maison elle-même faisait partie d'une rangée d'habitations de même époque. Confortable, sans prétention et tout à fait plaisante, elle était située au coin sud du square. À l'arrière, un passage étroit menait aux Lincoln Square Mews. Le sous-sol était protégé par une barrière qui s'incurvait de chaque côté des larges marches conduisant à la grande porte, et supportait deux lampadaires en fer forgé. À droite de la porte, une plaque de bronze sans prétention portait le nom du comité de gestion des hôpitaux qui administrait l'unité et, en dessous, les mots « Clinique Steen ». Aucune autre information n'était

fournie. La Steen n'affichait pas ses fonctions pour le vulgaire, pas plus qu'elle ne souhaitait attirer un flot de psychotiques résidant dans le quartier et cherchant à se faire soigner ou rassurer. Il y avait quatre voitures garées à l'extérieur, mais aucune trace encore de la police. La maison paraissait très calme. La porte était fermée, mais l'élégante imposte dans le style des frères Adam située au-dessus de la porte était éclairée, et de la lumière filtrait entre les plis des rideaux tirés aux fenêtres du rez-de-chaussée.

La porte s'ouvrit avant même qu'il n'ait retiré son doigt de la sonnette. On l'attendait. Un jeune homme trapu, en uniforme de portier, ouvrit et le fit entrer sans un mot. Le hall était brillamment éclairé et une chaleur étouffante semblait y régner, après la fraîcheur de cette nuit d'automne. À gauche de la porte se trouvait la réception, un cagibi fermé par des panneaux de verre, avec un standard téléphonique. Un autre portier, beaucoup plus vieux, était assis devant le standard dans une attitude trahissant le plus profond découragement. Il se retourna et regarda brièvement Dalglish avec des yeux chassieux, puis se remit à contempler le standard comme si l'arrivée du commissaire était la goutte prête à faire déborder le vase d'une intolérable amertume dont on ne pourrait le soulager qu'en l'ignorant. Dans la partie principale du hall, le comité d'accueil s'avancait, le directeur médical en tête, les mains tendues comme s'il accueillait un invité. « Commissaire Dalglish ? Nous sommes très heureux de vous voir. Puis-je vous présenter mon collègue, le docteur James Baguley, et le secrétaire délégué du comité de gestion des hôpitaux affecté à notre groupe, Mr. Lauder.

— Vous êtes arrivé ici très rapidement, monsieur, dit Dalglish à Lauder.

— J'ignorais tout du meurtre jusqu'à mon arrivée, il y a deux minutes, répondit le secrétaire du groupe. Miss Bolam m'a téléphoné aujourd'hui à l'heure du déjeuner pour me dire qu'elle désirait me voir de toute urgence. Il se passait quelque chose à la clinique et elle avait besoin d'un conseil. Je suis venu aussi tôt que possible et j'ai appris qu'elle avait été assassinée. Dans ces circonstances, j'avais plus d'une raison pour décider de rester. On dirait qu'elle avait encore plus besoin d'aide qu'elle ne l'imaginait.

— Quelle qu'en ait été la raison, je crains que vous ne soyez arrivé trop tard », déclara le docteur Etherege.

Dalglish s'aperçut que celui-ci était bien moins grand que ce que suggéraient ses apparitions télévisées. Sa large tête, avec son front bombé et son auréole de cheveux blancs, fins et doux comme ceux d'un bébé, paraissait trop lourde pour le mince corps qui la supportait et qui semblait avoir vieilli séparément, ce qui lui donnait un air bizarrement désintégré. Il était difficile de deviner son âge, mais

Dalgliesh songea qu'il devait être plus proche de soixante-dix que de soixante-cinq ans, âge auquel un médecin consultant prenait normalement sa retraite. Il avait le visage d'un gnome indestructible, des joues marbrées de rouge au point de paraître maquillées, des sourcils qui se dressaient au-dessus d'un regard d'un bleu perçant. Dalgliesh se dit que ces yeux et la voix douce et persuasive n'étaient pas les moindres des atouts professionnels du directeur médical.

Par contraste, le docteur James Baguley mesurait un mètre quatre-vingt, presque autant que Dalgliesh, et il dégageait à première vue une impression d'intense lassitude. Il portait une longue blouse blanche qui pendait lâchement de ses épaules voûtées. Bien qu'il fût nettement plus jeune que le directeur médical, il n'avait rien de sa vitalité. Il avait des cheveux plats qui tournaient au gris fer. De temps à autre, il les écartait de ses yeux avec de longs doigts tachés de nicotine. Son visage était agréable, osseux, mais avec une peau et des yeux comme ternis par une fatigue permanente.

« Vous voudrez bien entendu voir le corps sans tarder, déclara le directeur médical. Je vais demander à Peter Nagle de descendre avec nous, si cela ne vous ennuie pas. Une des armes utilisées est son ciseau – non qu'il y soit pour quelque chose, le malheureux – et vous voudrez sans doute lui poser des questions.

— Je voudrais interroger tout le monde en temps et lieux », répliqua Dalgliesh.

Il était évident que le directeur médical avait pris les choses en main. Le docteur Baguley, qui n'avait encore rien dit, semblait heureux d'accepter cette position en retrait. Lauder avait apparemment décidé de veiller au grain. Alors qu'ils se dirigeaient vers l'escalier du sous-sol à l'arrière du hall, ses yeux croisèrent ceux de Dalgliesh. Ce bref coup d'œil était difficile à analyser, mais Dalgliesh pensa y détecter une lueur amusée et un certain détachement désabusé.

Ils gardèrent le silence tandis que Dalgliesh s'agenouillait près du corps. Il n'y toucha pas, si ce n'est pour écarter le cardigan et le chemisier, qui étaient tous deux déboutonnés, et exposer à la lumière le manche du ciseau. Celui-ci était enfoncé jusqu'à la garde. Les tissus étaient à peine meurtris et il n'y avait pas de sang. Le tricot de la femme avait été roulé jusqu'au-dessus des seins afin de mettre la chair à nu pour ce coup pervers, calculé. Une telle délibération suggérait que l'assassin possédait une connaissance sûre de l'anatomie. Il y avait moyen de tuer plus facilement qu'en transperçant le cœur d'une seule poussée. Mais pour ceux qui s'y connaissaient et avaient suffisamment de force, il y avait peu de moyens aussi sûrs.

Il se releva et se tourna vers Peter Nagle.

« C'est votre ciseau ?

— On dirait. Il ressemble au mien et le mien n'est pas dans sa boîte. » Malgré l'omission du « Monsieur » usuel, le ton de voix, éduqué et placide, ne contenait aucune trace d'insolence ou de ressentiment.

« Aucune idée de la manière dont il s'est retrouvé là ? demanda Dalglish.

— Aucune. Et même si j'en avais une, il y aurait peu de chance que je le dise, pas vrai ? »

Le directeur médical eut un rapide froncement de sourcils, comme pour prévenir ou réprimander l'homme de peine, et plaça un bref moment sa main sur son épaule. Sans demander l'avis de Dalglish, il dit avec sollicitude :

« Ce sera tout pour le moment, Nagle. Attendez-nous dehors, voulez-vous ? »

Dalglish ne fit aucune objection tandis que le portier se détachait tranquillement du groupe et sortait sans ajouter un mot.

« Pauvre garçon ! Le fait qu'on ait utilisé son ciseau l'a naturellement mis en état de choc. Cela donne désagréablement l'impression qu'on a tenté de l'impliquer. Mais vous verrez, commissaire, que Nagle est l'un des rares membres du personnel à avoir un alibi complet pour l'heure présumée de la mort. » Dalglish ne fit pas remarquer que cela était en soi extrêmement suspect.

« Avez-vous pu évaluer le moment de la mort ? demanda-t-il.

— Je pense qu'elle doit être très récente, répondit le docteur Etherege. C'est aussi l'opinion du docteur Baguley. Il fait très chaud dans la clinique aujourd'hui – nous venons de mettre le chauffage central en route – et le corps devrait se refroidir très lentement. Je n'ai pas testé sa rigidité. À vrai dire, je ne suis guère qu'un profane en la matière. Mais j'ai eu la confirmation que son décès date de moins d'une heure : bien entendu, nous avons discuté entre nous en vous attendant, et il semble que la surveillante ait été la dernière personne à voir Miss Bolam vivante. C'était à six heures vingt. Cully, notre vieux portier, me dit que Miss Bolam l'a appelé par la ligne intérieure vers six heures et quart pour l'avertir qu'elle descendait au sous-sol et qu'on fasse attendre Mr. Lauder dans son bureau s'il arrivait. Quelques minutes plus tard, pour autant qu'elle puisse en juger, Miss Ambrose est sortie de la salle de sismothérapie au rez-de-chaussée et a traversé le hall pour aller dans la salle d'attente avertir le mari d'une patiente que sa femme était prête à partir. La surveillante a vu Miss Bolam se diriger vers l'escalier du sous-sol. Personne ne l'a revue vivante après cela.

— Sauf l'assassin. »

Le docteur regarda Dalglish avec surprise.

« Oui, bien entendu. Je voulais dire qu'aucun d'entre nous ne l'a

revue vivante. J'ai questionné Miss Ambrose à propos de l'heure et elle est tout à fait certaine...

— Je verrai Miss Ambrose et l'autre portier plus tard.

— Bien entendu ! Il va sans dire que vous voudrez voir tout le monde. Nous nous y attendions. Nous avons tous téléphoné chez nous pour dire que nous rentrerions tard, mais sans donner d'explication. Nous avons déjà fouillé le bâtiment et établi que la porte du sous-sol et la porte arrière du rez-de-chaussée étaient toutes les deux verrouillées. Naturellement, nous n'avons touché à rien ici. J'ai donné des ordres pour que le personnel se rassemble dans le cabinet de consultation de devant, à l'exception des deux infirmières, qui ont rejoint les derniers patients dans la salle d'attente. On n'a laissé entrer personne à part vous et Mr. Lauder.

— Vous semblez avoir pensé à tout, docteur », fit Dalglish. Il se releva et contempla le corps.

« Qui l'a trouvée ? demanda-t-il.

— Jennifer Priddy, l'une de nos secrétaires médicales. Cully, le vieux portier, s'est plaint de douleurs à l'estomac pendant presque toute la journée, et Miss Priddy était allée trouver Miss Bolam pour lui demander s'il pouvait rentrer chez lui plus tôt. Miss Priddy est bouleversée, mais elle a pu me dire...

— Je pense qu'il vaudrait mieux qu'elle me raconte elle-même son histoire. Est-ce que cette porte était fermée à clé ? »

Son intonation était parfaitement courtoise, mais il eut conscience de leur surprise. Le directeur médical répondit sans changer de ton :

« En général, elle l'est. La clé reste accrochée à un tableau avec les autres clés de la clinique dans le local des portiers, ici, au sous-sol. Le ciseau était lui aussi rangé là.

— Et ce fétiche ?

— Pris dans la salle d'ergothérapie de l'autre côté du couloir. Il a été sculpté par l'un de nos patients. »

C'était de nouveau le directeur médical qui répondait. Jusqu'à présent, le docteur Baguley n'avait pas prononcé le moindre mot. Tout à coup, il déclara :

« Elle a été assommée avec le fétiche puis a eu le cœur transpercé par quelqu'un qui s'y connaît ou qui a eu une sacrée chance. Cela, c'est évident. Ce qui l'est moins, c'est pourquoi on a mis un tel désordre dans les dossiers médicaux. Elle est couchée dessus, on a donc dû la tuer après.

— C'est peut-être le résultat d'une lutte, suggéra le docteur Etherege.

— Je ne crois pas. Quelqu'un a sorti les dossiers des casiers et les a délibérément jetés par terre. On ne fait pas cela sans raison. Ce meurtre n'a pas été commis sur un coup de tête. »

C'est alors que Peter Nagle, qui était apparemment resté derrière la porte, entra dans la pièce.

« On a sonné à la porte, monsieur. C'est peut-être le reste de la police ? »

Dalglish prit note du fait que la salle des archives était presque totalement insonorisée. La sonnette d'entrée était stridente, et pourtant il ne l'avait pas entendue.

« Exact, dit-il. Nous allons monter.

— Commissaire, demanda le docteur Etherege alors qu'ils se dirigeaient vers l'escalier, je me demande si vous pourriez voir les patients assez rapidement. Il n'en reste que deux, un homme en psychothérapie chez mon collègue, le docteur Steiner, et une femme à qui l'on a administré un traitement à l'acide lysergique ici, au sous-sol, dans la salle de soins qui donne sur le devant. Le docteur Baguley va pouvoir vous expliquer en quoi consiste ce traitement – c'est sa patiente –, mais je puis vous certifier qu'il n'y a que quelques minutes qu'elle a pu quitter son lit et qu'elle ne sait certainement rien du meurtre. Ces patients sont très désorientés pendant l'administration du traitement. Une infirmière, Miss Bolam, est restée avec elle toute la soirée.

— Miss Bolam ? C'est une parente de la morte ?

— Sa cousine, répondit brièvement le docteur Baguley.

— Et cette patiente désorientée, docteur, saurait-elle si l'infirmière l'a laissée seule en cours de traitement ? »

Le docteur Baguley répondit sèchement :

« Miss Bolam ne l'aurait pas quittée. »

Ils montèrent ensemble les marches, à la rencontre des voix qui murmuraient dans le hall.

Ce coup de sonnette introduisit dans la clinique Steen l'équipement et les techniques d'un monde qui lui était étranger. Les experts en mort violente se mirent au travail silencieusement et sans faire de manières. Dalglish disparut dans les archives avec le médecin de la police et le photographe. L'homme des empreintes, petit et joufflu comme un hamster, avec des mains minuscules et délicates, se consacra aux poignées de portes, aux serrures, à la boîte à outils et au fétiche de Tippet. Des policiers en civil, ressemblant de façon déconcertante à des acteurs de télévision jouant le rôle de policiers en civil, se livrèrent à une fouille méthodique de chaque pièce et de chaque placard afin de vérifier qu'aucune personne ne se trouvait en effet sans autorisation sur les lieux et que les portes arrière du rez-de-chaussée et du sous-sol étaient solidement verrouillées de l'intérieur. Les membres du personnel, exclus de ces activités et réunis dans le bureau de consultation du rez-de-chaussée qui donnait sur la rue et

que l'on avait hâtivement meublé de fauteuils supplémentaires empruntés à la salle d'attente, avaient l'impression que leur domaine familial avait été envahi par des étrangers, qu'eux-mêmes étaient pris dans la machine inexorable de la justice et que celle-ci les broyerait en les exposant à Dieu sait quels embarras et quels désastres. Seul le secrétaire du groupe hospitalier restait impassible. Il s'était posté dans le hall comme un chien de garde et restait assis là, seul, attendant patiemment que l'on vienne l'interroger.

Dalglish prit possession du bureau de Miss Bolam. C'était une petite pièce située au rez-de-chaussée, entre le vaste local donnant sur le square qui servait au secrétariat et les salles de sismothérapie et de réanimation situées à l'arrière. En face, se trouvaient en enfilade deux cabinets de consultation et la salle d'attente. Le bureau constituait l'extrémité d'une grande pièce dont il avait été séparé par une cloison, ce qui expliquait des proportions bizarres et le fait qu'il fût désagréablement étroit pour sa hauteur. Il était chichement meublé et ne portait aucune marque d'un goût personnel à l'exception d'un grand vase de chrysanthèmes posé sur l'un des classeurs. Il y avait un coffre-fort d'un modèle ancien contre l'un des murs et des classeurs métalliques de couleur verte étaient alignés contre l'autre. Sur le bureau – un meuble sans prétention – on n'apercevait qu'un agenda acheté dans une papeterie, un carnet de notes et une petite pile de chemises cartonnées. Dalglish les feuilleta et dit : « C'est bizarre. On dirait que ce sont les dossiers du personnel – mais seulement du personnel féminin. Et le sien ne s'y trouve pas. Je me demande pourquoi elle a sorti ceux-ci ? »

— Pour vérifier les vacances annuelles ou quelque chose de ce genre, suggéra le brigadier Martin.

— C'est possible, je suppose. Mais pourquoi seulement les femmes ? Bah, ça n'a pas vraiment d'importance immédiate. Voyons un peu ce bloc-notes. »

Miss Bolam faisait apparemment partie de ces administrateurs qui préfèrent ne pas se fier à leur mémoire. La première feuille du bloc-notes, date en tête, était abondamment remplie de notes prises d'une écriture penchée, plutôt enfantine.

Commission médicale – parler aux médecins de la proposition Dépt Adolescent.

Parler à Nagle – cordon cassé fenêtre de Miss Kallinski.

Mrs. Shorthouse – ? congé.

Au moins ces notes-ci semblaient claires, mais celles qui suivaient – écrites apparemment avec une certaine hâte – étaient moins explicites.

Femme. Huit ans ici. Doit arriver le premier lundi.

« On dirait des notes prises au cours d'une conversation

téléphonique, affirma Dalglish. Ils s'agissait peut-être d'un coup de téléphone privé, qui n'avait rien à voir avec la clinique. Peut-être était-ce un médecin essayant de retrouver les traces d'un malade ou vice versa. Quelque chose ou quelqu'un est censé arriver le premier lundi ou le lundi premier. Il y a une douzaine d'interprétations possibles n'ayant aucun rapport avec le meurtre. N'empêche, quelqu'un a téléphoné récemment à propos d'une femme et Miss Bolam était manifestement en train d'examiner les dossiers de toutes les femmes du personnel à part elle-même. Pourquoi ? Pour vérifier lesquelles étaient déjà là il y a huit ans ? Tout cela est un peu tiré par les cheveux. Mais laissons là ces plaisantes hypothèses et commençons à interroger notre monde. J'aimerais d'abord voir cette dactylo, celle qui a découvert le corps. Etherege dit qu'elle était bouleversée. Espérons qu'elle a eu le temps de se calmer ou nous serons ici la moitié de la nuit.» Mais Jennifer Priddy était parfaitement calme. Il était manifeste qu'elle avait bu, et une excitation qu'elle contenait avec peine camouflait son chagrin. Son visage, encore gonflé de larmes, était marbré de taches rouges et ses yeux brillaient anormalement. Mais la boisson ne lui avait pas brouillé les idées et elle raconta clairement son histoire. Elle avait travaillé au secrétariat du rez-de-chaussée pendant la plus grande partie de la soirée et avait aperçu Miss Bolam pour la dernière fois vers six heures moins le quart, lorsqu'elle s'était rendue dans le bureau de la directrice pour lui poser une question à propos d'un rendez-vous. Miss Bolam lui avait paru semblable à elle-même. Elle était retournée au secrétariat, où Peter Nagle l'avait rejointe vers six heures dix. Il portait son manteau et était venu chercher le courrier à mettre à la poste. Miss Priddy avait inscrit les quelques dernières lettres dans le registre du courrier et les lui avait données. Vers six heures et quart ou six heures vingt, Mrs. Shorthouse les avait rejoints. Mrs. Shorthouse avait mentionné le fait qu'elle revenait du bureau de Miss Bolam où elle avait résolu une question concernant ses congés payés. Peter Nagle avait emporté le courrier et elle était restée seule avec Mrs. Shorthouse jusqu'à ce qu'il revienne, dix minutes plus tard environ. Nagle était descendu dans le local des portiers au sous-sol pour pendre son manteau et nourrir Tigger, le chat du bureau, et elle l'y avait suivi presque immédiatement. Elle l'avait aidé à nourrir Tigger et ils étaient retournés au secrétariat ensemble. Vers sept heures, Cully, le vieux portier, s'était de nouveau plaint de ses maux d'estomac, dont il avait souffert toute la journée. Miss Priddy, Mrs. Bostock, l'autre secrétaire médicale, et Peter Nagle avaient tous dû remplacer Cully de temps à autre au standard à cause de ses crampes, mais il avait refusé de rentrer chez lui. Enfin, il était disposé à s'en aller et Miss Priddy s'était rendue dans le bureau de la directrice

pour lui demander s'il pouvait partir plus tôt. Miss Bolam n'était pas dans son bureau, aussi l'avait-elle cherchée dans la salle de garde des infirmières au rez-de-chaussée. Miss Ambrose lui avait dit avoir vu la directrice traverser le hall en direction de l'escalier du sous-sol une demi-heure plus tôt environ. Les archives étaient en général fermées à clé, mais la clé était dans la serrure et la porte entrouverte, aussi avait-elle regardé à l'intérieur. La lumière était allumée. Elle avait trouvé le corps – la voix de Miss Priddy faiblit – et s'était précipitée à l'étage pour chercher du secours. Non, elle n'avait touché à rien. Elle ne savait pas pourquoi les dossiers médicaux étaient répandus sur le sol. Elle ne savait pas comment elle avait compris que Miss Bolam était morte. C'était, simplement, que Miss Bolam avait l'air tellement morte. Elle ne savait pas pourquoi elle avait été aussi certaine qu'il s'agissait d'un meurtre. Elle croyait lui avoir vu une blessure à la tête. Et puis, il y avait eu le fétiche de Tippet posé sur le corps. Elle avait eu peur que Tippet ne soit caché dans les rayonnages contenant les dossiers et qu'il ne lui saute dessus. Tout le monde affirmait qu'il n'était pas dangereux – tout le monde sauf le docteur Steiner –, mais il sortait d'un hôpital psychiatrique et après tout, n'est-ce pas, on ne pouvait être tout à fait certain. Non, elle ne savait pas que Tippet n'était pas dans la clinique. Peter Nagle avait reçu la communication de l'hôpital et il l'avait dit à Miss Bolam mais pas à elle. Elle n'avait pas vu le ciseau plongé dans la poitrine de Miss Bolam, mais lorsqu'ils s'étaient rassemblés dans le bureau de consultation de devant pour attendre la police, le docteur Etherege avait dit au personnel qu'on l'avait poignardée. Elle pensait que la plus grande partie du personnel savait où Peter Nagle gardait ses outils et aussi quelle clé ouvrait la porte des archives. Elle pendait au crochet numéro douze et était plus brillante que les autres clés, mais elle n'avait pas d'étiquette.

« Je voudrais que vous réfléchissiez avec beaucoup d'attention, dit Dalgliesh. Lorsque vous êtes descendue pour aider Mr. Nagle à nourrir le chat, est-ce que la porte des archives était entrouverte et la lumière allumée comme quand vous êtes descendue plus tard et avez découvert Miss Bolam ? »

La jeune fille repoussa ses cheveux d'un blond terne et répondit avec une fatigue soudaine :

« Je... je n'arrive pas à m'en souvenir. Je ne suis pas passée devant cette porte, voyez-vous. Je suis allée directement au local des portiers, au bas de l'escalier. Peter y était, il vidait l'assiette de Tigger. Il n'avait pas terminé son dernier repas ; nous avons raclé son assiette puis nous l'avons lavée dans l'évier. Nous ne nous sommes pas approchés des archives.

— Mais vous pouviez voir la porte en descendant l'escalier. Auriez-vous remarqué que la porte était entrouverte ? Cette pièce n'est pas

souvent utilisée, n'est-ce pas ?

— Non, mais n'importe qui peut y aller s'il a besoin d'un dossier. Je veux dire que si la porte était ouverte, je n'irais pas voir qui s'y trouve ou quelque chose comme ça. Je pense que j'aurais remarqué si la porte avait été grande ouverte, j'imagine donc qu'elle ne l'était pas, mais je ne peux m'en souvenir, honnêtement, je ne peux pas. »

Dalglish conclut l'interrogatoire par des questions sur Miss Bolam. Il apprit que Miss Priddy connaissait Miss Bolam en dehors de la clinique, que la famille Priddy et la directrice administrative fréquentaient la même église, et que Miss Bolam l'avait encouragée à prendre cet emploi à la clinique.

« Je n'aurais pas décroché ce travail sans Enid. Bien entendu, je ne l'appelais jamais ainsi à l'intérieur de la clinique. Ça ne lui aurait pas plu. » Miss Priddy donnait l'impression que même à l'extérieur de la clinique, elle n'avait utilisé le prénom qu'à contrecœur. Elle continua : « Je ne veux pas dire que c'est elle qui m'a engagée. J'ai eu un entretien avec Mr. Lauder et le docteur Etherage, mais je sais qu'elle a dit un mot en ma faveur. Ma sténo et ma frappe n'étaient pas très bonnes à l'époque – il y a presque deux ans que je suis arrivée – et j'ai eu de la chance d'être engagée. Je ne voyais pas beaucoup Enid à la clinique, mais elle était toujours très gentille et tenait absolument à ce que j'avance dans la vie. Elle voulait que je passe l'examen pour le diplôme d'administration hospitalière afin que je ne reste pas sténodactylo toute ma vie. »

Qu'elle ait eu tant d'ambition pour la carrière de Miss Priddy sembla un peu bizarre à Dalglish. La petite ne donnait pas l'impression d'être ambitieuse et elle se marierait certainement, le moment venu. Elle n'avait guère besoin du diplôme d'un Institut, quel qu'il soit, pour s'épargner le destin de rester sténodactylo toute sa vie. Il plaignait rétrospectivement Miss Bolam, qui aurait difficilement pu choisir une protégée moins prometteuse. Elle était jolie, honnête et ingénue, mais pas particulièrement intelligente, se dit-il. Il dut faire un effort pour se rappeler qu'elle avait vingt-deux ans, et non dix-sept. Elle avait un corps bien proportionné et étrangement mûr, mais son mince visage encadré de longs cheveux raides était celui d'une enfant.

Miss Priddy n'avait pas grand-chose à dire à propos de la directrice administrative. Elle n'avait remarqué aucun changement récent dans le comportement de Miss Bolam. Elle ne savait pas que la directrice avait fait venir Mr. Lauder et n'avait pas la moindre idée de ce qui avait bien pu inquiéter Miss Bolam à la clinique. Tout s'était passé comme à l'accoutumée. À sa connaissance, Miss Bolam n'avait pas d'ennemis, en tout cas personne qui veuille la tuer.

« Alors, elle était heureuse ici, pour autant que vous le sachiez ? Je me demandais si elle avait demandé un transfert. Une clinique

psychiatrique ne doit pas être l'unité la plus facile à administrer.

— Oh non ! Je ne sais pas comment Enid s'en sortait, parfois. Mais je suis certaine qu'elle n'aurait jamais demandé un transfert. Quelqu'un doit vous avoir induit en erreur. Elle n'était pas du genre à abandonner. Si elle avait pensé que l'on souhaitait son départ, elle se serait butée. La clinique représentait une sorte de défi pour elle. »

De tout ce qu'elle avait dit, c'était probablement l'élément le plus révélateur à propos de Miss Bolam. Tout en la remerciant et en lui demandant d'attendre avec le reste du personnel que les interrogatoires préliminaires soient terminés, Dalglish spécula sur le fléau que pouvait représenter une administratrice qui considérait son travail comme un défi, un champ de bataille d'où elle ne battrait jamais en retraite de son propre chef. Ensuite, il demanda à voir Peter Nagle.

Si le fait que le meurtrier avait choisi son ciseau comme arme du crime inquiétait le jeune portier, celui-ci n'en laissa rien paraître. Il répondit calmement et poliment aux questions de Dalglish, mais avec si peu d'émotion qu'ils auraient tout aussi bien pu être en train d'examiner quelque point mineur du règlement de l'hôpital qui ne l'intéressait que vaguement. Il déclara qu'il avait vingt-sept ans et vivait à Pimlico, et confirma qu'il était employé par la clinique depuis deux ans à peine et qu'avant cela, il avait fréquenté une école d'art provinciale. Il avait une voix égale, un accent cultivé, de larges yeux bruns, troubles, presque sans expression. Dalglish remarqua ses bras, inhabituellement longs, qui pendaient le long de son torse court et puissant, donnant une impression de force simiesque. Ses cheveux noirs frisaient en boucles serrées. C'était un visage intéressant, renfermé mais intelligent. On n'aurait pu rêver contraste plus grand avec le pauvre Cully, qu'on avait depuis longtemps renvoyé chez lui pour soigner ses maux d'estomac et sa rage d'avoir été retenu si tard.

Nagle confirma l'histoire de Miss Priddy. Il identifia de nouveau son ciseau sans autre trace d'émotion qu'une brève moue de dégoût et déclara qu'il l'avait vu pour la dernière fois à huit heures ce matin-là, lorsqu'il avait pris son service et vérifié – sans raison particulière – sa boîte à outils. Tout y était en ordre, à ce moment-là. Dalglish demanda si l'endroit où se trouvait la boîte à outils était connu de tous.

« Je serais bien bête de dire non, n'est-ce pas ? répliqua Nagle.

— Vous seriez bien bête de dire quoi que ce soit d'autre que la vérité, maintenant ou plus tard.

— La plupart des membres du personnel le savaient, j'imagine. Ceux qui ne le savaient pas pouvaient le découvrir très facilement. Nous ne fermons pas à clé le local des portiers.

— N'est-ce pas imprudent ? Et les patients ?

— Ils ne descendent pas seuls au sous-sol. Les patients traités à l'acide lysergique sont toujours accompagnés et il y a en général quelqu'un pour surveiller les gens du département d'ergothérapie. Il n'y a pas longtemps que le département se trouve en bas. La lumière y est mauvaise et la pièce ne convient pas vraiment. C'est un arrangement provisoire.

— Où était-il, avant ?

— Au deuxième étage. Puis la commission médicale de la clinique a décidé d'utiliser la grande pièce de cet étage pour les groupes de discussion sur les problèmes conjugaux, et Mrs. Baumgarten – l'ergothérapeute – l'a perdue. Elle fait campagne pour la récupérer, mais les patients des D.P.C. disent que cela leur causerait des problèmes psychologiques de se réunir au sous-sol.

— Qui s'occupe des D.P.C. ?

— Le docteur Steiner et l'une des assistantes sociales en psychiatrie, Miss Kallinski. C'est un club où le divorcé et la célibataire expliquent aux patients comment être heureux tout en étant marié. Je ne vois pas en quoi cela peut concerner le meurtre.

— Moi non plus. Je voulais simplement savoir pourquoi le département d'ergothérapie était si mal logé. À propos, quand avez-vous appris que Tippet ne serait pas présent aujourd'hui ?

— Vers neuf heures ce matin. Le pauvre vieux tourmentait les gens de l'hôpital St. Luke pour qu'ils téléphonent et nous apprennent ce qui s'était passé, et ils l'ont fait. Je l'ai dit à Miss Bolam et à Miss Ambrose.

— À personne d'autre ?

— Je pense que j'en ai parlé à Cully lorsqu'il est revenu au standard. Il a eu mal au ventre pendant la plus grande partie de la journée.

— C'est ce qu'on m'a dit. De quoi souffre-t-il ?

— Cully ? Miss Bolam l'a envoyé à l'hôpital pour se faire examiner mais ils n'ont rien trouvé. Il attrape ces maux de ventre quand on l'énervé. Il paraît que c'est psychosomatique.

— Qu'est-ce qui l'a énervé aujourd'hui ?

— Moi. Il est arrivé avant moi ce matin et s'est mis à trier le courrier. C'est mon boulot. Je lui ai dit de s'occuper de son propre travail. »

Patiemment, Dalglish lui fit passer en revue les événements de la soirée. Son histoire concordait avec celle de Miss Priddy, et, comme elle, il fut incapable de dire si la porte des archives du sous-sol était entrouverte lorsqu'il était rentré après avoir posté le courrier. Il admit qu'il était passé devant la porte lorsqu'il était allé demander à l'infirmière si le linge avait été trié. D'habitude, la porte était fermée car on se rendait rarement dans cette pièce, et si elle avait été ouverte,

il pensait qu'il s'en serait aperçu. Il était frustrant et exaspérant d'être dans l'impossibilité d'élucider un point aussi crucial, mais Nagle s'en tint à sa déclaration. Il n'avait pas fait attention. Il ne pouvait pas dire. Il n'avait pas non plus remarqué si la clé des archives pendait au tableau dans le local des portiers. Ça, c'était plus facile à comprendre. Il y avait vingt-deux crochets, et la plupart des clés étaient utilisées et par conséquent manquaient au tableau.

« Vous vous rendez compte, dit Dalglish, que le corps de Miss Bolam gisait presque certainement dans le local des archives pendant que vous et Miss Priddy nourrissiez le chat, et à quel point il est important de vous rappeler si la porte était ouverte ou fermée ?

— Elle était entrouverte lorsque Jenny Priddy est descendue plus tard. C'est ce qu'elle dit et Jenny n'est pas une menteuse. Si elle était fermée lorsque je suis revenu de la poste, quelqu'un a dû l'ouvrir entre six heures vingt-cinq et sept heures. Je ne vois pas ce que cela a d'impossible. Il vaudrait mieux pour moi que je puisse me rappeler si elle était ouverte, mais je ne peux pas. J'ai suspendu mon manteau dans mon armoire et je suis allé directement demander le linge propre à Marion Bolam – l'infirmière. Puis, je suis retourné à mon local. Jenny m'a rejoint au pied de l'escalier. »

Il parlait sans chaleur, presque sans émotion. C'était comme s'il disait : « Voilà ce qui s'est passé. Que vous le vouliez ou non, c'est ainsi que ça s'est passé. » Il était trop intelligent pour ne pas voir qu'il courait un certain danger. Peut-être était-il aussi assez intelligent pour savoir qu'un innocent qui gardait la tête froide et disait la vérité ne courait pratiquement aucun risque.

Dalglish lui ordonna d'avertir immédiatement la police s'il se rappelait quelque chose d'autre, et il le laissa partir.

Ensuite, il fit venir Miss Ambrose. La surveillante entra, l'air important, cuirassée de blanc, aussi belliqueuse qu'un navire de guerre. La bavette de son tablier, amidonnée et rigide comme une planche de bois, s'incurvait le long d'une poitrine formidable sur laquelle étaient épinglés ses insignes d'infirmière comme autant de médailles de guerre. Des cheveux gris jaillissaient des deux côtés de sa coiffe, qu'elle portait bas sur le front, au-dessus d'un visage d'une laideur absolue. Elle avait le teint animé et Dalglish se dit qu'elle devait avoir du mal à dominer son ressentiment et sa méfiance. Il la traita avec douceur, mais elle répondit à ses questions sur un ton empreint d'une désapprobation rigide. Elle confirma brièvement qu'elle avait vu Miss Bolam pour la dernière fois à six heures vingt, alors que celle-ci descendait le couloir en direction de l'escalier du sous-sol. Elles ne s'étaient pas parlé et la directrice avait paru semblable à elle-même. Miss Ambrose était retournée dans la salle de physiothérapie avant que Miss Bolam ne soit hors de vue et y était

restée avec le docteur Ingram jusqu'au moment où l'on avait découvert le corps. En réponse à une question de Dalglish qui voulait savoir si, pendant tout ce temps, le docteur Baguley s'était lui aussi trouvé avec elles, la surveillante lui suggéra de s'adresser directement au médecin. Dalglish répliqua avec douceur que telle était son intention. Il savait que si elle le désirait, Miss Ambrose pouvait lui fournir un grand nombre de renseignements utiles concernant la clinique, mais à part quelques questions qui ne lui apprirent rien de neuf sur les rapports qu'entretenait Miss Bolam avec d'autres personnes, il n'insista pas. Il se dit que, de tous ceux qu'il avait vus jusqu'à présent, c'était elle qui était probablement la plus secouée par le meurtre, par la violence calculée avec laquelle on avait tué Miss Bolam. Comme il arrive parfois chez les gens sans imagination et incapables de s'exprimer, ce choc avait fait éclater sa mauvaise humeur. Elle en voulait à Dalglish, dont le métier lui donnait le droit de poser des questions impertinentes et embarrassantes, à elle-même, qui ne pouvait cacher ses sentiments, à la victime même, qui avait plongé la clinique dans cette étrange situation. Dalglish avait déjà rencontré ce genre de réaction et il ne servait à rien de forcer un tel témoin à coopérer. Plus tard, on pourrait peut-être inciter la surveillante à parler plus librement ; pour le moment, c'était une perte de temps que d'essayer de lui arracher quoi que ce soit de plus que les renseignements qu'elle voudrait bien livrer. L'un d'entre eux au moins s'avérait crucial : vers six heures vingt, Miss Bolam vivait encore et se dirigeait vers l'escalier du sous-sol. À sept heures, on avait découvert son corps. Ces quarante minutes étaient vitales et tout membre du personnel capable de produire un alibi couvrant cette période pouvait être éliminé de l'enquête. À première vue, cette affaire présentait peu de problèmes. Dalglish ne pensait pas que quelqu'un de l'extérieur eût réussi à pénétrer dans la clinique pour guetter Miss Bolam. L'assassin était presque certainement encore dans le bâtiment. Il s'agissait maintenant de procéder à de minutieux interrogatoires, de vérifier méthodiquement les alibis, de rechercher le mobile. Dalglish décida de parler au seul homme dont l'alibi semblait inattaquable et qui aurait, sur la clinique et ses différentes personnalités, l'opinion détachée d'un étranger. Il remercia la surveillante pour sa précieuse collaboration – un éclair dans les yeux que protégeaient des lunettes cerclées d'acier suggéra qu'elle avait très bien saisi l'ironie – et demanda à l'agent de faction d'envoyer chercher Mr. Lauder.

CHAPITRE II

C'était la première fois que Dalgliesh avait l'occasion d'observer de près le secrétaire du groupe, un homme trapu, grassouillet, au regard affable derrière de lourdes lunettes carrées, et qui, dans son costume de tweed bien coupé, avait plus l'air d'un médecin de campagne ou d'un avocat de province que d'un fonctionnaire. Il semblait tout à fait à l'aise et se comportait comme un homme qui sait qu'il est puissant, qui refuse d'être bousculé, qui garde toujours quelque chose en réserve, y compris, songea Dalgliesh, une intelligence plus vive que ce que pouvait suggérer son aspect.

Il s'assit en face de Dalgliesh, rapprocha commodément sa chaise puis, sans justifications ni excuses, prit une pipe dans l'une de ses poches et chercha sa blague à tabac dans l'autre. Avec un geste de la tête en direction de Martin et de son carnet de notes grand ouvert, il déclara d'une voix lente qui gardait un soupçon d'accent du nord :

« Reginald Iven Lauder. Date de naissance : 21 avril 1905. Adresse : 42 Makepeace Avenue, Chigwell, Essex. Profession : Secrétaire délégué du Comité de Gestion du groupe hospitalier Centre-Est. Et maintenant, commissaire, que désirez-vous savoir ?

— Beaucoup de choses, je le crains, répondit Dalgliesh. Et pour commencer, avez-vous la moindre idée de qui aurait pu tuer Miss Bolam ? »

Le secrétaire du groupe alluma sa pipe et, appuyant ses coudes sur le bureau, contempla avec satisfaction le fourneau rougeoyant.

« Je le voudrais bien. Je serais déjà venu vous le dire, n'ayez crainte. Mais – non, je ne puis vous offrir aucune aide de ce genre.

— Miss Bolam n'avait pas d'ennemis, à votre connaissance ?

— Des ennemis ? Écoutez, commissaire, c'est un mot bien fort ! Il y a des gens qui ne l'aimaient pas beaucoup, comme il y a des gens qui ne m'aiment pas, moi. Ou qui, sans aucun doute, ne vous aiment pas. Mais nous ne vivons pas dans la crainte d'être assassinés. Non, je ne dirais pas qu'elle avait des ennemis. Cela dit, je ne sais rien de sa vie privée. Cela ne me regarde pas.

— Pourriez-vous me parler de la Steen et du poste qu'elle occupait ici ? Je connais un peu la clinique de réputation, mais cela m'aiderait si je pouvais avoir une image claire de ce qui s'y passe.

— Une image claire de ce qui s'y passe ? » C'était peut-être son imagination, mais Dalgliesh crut voir la bouche du secrétaire se contracter.

« Eh bien, le directeur médical pourrait vous en dire plus que moi – sur le plan médical, en tout cas. Mais je peux vous révéler l'essentiel. L'endroit a été fondé entre les deux guerres par la famille d'un Mr. Hyman Stein. On raconte que le vieil homme souffrait d'impuissance, qu'il suivit quelques séances de psychothérapie et que, par la suite, il engendra cinq enfants. Loin de l'appauvrir, ceux-ci firent tous fortune et lorsque papa mourut, ils dotèrent la clinique d'une solide base financière en sa mémoire. Après tout, ils devaient quelque chose à cet endroit. Les fils changèrent tous leur nom en Steen – pour la raison habituelle, je suppose – et l'on donna à la clinique le nom anglicisé. Je me demande souvent ce qu'aurait pensé le vieil Hyman.

— Est-elle bien dotée ?

— Elle l'était. L'État a naturellement reçu les dotations quand la loi de 1946 est entrée en vigueur. Il y a eu quelques rentrées depuis, mais pas beaucoup. Les gens ne sont pas très désireux de léguer de l'argent à des institutions administrées par le gouvernement. Mais, comparée à celle des autres, la situation financière de la clinique était bonne avant 1948. En matière d'équipement et d'installation, la clinique ne s'était privée de rien. Quand le comité de gestion des hôpitaux a dû lui accorder des subventions, il a eu bien du mal à se mettre au diapason.

— La clinique est-elle difficile à administrer ? J'imagine qu'il doit y avoir des problèmes de personnalité.

— Pas plus difficile que n'importe quelle petite unité. Il y a des problèmes de personnalité partout. Je préfère de loin avoir affaire à un psychiatre difficile qu'à un chirurgien difficile. Ce sont eux les vrais divas.

— Considérez-vous que Miss Bolam était une bonne directrice administrative ?

— Eh bien... elle était efficace. Je n'avais pas vraiment à me plaindre. Elle était un peu rigide, je suppose. Après tout, les directives ministérielles n'ont pas force de loi, et cela n'a pas beaucoup de sens de les traiter comme si elles avaient été dictées personnellement par le Dieu Tout-Puissant. Je ne sais pas si Miss Bolam aurait beaucoup avancé dans sa carrière. Cela dit, elle était compétente, méthodique et extrêmement consciencieuse. Je ne crois pas qu'elle nous ait jamais envoyé de déclaration incorrecte. »

Pauvre diable ! pensa Dalgliesh, frappé par le sinistre anonymat de cette épitaphe officielle. « Était-elle appréciée, ici ? demanda-t-il. Par les médecins, par exemple ?

— Écoutez, commissaire, vous le leur demanderez. Je ne vois pas pourquoi elle ne l'aurait pas été.

— Vous n'aviez reçu aucune pression de la part de la commission médicale pour lui faire quitter la clinique ? »

Les affables yeux gris se vidèrent soudain de toute expression. Il y eut un bref silence avant que le secrétaire du groupe ne réponde calmement :

« On ne m'a fait aucune requête officielle de ce genre.

— Mais officieuse ?

— Le sentiment a parfois existé, je pense, qu'un changement d'emploi serait bénéfique à Miss Bolam. Et ce n'était pas une si mauvaise idée, commissaire ! Toute personne travaillant dans une petite unité, en particulier une unité psychiatrique, peut tirer profit d'un changement d'expérience. Mais je ne transfère pas mon personnel selon les caprices des commissions médicales. Mon Dieu, non ! Et comme je l'ai dit, il n'y a pas eu de requête officielle. Si Miss Bolam elle-même avait demandé un transfert, la question aurait été différente. Même ainsi, cela n'aurait pas été facile. Elle était directrice administrative générale, et nous n'avons pas beaucoup d'emplois à ce niveau-là. »

Dalgliesh l'interrogea alors à nouveau sur sa conversation téléphonique avec Miss Bolam et Lauder confirma qu'il lui avait parlé vers une heure moins dix. Il se souvenait de l'heure parce qu'il s'apprêtait à sortir pour déjeuner. Miss Bolam avait demandé à lui parler personnellement et sa secrétaire lui avait passé la communication. Elle avait demandé si elle pouvait le voir de toute urgence.

« Pouvez-vous vous rappeler la conversation avec exactitude ?

— Plus ou moins. Elle a dit : "Pourrais-je avoir un entretien avec vous le plus tôt possible ? Je crains qu'il ne se passe ici quelque chose dont vous devriez être informé. J'aimerais avoir votre avis. Quelque chose qui a commencé bien avant mon arrivée à la clinique." J'ai répondu que je ne pouvais la voir cet après-midi parce que je serais à la Commission des finances et des affectations à partir de deux heures et demie et que j'avais une commission consultative mixte après cela. Je lui ai demandé si elle pouvait me dire plus ou moins de quoi il s'agissait et si ça ne pouvait pas attendre jusqu'à lundi. Elle a hésité, et avant qu'elle ne puisse répondre, je lui ai dit que je passerais ce soir, sur le chemin du retour. Je savais qu'ils ont des consultations tard le soir le vendredi. Elle a répondu qu'elle s'arrangerait pour être seule dans son bureau à partir de six heures et demie, m'a remercié et a raccroché. La C.C.M. a duré plus longtemps que je ne l'avais prévu – c'est presque toujours le cas – et je suis arrivé ici un peu avant sept heures et demie. Mais cela, vous le savez. J'étais encore en réunion lorsqu'on a découvert le corps, comme vous le vérifierez sans aucun doute en temps voulu.

— Avez-vous pris le message de Miss Bolam au sérieux ? Était-elle le genre de femme à se précipiter chez vous pour des vétilles, ou, si

elle demandait à vous voir, cela signifiait-il qu'il se passait quelque chose de réellement grave ? »

Le secrétaire du groupe réfléchit un moment avant de répondre :

« Je l'ai prise au sérieux. C'est pour cela que je suis passé par ici ce soir.

— Et vous ne savez absolument pas de quoi il s'agissait ?

— Malheureusement non. C'est quelque chose qu'elle a dû apprendre depuis mercredi. J'ai vu Miss Bolam tard cet après-midi-là à la réunion du comité de gérance et après celle-ci, elle m'a dit que tout était relativement calme pour le moment. C'est la dernière fois que je l'ai vue. Elle avait l'air d'aller plutôt bien. Mieux même qu'elle ne l'était depuis quelque temps. »

Dalglish demanda au secrétaire du groupe ce qu'il savait de la vie privée de Miss Bolam.

« Pas grand-chose. Je crois qu'elle n'a pas de parents proches et qu'elle vit seule dans un appartement de Kensington. Miss Bolam – l'infirmière – pourra vous en dire plus. Elles sont cousines, et l'infirmière est probablement sa parente la plus proche. J'ai l'impression qu'elle avait des ressources personnelles. Vous trouverez toutes les informations officielles concernant sa carrière dans son dossier. Connaissant Miss Bolam, je m'attends à ce que son dossier ait été tenu aussi méticuleusement à jour que celui de n'importe quel autre membre du personnel. Il se trouve sûrement ici. »

Sans bouger de sa chaise, il se pencha sur le côté, ouvrit d'un coup sec le tiroir supérieur du classeur et fit courir sa main potelée entre les chemises cartonnées.

« Nous y voilà. Bolam, Enid, Constance. Je vois qu'elle est entrée chez nous en octobre 1949 en tant que sténodactylo. Elle a passé dix-huit mois au siège du groupe, a été transférée, à l'échelon B, dans l'un de nos centres de pneumologie le 19 avril 1951 et a posé sa candidature ici au poste vacant d'administrateur le 14 mai 1957. C'était alors un emploi d'échelon D et elle a eu de la chance de l'obtenir. Je me souviens que nous n'avions pas beaucoup de postes disponibles. Tous les emplois administratifs et de bureau ont été réévalués en 1958, à la suite du Rapport Noel Hall. Après quelques discussions, le Conseil régional a accepté que ce poste entre dans la catégorie administration générale. Tout cela se trouve là-dedans. Date de naissance, 12 décembre 1922. Adresse, 37A Ballantyne Mansions, S.W.8. Puis viennent des détails concernant son taux d'imposition, son numéro de sécurité sociale, la date à laquelle elle aurait eu droit à une augmentation. Elle n'a pris qu'une semaine de congé de maladie depuis son arrivée ici, en 1959, quand elle a eu la grippe. Il n'y a pas grand-chose de plus. Sa demande d'emploi et son contrat se trouvent dans son dossier principal à la direction du groupe. »

Il tendit la chemise cartonnée à Dalglish, qui la parcourut des yeux avant de demander :

« Il y est mentionné que son employeur précédent était le Botley Research Establishment. N'est-ce pas celui que dirige sir Mark Etherage ? Ils font de la recherche aéronautique. C'est le frère du docteur Etherage, n'est-ce pas ?

— Il me semble que lorsqu'elle a été nommée à ce poste, Miss Bolam a mentionné le fait qu'elle connaissait un peu le frère du docteur Etherage. Rien de plus. Elle n'était que sténodactylo chez Botley. C'est une coïncidence, je suppose, mais il fallait bien qu'elle vienne de quelque part. Il me semble me souvenir que Sir Mark lui a donné une lettre de références lorsqu'elle a postulé chez nous. Elle doit être dans son dossier à la direction du groupe.

— Mr. Lauder, cela vous ennuerait-il de me dire quelles dispositions vous comptez prendre ici, maintenant qu'elle est morte ? »

Le secrétaire du groupe remit la chemise dans le classeur.

« Je ne vois pas en quoi cela m'ennuerait. Je devrai demander l'avis de mon comité, bien entendu, étant donné qu'il s'agit de circonstances inhabituelles, mais je recommanderai que la sténographe médicale qui a le plus d'ancienneté ici, Mrs. Bostock, assure l'intérim. Si elle se montre capable – ce dont je ne doute pas –, elle sera bien placée pour le poste désormais vacant ; on publiera néanmoins une offre d'emploi, comme à l'habitude. »

Dalglish ne fit aucun commentaire, mais il trouva l'information intéressante. Une décision aussi rapide concernant la succession de Miss Bolam ne pouvait signifier qu'une chose : que Lauder y avait déjà réfléchi par le passé. Les approches du personnel médical n'étaient peut-être pas officielles, mais elles avaient probablement été plus efficaces que ne l'avait admis le secrétaire du groupe. Dalglish en revint au coup de téléphone qui avait poussé Mr. Lauder à passer à la clinique.

« Les mots utilisés par Miss Bolam me semblent significatifs, dit-il. Elle a dit qu'il se passait peut-être quelque chose de très sérieux ici, qu'il fallait que vous en soyez informé et que ça avait débuté avant qu'elle ne commence à travailler à la clinique. Cela suggère, premièrement, qu'elle avait des soupçons mais pas encore de certitudes, et, deuxièmement, que ce n'était pas un incident isolé qui l'inquiétait mais quelque chose qui durait depuis longtemps. Une politique de vol systématique, par exemple, par opposition à un vol isolé.

— Alors là, commissaire, il est curieux que vous parliez de vol. Nous en avons eu un récemment, mais c'était un incident isolé, le premier depuis des années, et je ne vois pas comment il pourrait être

lié au meurtre. C'était il y a un peu plus d'une semaine, mardi dernier, si ma mémoire est bonne. Comme d'habitude, Cully et Nagle étaient les derniers à quitter la clinique, et Cully a demandé à Nagle s'il voulait aller prendre un verre avec lui au *Queen's Head*. Vous savez où se trouve cet endroit, je suppose. C'est le pub au coin de Beefsteak Street. Il y a une ou deux choses bizarres dans cette affaire, la plus étrange étant que Cully ait invité Nagle à prendre un verre. Ils ne m'ont jamais paru être de grands amis. En tout cas, Nagle a accepté et ils se sont retrouvés ensemble au *Queen's Head*, aux environs de sept heures. Vers la demie, un copain de Cully est arrivé et s'est déclaré surpris de le trouver là, vu qu'il venait de passer devant la clinique et qu'il avait aperçu une faible lumière à l'une des fenêtres – comme si quelqu'un se déplaçait avec une lampe de poche, dit-il. Nagle et Cully sont allés faire leur enquête et ont découvert que l'une des fenêtres arrière du sous-sol avait été brisée, ou plutôt, découpée. Du très beau travail. Cully n'avait guère envie de pousser l'enquête plus loin sans demander du renfort et je suis loin de l'en blâmer. Il a soixante-cinq ans, rappelez-vous, et il n'est pas très fort. Après quelques chuchotis, Nagle a décidé qu'il entrerait et qu'il valait mieux que Cully téléphone à la police depuis la cabine du coin. Vos gens sont arrivés avec promptitude, mais ils n'ont pas attrapé l'intrus. Il a faussé compagnie à Nagle à l'intérieur du bâtiment, et lorsqu'il est revenu après avoir téléphoné, Cully a juste eu le temps de voir l'homme quitter furtivement la ruelle.

— Je vais vérifier où nos hommes en sont avec cette enquête, déclara Dalglish. Mais je suis aussi d'avis qu'un lien entre les deux affaires semble peu probable à première vue. A-t-on pris beaucoup ?

— Quinze livres dans le tiroir du bureau de l'assistante sociale en psychiatrie. La porte était fermée à clé, mais il l'a forcée. L'argent se trouvait dans une enveloppe adressée, à l'encre verte, à la secrétaire administrative de la clinique, et était arrivé une semaine plus tôt. Aucune lettre ne l'accompagnait, juste un petit mot pour dire que l'argent venait d'un patient reconnaissant. Le reste de ce que contenait le tiroir était déchiré et répandu par terre, mais rien d'autre n'a été volé. On avait essayé de forcer les tiroirs des classeurs contenant les dossiers dans le secrétariat, et les tiroirs du bureau de Miss Bolam avaient été forcés, mais rien n'avait été pris. »

Dalglish demanda si les quinze livres n'auraient pas dû être déposées dans le coffre mural.

*

« Écoutez, commissaire, vous avez raison, bien sûr. Elles auraient

dû l'être. Mais il y avait un petit problème à propos de l'utilisation de l'argent. Miss Bolam m'a téléphoné quand il est arrivé et m'a dit qu'elle pensait qu'il devrait être versé immédiatement sur le compte personnel de la clinique pour être dépensé en temps utile sur mandat du comité de gérance. C'était une manière d'agir tout à fait correcte et je le lui ai dit. Peu de temps après, le directeur médical m'a appelé pour me demander s'il pouvait prendre sur lui d'utiliser l'argent pour acheter de nouveaux vases pour la salle d'attente. Ces vases étaient une nécessité, et il semblait correct d'employer des fonds non gouvernementaux à cet usage, aussi ai-je téléphoné au président du comité de gérance et obtenu son approbation. Apparemment, le docteur Etherage souhaitait que Miss Kettle choisisse les vases, et il a demandé à Miss Bolam de lui donner l'argent. J'avais déjà prévenu Miss Bolam de ce qui avait été décidé, aussi obtempéra-t-elle, s'attendant à ce que l'on procède immédiatement à cet achat. Mais Miss Kettle dut changer ses plans et au lieu de rendre l'argent à la directrice pour le mettre à l'abri dans le coffre, elle l'a enfermé dans son tiroir.

— Savez-vous combien de membres du personnel étaient au courant qu'il se trouvait là ?

— C'est ce qu'a demandé la police. Je suppose que la plupart des gens savaient qu'on n'avait pas acheté les vases, puisque Miss Kettle ne les avait pas montrés à la ronde. Ils ont probablement deviné qu'ayant reçu l'argent, il y avait peu de chances qu'elle le rende, même temporairement. Je ne sais pas. L'arrivée de ces quinze livres a été mystérieuse. Elle n'a provoqué que des ennuis et leur disparition a été tout aussi mystérieuse. En tout cas, commissaire, personne ici ne les a volés. Cully n'a vu le voleur qu'un bref instant, mais il est certain qu'il ne connaissait pas cet homme. Il a déclaré pourtant que le type avait l'air d'un gentleman. Ne me demandez pas comment il le savait ni quels sont ses critères. Mais c'est ce qu'il a déclaré. »

Dalglish songea que ce curieux incident méritait une enquête plus approfondie, mais il ne voyait aucun lien apparent entre les deux affaires. Il n'était même pas certain que le fait que Miss Bolam ait appelé le secrétaire du groupe pour lui demander son avis ait été lié à sa mort, mais ici au moins, il y avait une bien plus forte présomption. Il était très important de découvrir, si possible, ce qu'elle avait soupçonné. Il demanda de nouveau à Mr. Lauder s'il pouvait l'aider.

« Je vous l'ai dit, commissaire, je ne sais absolument pas de quoi elle parlait. Si j'avais soupçonné que quelque chose ne tournait pas rond, je n'aurais pas attendu que Miss Bolam m'appelle. Contrairement à ce que pensent certains, nous ne sommes pas si éloignés des unités, à la direction du groupe, et d'habitude, je finis par savoir tout ce que je dois savoir. Si le meurtre est lié à ce message

téléphonique, alors il doit se passer quelque chose d'extrêmement sérieux, ici. Après tout, on ne tue pas quelqu'un juste pour empêcher que le secrétaire du groupe n'apprenne qu'on a falsifié ses frais de déplacement ou pris plus de congés payés que ce à quoi on avait droit. Non pas que quiconque l'ait fait, à ma connaissance.

— Exactement », répondit Dalglish. Il observa le visage du secrétaire du groupe de très près et dit sans y mettre d'emphasis : « On penserait plutôt à quelque chose qui puisse ruiner la carrière d'un homme. Des relations sexuelles avec une malade, peut-être – quelque chose d'aussi sérieux que cela. »

Mr. Lauder ne broncha pas.

« J'imagine que tout médecin est conscient de la gravité d'un tel comportement ; en particulier les psychiatres. Ils doivent se montrer très prudents avec certaines de leurs névrosées. Franchement, je n'y crois pas. Tous les médecins ici sont des hommes éminents, certains ont une réputation internationale. Ce n'est pas le genre de réputation qu'on acquiert si l'on fait des bêtises, et des gens aussi éminents ne commettent pas de meurtre.

— Et le reste du personnel ? Ils ne sont peut-être pas éminents, mais je présume que vous les croyez tous honnêtes ? »

Le secrétaire du groupe répliqua sans se laisser démonter :

« Miss Ambrose est ici depuis bientôt vingt ans et Miss Bolam, l'infirmière, depuis cinq. Je leur fais absolument confiance à toutes les deux. Tout le personnel de bureau possède de bonnes références, de même que Cully et Nagle, les deux portiers. » Il ajouta avec une ironie désabusée : « J'admets que je n'ai pas vérifié s'ils avaient commis un meurtre, mais aucun d'entre eux ne me fait l'effet d'être un fou meurtrier. Cully boit un peu ; c'est un vieux nigaud pitoyable à qui il ne reste que quatre mois avant la retraite. Je doute qu'il arrive à tuer une souris proprement. Nagle est un cran au-dessus de l'homme à tout faire ordinaire. D'après ce qu'on m'a dit, il est étudiant en art et travaille ici pour se faire de l'argent de poche. Il est arrivé il y a deux ans seulement, et il n'était donc pas là avant Miss Bolam. Même s'il avait séduit tout le personnel féminin, ce qui semble peu probable, le pire qui puisse lui arriver serait d'être viré, et cela ne l'inquiéterait pas outre mesure, vu la situation actuelle. J'admets qu'elle a été assassinée avec son ciseau, mais n'importe qui aurait pu s'en emparer.

— Je crains bien que quelqu'un de la maison n'ait fait le coup, dit doucement Dalglish. Le meurtrier savait où se trouvaient le fétiche de Tippet et le ciseau de Nagle, il savait quelle clé ouvrait la salle des archives, il savait où était accrochée la clé au tableau du local des portiers, il portait probablement l'un des tabliers en caoutchouc de la salle d'ergothérapie pour se protéger, et il possède certainement quelques connaissances médicales. Par-dessus tout, l'assassin ne

pouvait avoir quitté la clinique après le crime. La porte du sous-sol était verrouillée, de même que la porte arrière du rez-de-chaussée. Cully surveillait l'entrée.

— Cully avait mal au ventre. Il a pu laisser passer quelqu'un.

— Croyez-vous réellement que cela soit possible ? » demanda Dalglish. Le secrétaire du groupe ne répondit pas.

À première vue, Marion Bolam pouvait paraître belle. D'une beauté pâle, classique, que l'uniforme d'infirmière mettait en valeur, et qui dégageait une impression immédiate de charme serein. Une simple coiffe blanche retenait ses cheveux blonds, séparés par une raie au-dessus de son front bombé et tordus en un chignon haut perché sur l'arrière de la tête. Ce n'est qu'au deuxième coup d'œil que l'illusion se dissipait et qu'on se rendait compte qu'elle n'était que jolie. Ses traits, analysés séparément, n'avaient rien de remarquable, le nez était un peu trop long, les lèvres un peu trop minces. Dans des vêtements ordinaires, se hâtant peut-être pour rentrer chez elle à la fin de la journée, elle pouvait passer inaperçue. C'était la combinaison du linge blanc amidonné, de cette peau claire et de ces cheveux blonds qui accrochait l'œil. Dalglish ne pouvait déceler aucune ressemblance avec sa défunte cousine, mis à part le large front et le nez pointu. Mais il n'y avait rien d'ordinaire dans les grands yeux gris qui rencontrèrent franchement les siens pendant une brève seconde avant qu'elle ne baisse le regard pour contempler fixement ses mains, croisées sur ses genoux.

« Si je comprends bien, vous êtes la parente la plus proche de Miss Bolam. Sa mort a dû être un choc terrible pour vous.

— Oui ! Oh oui ! Enid était ma cousine.

— Vous portez le même nom. Votre père et le sien étaient frères ?

— Oui. Et ma mère était la sœur de la sienne. Deux frères qui ont épousé deux sœurs, de sorte que nous étions doublement parentes.

— Avait-elle d'autres parents encore vivants ?

— Seulement Maman et moi.

— Il faudra que je voie le notaire de Miss Bolam, je suppose, dit Dalglish, mais vous m'aideriez si vous pouviez me dire tout ce que vous savez de ses affaires. Je suis malheureusement obligé de poser des questions aussi personnelles. D'habitude, elles n'ont rien à voir avec le crime, mais il nous faut en savoir le plus possible sur toutes les personnes concernées. Votre cousine avait-elle d'autres revenus que son salaire ?

— Oh oui ! Enid était très à l'aise. L'oncle Sidney a laissé à sa mère environ vingt-cinq mille livres et Enid a hérité de tout. Je ne sais pas ce qu'il en reste, mais je pense qu'elle touchait environ mille livres par an en plus de son salaire. Elle avait gardé l'appartement de Tantine à

Ballantyne Mansions et elle... elle a toujours été très bonne pour nous.

— De quelle manière, Miss Bolam ? Vous faisait-elle une rente ?

— Oh non ! Enid n'aurait jamais voulu faire une chose pareille. Elle nous faisait des cadeaux. Trente livres à Noël et cinquante en juillet pour nos vacances d'été. Maman souffre de sclérose en plaques et nous ne pouvons nous rendre dans n'importe quel hôtel.

— Et que va devenir l'argent de Miss Bolam, maintenant ? »

Elle releva ses yeux gris et rencontra son regard sans la moindre trace de gêne. Elle répondit avec simplicité :

« Maman et moi en héritons. Il n'y avait personne d'autre à qui le léguer, n'est-ce pas ? Enid a toujours dit qu'elle nous le laisserait si elle venait à mourir la première. Mais bien entendu, il était peu vraisemblable qu'elle meure d'abord ; en tout cas, pas du vivant de Maman. »

Si les choses s'étaient passées normalement, il était en effet peu probable que Mrs. Bolam eût jamais bénéficié des vingt-cinq mille livres ou de ce qu'il en restait, pensa Dalglish. Il tenait là le mobile évident, si compréhensible, si universel, si cher à tout procureur. N'importe quel juré comprenait l'attrait de l'argent. Marion Bolam pouvait-elle vraiment ne pas avoir conscience de l'importance de l'information qu'elle lui fournissait avec une candeur aussi dénuée de gêne ? Pouvait-elle se montrer aussi naïve si elle était innocente, ou aussi sûre d'elle-même si elle était coupable ? Il déclara soudain :

« Votre cousine était-elle une femme très appréciée, Miss Bolam ?

— Elle n'avait pas beaucoup d'amis. Elle ne se sentait pas très aimée. Elle ne le voulait pas. Elle avait ses activités à l'église et chez les Éclaireuses. C'était une femme très tranquille, en réalité.

— Mais vous ne lui connaissez pas d'ennemis ?

— Oh, non ! Aucun. Enid était très respectée. »

L'épithète cérémonieuse, démodée, était presque inaudible.

« Alors il s'agirait d'un crime sans motif, non prémédité ? Normalement, cela laisserait penser qu'il a été commis par un patient. Mais cela ne semble guère possible, et vous affirmez tous avec insistance que c'est peu probable.

— Oh oui ! Il ne peut s'agir d'un patient. Je suis tout à fait certaine qu'aucun de nos malades ne ferait une chose pareille. Ils ne sont pas violents.

— Pas même Mr. Tippet ?

— Mais ça ne peut pas être Mr. Tippet. Il est à l'hôpital.

— C'est ce qu'on m'a dit. Combien de gens ici savaient que Mr. Tippet ne viendrait pas à la clinique ce vendredi ?

— Je ne sais pas. Nagle le savait parce qu'il a pris le message et l'a transmis à Enid et à Miss Ambrose. C'est elle qui me l'a dit. Voyez-vous, j'essaie d'habitude de surveiller Tippet lorsque je m'occupe des

malades sous LSD, le vendredi. Je ne peux quitter mon patient que pour une seconde, bien entendu, mais je passe parfois la tête pour voir si Tippett va bien. Ce soir, ce n'était pas nécessaire. Pauvre Tippett, il adore son ergothérapie ! Mrs. Baumgarten est en congé de maladie depuis six mois maintenant, mais nous n'avons pu empêcher Tippett de venir. Il ne ferait pas de mal à une mouche. C'est monstrueux de suggérer que Tippett pourrait avoir quoi que ce soit à voir avec cette affaire. Monstrueux ! »

Elle avait parlé avec une véhémence soudaine.

« Personne ne suggère rien de semblable, répondit gentiment Dalglish. Si Tippett est à l'hôpital – et je suis certain que cela nous sera confirmé – alors, il n'a pu être ici.

— Mais quelqu'un a mis son fétiche sur le corps d'Enid, n'est-ce pas ? Si Tippett avait été ici, vous l'auriez immédiatement soupçonné et vos soupçons l'auraient bouleversé et affolé. C'est monstrueux d'avoir fait cela. Réellement monstrueux ! »

Sa voix se brisa et elle sembla prête à fondre en larmes. Dalglish contempla les doigts fins qui se tordaient sur les genoux.

« Je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'en faire pour Mr. Tippett, dit-il avec douceur. Je veux maintenant que vous réfléchissiez bien et que vous me disiez tout ce qui s'est passé dans la clinique, à votre connaissance, depuis le moment où vous avez pris votre service ce soir. Ne vous occupez pas des autres gens, je veux simplement savoir ce que vous avez fait. » Miss Bolam se souvenait très bien de ce qu'elle avait fait, et après un moment d'hésitation elle en donna un compte rendu méticuleux et logique. Le vendredi soir, elle avait comme responsabilité d'assister les patients qui suivaient un traitement à l'acide lysergique. Elle expliqua que cette méthode libérait les inhibitions profondes de telle façon que le patient puisse se remémorer et ensuite narrer des incidents jusqu'alors refoulés dans son subconscient et responsables de ses problèmes. Tout en expliquant le traitement, l'infirmière perdait de sa nervosité et semblait oublier qu'elle s'adressait à un non-initié. Mais Dalglish ne l'interrompit pas.

« C'est un médicament remarquable, et le docteur Baguley l'utilise souvent. On l'appelle acide lysergique diéthylamide et je pense que c'est un Allemand qui l'a découvert en 1942. On l'administre par voie orale, la dose habituelle est de 0,25 mg. On le produit en ampoules de 1 mg et on le mélange à 15 ou à 30 cc d'eau distillée. On demande aux patients de ne pas prendre de petit déjeuner. Les premiers effets se font sentir au bout d'une demi-heure environ, et les expériences subjectives les plus troublantes ont lieu une heure à une heure et demie après l'administration du médicament. C'est à ce moment-là que le docteur Baguley descend pour être auprès du patient. Les effets s'en font sentir pendant quatre heures parfois ; le patient est rouge et

agité, et sans contact avec la réalité. Bien entendu, on ne les laisse jamais seuls, et nous utilisons cette pièce au sous-sol parce qu'elle est isolée et calme et que le bruit ne dérange pas les autres patients. Nous administrons en général les traitements au LSD le vendredi après-midi et le vendredi soir, et c'est toujours moi qui assiste le malade.

— Je suppose que si, le vendredi, on entendait un bruit particulier, un cri par exemple, au sous-sol, la plupart des membres du personnel supposeraient que c'est un malade sous LSD ? »

L'infirmière eut un air de doute.

« C'est possible, j'imagine. Ces patients peuvent effectivement faire beaucoup de bruit. Ma malade d'aujourd'hui était plus agitée que d'habitude, c'est pourquoi je suis restée près d'elle. En général, dès que le patient a surmonté le pire, je passe un peu de temps dans la lingerie à côté de la salle de soins, pour trier la lessive propre. Je garde la porte ouverte entre les deux pièces, bien entendu, de façon à pouvoir jeter de temps en temps un coup d'œil sur le patient. »

Dalglish demanda ce qui s'était passé exactement ce soir-là.

« Eh bien, le traitement a commencé juste après trois heures et demie, et le docteur Baguley est venu jeter un coup d'œil un peu après quatre heures pour s'assurer que tout allait bien. Je suis restée avec la patiente jusqu'à quatre heures et demie, heure à laquelle Mrs. Shorthouse est venue me dire que le thé était prêt. Miss Ambrose est descendue tandis que je me rendais à la salle de garde des infirmières pour boire mon thé. Je suis redescendue à cinq heures moins le quart et j'ai appelé le docteur Baguley à cinq heures. Il est resté avec la malade environ trois quarts d'heure. Puis il est retourné à sa consultation de sismothérapie. Je suis restée avec la patiente, et comme elle était très agitée, j'ai décidé de trier le linge plus tard dans la soirée. Vers sept heures vingt, Peter Nagle a frappé à la porte pour réclamer le linge. Je lui ai dit qu'il n'était pas trié et il a eu l'air un peu surpris, mais il n'a rien dit. Peu après, j'ai cru entendre un cri. Je n'y ai pas fait tout de suite attention parce qu'il n'avait pas l'air d'être tout près, et j'ai cru que c'était des enfants qui jouaient dans le square. Puis je me suis dit que je ferais bien de vérifier et je suis allée à la porte. J'ai vu le docteur Baguley et le docteur Steiner qui descendaient au sous-sol avec Miss Ambrose et le docteur Ingram. Miss Ambrose m'a dit que tout allait bien et m'a demandé de retourner auprès de ma malade, ce que j'ai fait.

— Avez-vous quitté la salle de soins, ne fût-ce qu'un moment, après que le docteur Baguley vous a laissée, vers six heures moins le quart ?

— Oh non ! Ce n'était pas nécessaire ! Si j'avais ressenti le besoin de me rendre au petit coin ou quelque chose de ce genre (l'infirmière rougit légèrement), j'aurais téléphoné à Miss Ambrose pour qu'elle

vienne me remplacer.

— Avez-vous donné le moindre coup de téléphone depuis la salle de soins, ce soir ?

— À cinq heures seulement, pour appeler le docteur Baguley dans la salle de sismothérapie.

— Êtes-vous bien certaine que vous n'avez pas téléphoné à Miss Bolam ?

— À Enid ? Oh, non ! Je n'avais aucune raison de téléphoner à Enid. Elle... c'est-à-dire nous... nous ne nous voyions guère à l'intérieur de la clinique. Je dépends de Miss Ambrose, voyez-vous, et Enid ne s'occupait pas du personnel infirmier.

— Mais vous la voyiez souvent en dehors de la clinique ?

— Oh non ! Ce n'est pas ce que je voulais dire ! Je me rendais une ou deux fois par an à son appartement, pour recevoir le chèque, à Noël et l'été, mais je ne peux pas facilement quitter Maman. En outre, Enid avait sa propre vie. Et puis, elle était beaucoup plus âgée que moi. En réalité, je ne la connaissais pas très bien. »

Sa voix se brisa et Dalglish s'aperçut qu'elle pleurait. Tout en fouillant dans la poche de son uniforme d'infirmière, sous le tablier, elle dit d'une voix traversée de sanglots :

« C'est si horrible ! Pauvre Enid ! Mettre ce fétiche sur elle comme s'il se moquait d'elle, pour donner l'impression qu'elle berçait un bébé ! »

Dalglish n'était pas conscient du fait qu'elle avait vu le corps et il le lui dit.

« Oh, je ne l'ai pas vu ! Le docteur Etherege et Miss Ambrose ne m'auraient pas laissée l'approcher. Mais on nous a dit ce qui s'était passé. »

Miss Bolam avait effectivement eu l'air de bercer un bébé. Mais Dalglish s'étonna que quelqu'un qui n'avait pas vu le corps le mentionne. Le directeur médical avait dû donner une description détaillée de la scène.

Tout à coup, l'infirmière trouva son mouchoir et le sortit de sa poche, en même temps qu'une paire de fins gants chirurgicaux. Ils tombèrent aux pieds de Dalglish, qui les ramassa et demanda :

« Je ne savais pas que vous utilisiez des gants de chirurgie ici. »

L'infirmière ne parut pas étonnée par sa question. Maîtrisant ses sanglots avec un contrôle de soi surprenant, elle répondit :

« Nous ne les utilisons pas souvent, mais nous en avons quelques paires. On se sert des gants à jeter dans tout le groupe maintenant, mais il en reste quelques-uns de cette sorte. Comme cette paire-ci. Nous les utilisons pour des petits travaux de nettoyage.

— Merci, dit Dalglish. Je vais garder cette paire, si vous me le permettez. Je ne pense pas que j'aie à vous ennuyer plus longtemps. »

En murmurant ce qui pouvait être un « merci », Marion Bolam sortit pratiquement à reculons.

Pour les membres du personnel de la clinique qui attendaient dans le cabinet de consultation, les minutes se traînaient péniblement. Fredrica Saxon était allée chercher des papiers dans son bureau du deuxième étage et corrigeait un test d'intelligence. Une petite discussion s'était élevée pour savoir si elle pouvait monter seule, mais elle avait déclaré fermement qu'elle n'avait pas l'intention de rester assise là à perdre son temps et à se ronger les ongles jusqu'à ce que la police se décide à la voir, qu'elle n'avait pas caché l'assassin à l'étage, pas plus qu'elle ne s'apprêtait à détruire des preuves accablantes, et qu'elle ne voyait aucune objection à ce qu'un membre du personnel l'accompagne si cela pouvait les rassurer sur ce point. Cette franchise affligeante avait provoqué un murmure de protestation rassurant, mais Mrs. Bostock avait annoncé avec brusquerie qu'elle souhaitait aller chercher un livre dans la bibliothèque médicale et les deux femmes avaient quitté la pièce et y étaient revenues ensemble. Cully avait été interrogé parmi les premiers, après avoir affirmé qu'il avait le droit d'être placé dans la catégorie des malades, et on l'avait relâché pour qu'il aille dorloter ses maux d'estomac chez lui. La dernière patiente, Mrs. King, avait été interrogée puis avait reçu l'autorisation de partir, escortée par son mari. Mr. Burge était parti lui aussi, en élevant de véhémentes protestations contre le fait que sa séance ait été interrompue et en se disant traumatisé par les événements.

« Cela dit, il est ravi, ça se voit, confia Mrs. Shorthouse au personnel assemblé. Le commissaire a eu du mal à s'en débarrasser, je peux vous l'affirmer. »

Mrs. Shorthouse semblait être en mesure d'affirmer un bon nombre de choses. Elle avait reçu la permission de faire du café et de préparer des sandwiches dans la petite cuisine du rez-de-chaussée à l'arrière du bâtiment, ce qui lui avait fourni un prétexte pour de fréquentes excursions dans le hall. Elle apporta les sandwiches presque un par un. Elle remporta les tasses chacune séparément pour les nettoyer. Ces allées et venues lui donnèrent l'occasion de faire son rapport sur le déroulement de la situation aux autres membres du personnel, qui attendaient chaque épisode avec une anxiété et une avidité qu'ils n'arrivaient qu'imparfaitement à dissimuler. Mrs. Shorthouse n'était pas l'émissaire qu'ils auraient choisi, mais toute nouvelle fraîche, quelle que fût la manière dont elle était obtenue ou la personne qui la livrait, aidait à alléger l'incertitude, et l'aide-ménagère possédait une connaissance surprenante des méthodes de la police.

« Il y en a plusieurs qui fouillent le bâtiment à présent, et ils ont mis un de leurs hommes à la porte. Ils n'ont trouvé personne, bien

entendu. Pas étonnant ! Nous savons qu'il n'aurait pas pu quitter le bâtiment. Ni d'ailleurs y entrer. J'ai dit au brigadier : "Je ne donnerai pas un seul coup de torchon supplémentaire dans cette clinique aujourd'hui, alors dites à vos hommes de faire attention où ils mettent leurs bottes..."

« Le médecin de la police a vu le corps. L'homme des empreintes est toujours en bas, et ils prennent les empreintes de toute le monde. J'ai vu le photographe. Il a traversé le hall avec un trépied et une grosse valise, blanche au-dessus et noire par-dessous...

« En voilà un truc bizarre ! Ils cherchent des empreintes dans le monte-charge du sous-sol. Ils le mesurent aussi. »

Fredrica Saxon releva la tête, parut prête à dire quelque chose, puis se remit au travail. Le monte-charge du sous-sol faisait à peu près un mètre vingt de côté et était actionné par une corde rattachée à une poulie. Il servait à faire parvenir la nourriture de la cuisine du sous-sol à la salle à manger du rez-de-chaussée du temps où la clinique était encore une demeure privée. On ne l'avait jamais enlevé. Il arrivait qu'on y transporte des dossiers médicaux depuis les archives du sous-sol jusqu'aux cabinets de consultation du rez-de-chaussée ou du premier étage, mais à part cela, on l'utilisait très peu. Personne ne fit de commentaires sur la raison pour laquelle la police y cherchait des empreintes.

Mrs. Shorthouse sortit laver deux tasses. Cinq minutes plus tard, elle était de retour.

« Mr. Lauder est au secrétariat, il téléphone au président. Pour lui annoncer le meurtre, je suppose. Ça va donner de quoi causer au C.G.H. ou je ne m'y connais pas. Miss Ambrose fait l'inventaire du linge avec un des hommes de la police. Il paraît qu'il manque un tablier en caoutchouc dans la salle d'ergothérapie. Oh, et puis autre chose ! Ils ont éteint la chaudière. Pour fouiller les cendres, je suppose. Ça va être chouette, y a pas à dire. Il va faire bigrement froid ici, lundi...

« Le fourgon mortuaire est arrivé. C'est comme ça qu'on l'appelle, le fourgon mortuaire. Ils n'utilisent pas d'ambulance, vous savez. Pas quand la victime est morte. Vous l'avez sûrement entendu arriver. Si vous tirez un peu les rideaux, vous verrez quand on l'embarque. »

Mais personne n'avait envie de tirer les rideaux, et tant que le pas traînant des brancardiers se fit entendre derrière la porte, assourdi et précautionneux, nul ne parla. Fredrica Saxon déposa son crayon et pencha la tête comme pour prier. Lorsque la porte d'entrée se referma, le léger soupir qu'ils laissèrent échapper trahit leur soulagement. Il y eut un bref silence, puis le fourgon démarra. Mrs. Shorthouse fut la seule à parler.

« Triste fin ! Ceci dit, moi, je ne lui donnais pas plus de six mois ici avec tous ces trucs, mais je n'aurais jamais cru qu'elle partirait les

pieds devant ! »

Jennifer Priddy était assise à l'écart, sur le bord du divan. Son interrogatoire s'était déroulé avec une étonnante facilité. Elle s'était attendue elle ne savait pas très bien à quoi, mais certainement pas à cet homme calme, gentil, à la voix profonde. Il n'avait pas pris la peine de lui témoigner de la sympathie pour le choc qu'elle avait reçu lorsqu'elle avait découvert le cadavre. Il ne lui avait pas souri. Il ne s'était pas montré paternel ou compréhensif. Il donnait l'impression qu'une seule chose l'intéressait : découvrir la vérité aussi rapidement que possible, et qu'il s'attendait à ce que tout le monde éprouve le même sentiment. Elle avait pensé qu'il serait difficile de lui mentir et elle n'avait pas essayé. Elle avait pu se souvenir de tout avec facilité, sans détours. Le commissaire l'avait questionnée de près sur les quelque dix minutes qu'elle avait passées au sous-sol avec Peter. Il fallait s'y attendre. Il se demandait naturellement si Peter avait pu tuer Miss Bolam après être revenu de la poste et avant qu'elle ne le rejoigne. Eh bien, ce n'était pas possible. Elle l'avait suivi en bas presque immédiatement et Mrs. Shorthouse pouvait le confirmer. Tuer Enid n'avait probablement pas pris très longtemps – elle essaya de ne pas penser à cette violence soudaine, sauvage, calculée –, mais même si la chose s'était faite très vite, Peter n'en avait pas eu le temps.

Elle pensa à Peter. Penser à lui occupait la plupart de ses rares heures de solitude. Ce soir, pourtant, l'anxiété ternissait les chaudes images familières. La façon dont elle s'était comportée l'avait-elle mis de mauvaise humeur ? Elle se souvint avec honte du cri qu'elle avait poussé à retardement après avoir trouvé le corps, la façon dont elle s'était jetée dans ses bras. Il s'était montré très gentil et plein de considération, bien entendu, mais il est vrai qu'il était toujours plein de considération lorsqu'il ne travaillait pas et qu'il se souvenait de sa présence. Elle savait qu'il détestait qu'on fasse des embarras et que la moindre démonstration d'affection l'irritait. Elle avait appris à accepter ses conditions à lui pour tout ce qui concernait leur amour, et elle n'osait plus douter qu'il s'agissait bien d'amour. Depuis le bref moment qu'ils avaient passé ensemble dans la salle de garde des infirmières après avoir découvert Miss Bolam, elle lui avait à peine parlé. Elle ne pouvait deviner ce qu'il ressentait. Une chose était sûre : elle ne pouvait absolument pas poser pour lui, ce soir. Ce n'était ni par honte ni par culpabilité ; il y avait longtemps qu'il l'avait libérée de ce double fardeau. Il allait s'attendre à ce qu'elle arrive au studio comme prévu. Après tout, elle avait un solide alibi et ses parents croiraient qu'elle était à son cours du soir. Il ne verrait aucune raison valable de changer leurs plans – et Dieu sait qu'il lui fallait de bonnes raisons pour tout ! Mais elle ne pouvait s'y résoudre. Pas ce soir. Ce n'était pas tellement le fait de poser, mais ce qui s'ensuivrait. Elle serait

incapable de refuser. Elle ne voudrait pas refuser. Et ce soir, avec la mort d'Enid, elle avait l'impression qu'elle ne supporterait pas qu'on la touche.

Lorsqu'elle était revenue après sa conversation avec le commissaire, le docteur Steiner s'était assis à côté d'elle avec beaucoup de gentillesse. D'ailleurs, le docteur Steiner était un homme bon. On pouvait critiquer son indolence ou rire de ses curieux malades. Mais il montrait une réelle sollicitude pour les gens, alors que le docteur Baguley, qui travaillait si dur et se tuait à la tâche avec toutes ses consultations, ne les aimait pas du tout, tout en souhaitant pouvoir les aimer. Jenny avait clairement conscience de cela, même si elle ne savait pas très bien comment. Elle n'y avait jamais vraiment songé. Ce soir, cependant, maintenant que le premier choc, après la découverte du cadavre, était passé, son esprit fonctionnait avec une clairvoyance anormale. Et pas seulement son esprit. Tous ses sens étaient aiguisés. Les objets qui l'entouraient, le chintz qui recouvrait le divan, la couverture rouge pliée au bout de celui-ci, les verts et ors variés et brillants des chrysanthèmes posés sur le bureau, tout lui semblait plus clair, plus lumineux, plus réel que jamais. Elle apercevait la courbe du bras que Miss Saxon appuyait sur le bureau, l'arrondissant autour du livre qu'elle lisait, et la façon dont la lumière tombant de la lampe du bureau effleurait le fin duvet sur son avant-bras. Elle se demanda si Peter saisissait toujours la vie autour de lui avec un tel émerveillement et une telle précision, comme s'il vivait dans un monde étrange, où les premières nuances de la création avaient gardé toute leur fraîcheur. C'était peut-être cela que ressentaient les peintres.

« Je suppose que c'est à cause du cognac », pensa-t-elle, et elle eut un petit rire. Elle se souvint des grommellements étouffés de Miss Ambrose une demi-heure plus tôt.

« Qu'est-ce que Nagle a administré à Priddy ? Cette fille est à moitié saoule. » Mais elle n'était pas ivre, et elle ne croyait pas vraiment que c'était la faute du cognac.

Le docteur Steiner avait rapproché sa chaise et lui avait brièvement posé la main sur l'épaule. Sans réfléchir, Miss Priddy avait dit :

« Elle était gentille avec moi, et je ne l'aimais pas. » Elle n'en éprouvait plus ni honte ni tristesse. Elle ne faisait qu'énoncer les faits.

« Ne vous en faites pas », lui dit-il gentiment, et il lui tapota le genou. Elle ne lui en voulut pas. Peter aurait dit : « Le vieux bouc concupiscent ! Dis-lui de se tenir tranquille. Bas les pattes ! » Mais Peter aurait eu tort. Jenny savait que c'était une marque de gentillesse. Elle fut tentée un instant de recouvrir sa main de la sienne pour lui montrer qu'elle comprenait. Il avait des mains petites et très

blanches pour un homme, et tellement différentes des longs doigts osseux et tachés de peinture de Peter. Elle aperçut les poils qui frisaient sous les manchettes, l'éteule noire qui courait le long des articulations. Au petit doigt, il portait une chevalière en or si lourde qu'on aurait pu s'en servir comme d'une arme.

« C'est normal de ressentir cela, ajouta-t-il. Lorsque quelqu'un meurt, on se dit toujours qu'on aurait dû se montrer plus gentil, plus aimant. On ne peut rien y faire. Nous ne devons pas déguiser nos sentiments. Si nous les comprenons, nous apprenons éventuellement à les accepter comme faisant partie de nous-même. »

Mais Jenny n'écoutait plus. Car la porte s'était ouverte sans bruit, et Peter Nagle était entré.

Nagle en avait eu assez de rester assis à la réception et d'échanger des lieux communs avec le policier taciturne qui y était de garde, et il était venu chercher une diversion dans le cabinet de consultation. Bien que son interrogatoire officiel fût terminé, il n'était pas encore libre de quitter la clinique. Le secrétaire du groupe s'attendait manifestement à ce qu'il reste jusqu'à ce qu'on puisse fermer le bâtiment pour la nuit, et ce serait à lui d'ouvrir les portes le lundi matin. Vu la façon dont les choses se déroulaient, il pouvait s'attendre à être coincé dans cet endroit pour quelques heures encore. Ce matin, il avait prévu de rentrer tôt à la maison et de travailler à son tableau, mais ça ne servait plus à rien d'y songer. Il serait probablement onze heures passées avant que cette affaire ne soit terminée et qu'il ne puisse rentrer chez lui. Mais même s'ils pouvaient se rendre ensemble à son appartement de Pimlico, Jenny ne poserait pas pour lui ce soir. Il lui avait suffi d'un coup d'œil pour le savoir. Elle ne se dirigea pas vers lui lorsqu'il fit son entrée et il lui sut gré de ce minimum de retenue. Mais elle lui lança son fameux coup d'œil, timide, elliptique, mi-conspirateur mi-suppliant. C'était sa manière à elle de lui demander de comprendre, de lui dire qu'elle était désolée. Eh bien, lui aussi, il était désolé. Il avait espéré travailler trois bonnes heures ce soir, et le temps passait. Mais si elle essayait simplement de lui faire comprendre qu'elle n'avait pas envie de faire l'amour, ma foi, cela lui allait très bien. Si elle pouvait savoir ! Cela lui irait très bien presque tous les soirs. Il aurait voulu pouvoir la prendre – puisqu'elle tenait de façon aussi fatigante à être prise – aussi simplement et rapidement qu'il prenait un repas, pour satisfaire un appétit dont il ne devait pas avoir honte mais qui ne valait pas non plus tant d'embarras. Mais Jenny n'était pas comme ça ! Il ne s'était pas montré assez malin, et Jenny l'aimait. Elle l'aimait avec désespoir, avec passion, avec anxiété, elle exigeait sans cesse, pour se rassurer, une tendresse facile et une technique élaborée qui le laissait épuisé mais guère comblé. Elle redoutait de tomber enceinte, si bien que les préliminaires à l'amour prenaient un caractère

désagréablement clinique, et ses suites la forme de violents sanglots entre ses bras. En tant que peintre, il était obsédé par son corps. Il ne pouvait songer à changer de modèle maintenant ni se le permettre. Mais le prix que demandait Jenny devenait trop élevé.

La mort de Miss Bolam le touchait à peine. Il se doutait qu'elle avait toujours eu conscience du peu de travail qu'il effectuait pour ce qu'on le payait. Le reste du personnel, que dupait la comparaison avec ce vieux fou de Cully, le considérait comme un parangon de zèle et d'intelligence. Mais Bolam n'était pas sotte. Non qu'il fût paresseux. On pouvait se la couler douce à la Steen sans risquer ce genre de reproche – et la plupart des gens, psychiatres compris, n'y manquaient pas. Tout ce qu'on exigeait de lui était largement dans ses cordes, et il ne donnait rien de plus que ce qu'on lui demandait. Enid Bolam le savait très bien, mais ils ne s'en souciaient ni l'un ni l'autre. S'il s'en allait, elle pouvait tout juste espérer lui trouver un remplaçant qui en ferait moins que lui et avec moins d'efficacité. Et il avait de l'éducation, du charme et des manières. Cela avait beaucoup d'importance pour Miss Bolam. Il sourit au souvenir de l'importance que cela avait eu. Non, Bolam ne l'avait jamais inquiété. Mais il avait moins confiance en son successeur.

Il jeta un coup d'œil de l'autre côté de la pièce, là où Mrs. Bostock était assise toute seule, gracieuse et détendue, dans l'un des confortables fauteuils qu'il avait apportés de la salle d'attente. Elle penchait studieusement la tête sur un livre, mais Nagle ne doutait pas que son esprit fût occupé ailleurs. Probablement à calculer la date où elle serait promue directrice administrative, songea-t-il. Ce meurtre était un sacré coup de veine pour elle. Impossible de ne pas remarquer une femme que consume l'ambition. On peut presque sentir l'odeur de chair brûlée. Sous cet air de calme imperturbable, elle était aussi agitée et énervée qu'une chatte en chaleur. Il se dirigea vers elle d'un pas nonchalant et s'appuya contre le mur derrière son fauteuil, son bras frôlant son épaule.

« Ça tombe bien pour vous, pas vrai ? » ironisa-t-il.

Elle garda les yeux fixés sur sa page, mais il savait qu'elle allait répondre. Elle ne pouvait jamais s'empêcher de se défendre, même si cela ne faisait que la rendre plus vulnérable. Elle est comme les autres, pensa-t-il. Elle ne peut garder sa gueule fermée.

« Je ne sais pas de quoi vous parlez, Nagle.

— Allons donc ! Ça fait six mois que j'admire votre numéro. Oui, docteur. Non, docteur. Comme vous voudrez, docteur. J'aimerais vous aider, docteur, c'est évident, mais il y a certaines complications... Tu parles qu'il y en avait ! Elle ne se rendait pas sans se battre. Et maintenant elle est morte. Ça tombe bien pour vous. On n'aura pas à chercher une nouvelle directrice très loin.

— Ne soyez pas impertinent et ridicule. Et pourquoi n'aidez-vous pas Mrs. Shorthouse à servir le café ?

— Parce que je ne le veux pas. Vous n'êtes pas encore directrice, rappelez-vous !

— Je ne doute pas un instant que la police tiendra à savoir où vous étiez, ce soir. Après tout, c'était votre ciseau.

— J'étais sorti mettre le courrier à la boîte et chercher mon journal du soir. Dommage, n'est-ce pas ? Et je me demande où vous vous trouviez, à six heures vingt-deux.

— Comment savez-vous qu'elle a expiré à six heures vingt-deux ?

— Je ne le sais pas. Mais Miss Ambrose l'a vue descendre au sous-sol à six heures vingt, et rien ne la retenait en bas, pour autant que je sache. À moins que votre cher docteur Etherege ne s'y soit trouvé, naturellement. Quoique je sois bien sûr qu'il ne s'abaisserait pas à faire des câlins à Miss Bolam. Elle n'était pas vraiment son genre, je dirais. Mais vous connaissez mieux ses goûts en la matière que moi. »

Tout à coup, elle fut debout et, d'un large geste du bras droit, elle le frappa sur la joue avec une telle force qu'il en perdit momentanément l'équilibre. Le claquement sec de la gifle se répercuta à travers la pièce. Tous les regards se tournèrent vers eux. Nagle entendit le hoquet de surprise de Jennifer Priddy, il vit le docteur Steiner les dévisager l'un après l'autre, le sourcil froncé en une mimique étonnée, il vit le regard méprisant que Fredrica Saxon leur jeta avant de se replonger dans son livre. Mrs. Shorthouse, qui empilait des assiettes sur un plateau, installée à une table sur le côté, se retourna une seconde trop tard. Elle darda ses petits yeux vifs sur eux tous, déçue d'avoir raté un spectacle qui en valait la peine. Le visage rouge, Mrs. Bostock se laissa retomber dans son fauteuil et ramassa son livre. Nagle, la main sur la joue, eut un rire bref.

« Est-ce qu'il y a un problème ? demanda le docteur Steiner. Que s'est-il passé ? »

À cet instant, la porte s'ouvrit et un agent en uniforme passa la tête :

« Le commissaire aimerait voir Mrs. Shorthouse maintenant, s'il vous plaît. »

Mrs. Amy Shorthouse ne voyait aucune raison de garder ses vêtements de travail en attendant d'être interrogée, et lorsque Dalgliesh la fit appeler, elle avait déjà revêtu ses habits de ville. La métamorphose était frappante. Les confortables pantoufles de travail avaient été remplacées par une paire d'escarpins à hauts talons très à la mode, la blouse blanche par un manteau de fourrure et le fichu par la dernière folie en matière de chapeaux. L'ensemble lui donnait un air curieusement démodé. Mrs. Shorthouse ressemblait à une relique des

années folles, effet qu'accentuaient encore sa jupe courte et les boucles soignées d'un blond patiné astucieusement disposées sur son front et ses joues. Mais rien dans sa voix ne sonnait faux, pas plus, se dit Dalgliesh, que dans sa personnalité. Elle avait de petits yeux vifs, perspicaces et amusés. Elle ne ressentait ni peur ni trouble. Il soupçonnait Amy Shorthouse d'avoir envie de plus d'animation que ce que la vie lui offrait habituellement – et de beaucoup s'amuser en ce moment. Elle ne souhaitait la mort violente de personne, mais puisque c'était arrivé, autant en profiter.

Après les préliminaires, lorsqu'ils en arrivèrent aux événements de la soirée, Mrs. Shorthouse fit une révélation de prix.

« Ça ne sert à rien de vous dire que je sais qui l'a fait parce que je ne le sais pas. Non que je n'aie pas ma petite idée là-dessus. Mais il y a une chose que je peux vous dire. Je suis la dernière personne à lui avoir parlé, ça ne fait aucun doute. Non, effacez cela ! Je suis la dernière à lui avoir parlé face à face. À part le meurtrier, bien entendu.

— Vous voulez dire qu'elle a ensuite donné un coup de téléphone ? Ne vaudrait-il pas mieux que vous me l'expliquiez carrément ? Il pèse déjà assez de mystères ici pour ce soir.

— Vous êtes un malin, pas vrai ? répondit Mrs. Shorthouse sans témoigner de rancune. Eh bien, c'était dans cette pièce-ci. Je suis entrée vers six heures dix pour lui demander ce qu'il me restait de congés, parce que je veux prendre un jour la semaine prochaine. Miss Bolam a sorti mon dossier – ou plutôt, il était déjà sorti, maintenant que j'y pense –, on a réglé la chose, et on a peu parlé du boulot. En fait, je m'apprêtais à m'en aller, je m'attardais à la porte pour un dernier petit mot si l'on peut dire, lorsque le téléphone a sonné.

— Je veux que vous réfléchissiez bien, Mrs. Shorthouse. Ce coup de téléphone peut être important. Je me demande si vous pouvez vous souvenir de ce qu'a dit Miss Bolam ?

— C'était le tueur qui l'attirait pour la trucher, vous croyez ? demanda Mrs. Shorthouse, savourant l'allitération. Ma foi, c'est bien possible, maintenant que j'y songe. »

Dalgliesh se dit que son témoin était loin d'être idiot. Il la regarda se contorsionner le visage pour simuler un pénible effort. Il ne doutait pas un seul instant qu'elle se souvenait très bien de la conversation.

Après un moment qu'elle jugea suffisant pour entretenir le suspense, Mrs. Shorthouse déclara :

« Eh bien, comme je l'ai dit, le téléphone a sonné. Il devait être six heures et quart, je suppose. Miss Bolam a décroché et a dit : "Ici la directrice administrative." Elle répondait toujours ainsi. Elle tenait beaucoup à son titre. Peter Nagle avait l'habitude de dire : "À qui

diable croit-elle qu'on s'attende ? À Khrouchtchev ?" Il ne le lui disait pas à elle, bien entendu. Pas de danger ! Bref, c'est ce qu'elle a dit. Ensuite, il y a eu un petit arrêt, elle m'a regardée et a dit : "Oui, je le suis." Ce qui signifiait, je suppose, qu'elle était seule, que je ne comptais pas. Il y a eu un arrêt plus long tandis que le type parlait, à l'autre bout, puis elle a dit : "Très bien. Qu'on ne touche à rien ! Je descends." Elle m'a demandé alors de faire entrer Mr. Lauder dans son bureau si j'étais dans les parages à son arrivée ; je lui ai répondu que je le ferais, et j'ai filé.

— Vous êtes tout à fait sûre de cette conversation téléphonique ?

— Sûre et certaine. C'est ce qu'elle a dit mot pour mot.

— Vous avez parlé d'un type à l'autre bout de la ligne. Comment pouviez-vous savoir que c'était un homme ?

— Je n'ai jamais affirmé que je le pouvais. J'ai simplement supposé. Ceci dit, si j'avais été plus près, j'aurais pu le savoir. On arrive parfois à se faire une idée de la personne qui parle aux craquements du téléphone. Mais j'étais appuyée contre la porte.

— Et vous ne pouviez absolument pas entendre la voix ?

— Exact. Ce qui voudrait dire qu'il parlait bas.

— Que s'est-il passé alors, Mrs. Shorthouse ?

— J'ai dit bye-bye et je me suis sauvée pour aller faire un brin de nettoyage au secrétariat. Nagle était comme d'habitude en train de distraire la jeune Priddy de son travail, et Cully se trouvait à la réception, donc ce n'était pas eux. Peter est sorti avec le courrier dès mon arrivée. Il part toujours à six heures et quart.

— Avez-vous vu Miss Bolam quitter son bureau ?

— Non, je vous l'ai dit. J'étais avec Nagle et Miss Priddy. Mais Miss Ambrose l'a vue. Demandez-lui. Miss Ambrose l'a vue traverser le hall.

— C'est ce qu'on m'a dit. J'ai parlé à Miss Ambrose. Je me demandais si Miss Bolam vous avait suivie lorsque vous avez quitté la pièce.

— Non. Pas immédiatement, en tout cas. Peut-être pensait-elle que ça ferait du bien à ce type d'attendre un peu.

— Peut-être, répondit Dalglish. Mais si un médecin lui avait téléphoné, j' imagine qu'elle serait descendue sans attendre. »

Mrs. Shorthouse gloussa.

« Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. Vous ne connaissiez pas Miss Bolam.

— Quel genre de personne était-ce, Mrs. Shorthouse ?

— Elle n'était pas mal. On s'entendait bien. Elle aimait ceux qui travaillent dur et je travaille dur. D'ailleurs – vous pouvez voir comment cet endroit est entretenu.

— En effet.

— Quand elle disait oui, c'était oui, et non, c'était non. Je dois le reconnaître. Pas de sale coup par derrière. Ceci dit, en face, elle pouvait se montrer plutôt rosse si on n'y faisait pas attention. N'empêche, je préfère encore cela. Nous nous comprenions l'une l'autre.

— Avait-elle des ennemis ? Des gens qui avaient une dent contre elle ?

— Elle a dû en avoir, pas vrai ? Ce coup sur la tête, ça n'avait rien d'une petite tape pour rire. En fait de dent, c'était plutôt une défense d'éléphant, si vous voulez mon avis. » Elle écarta les jambes et se pencha vers Dalgliesh comme pour lui faire des confidences. « Écoutez, mon vieux, dit-elle, Miss B. prenait les gens à rebrousse-poil. Il y en a comme ça. Vous savez ce que c'est. Ils ne peuvent faire aucune concession. Ce qui était bien était bien et ce qui était mal était mal, pas de nuances. Rigide. Voilà ce qu'elle était. Rigide. » La voix de Mrs. Shorthouse et sa bouche serrée exprimaient ce qu'on faisait de mieux en matière de vertueuse inflexibilité. « Prenez par exemple l'histoire du livre de présence. Tous les médecins consultants sont censés le signer, pour que Miss Bolam puisse faire son rapport mensuel au conseil. Parfaitement normal, tout ça. Eh bien, le livre se trouvait dans le vestiaire des médecins, et ça ne dérangeait personne. Puis Miss B. commence à remarquer que le docteur Steiner et le docteur McBain arrivent souvent en retard, et elle emmène le livre dans son bureau à elle, si bien qu'ils doivent tous y aller pour le signer. Ceci dit, le docteur Steiner refuse de le faire une fois sur deux. "Elle sait que je suis là, qu'il dit, et je suis un médecin consultant, pas un ouvrier d'usine. Si elle veut que je signe son stupide livre, elle n'a qu'à le remettre dans le vestiaire des médecins." Je sais que ça fait un an et plus que les médecins essaient de se débarrasser d'elle.

— Comment le savez-vous, Mrs. Shorthouse ?

— Je le sais, un point, c'est tout. Le docteur Steiner ne pouvait pas la sentir. Il fait de la psychothérapie. Psychothérapie intensive. Jamais entendu parler ? »

Dalgliesh avoua que si. Mrs. Shorthouse lui lança un regard où se mêlaient l'incrédulité et la méfiance. Puis elle se pencha en avant avec une mine de conspirateur, comme si elle s'apprêtait à divulguer une des manies les moins recommandables du docteur Steiner.

« Il a une orientation analytique, voilà ce que c'est. Une orientation analytique. Vous savez ce que ça veut dire ?

— Vaguement.

— Alors vous savez qu'il ne reçoit pas beaucoup de patients. Deux par session, trois avec de la chance, et un nouveau malade toutes les huit semaines seulement. Ça ne fait pas grimper les chiffres.

— Les chiffres ?

— Le nombre de présences. On les envoie tous les trimestres au comité de gestion des hôpitaux et au Conseil régional. Miss Bolam s'y entendait à faire monter les chiffres.

— Alors, elle devait grandement apprécier le docteur Baguley. Si je comprends bien, il y a souvent du monde à ses séances de sismothérapie.

— Ça, elle appréciait. Pas comme son divorce.

— Quel effet cela pouvait-il avoir sur les chiffres ? » demanda Dalglish avec une feinte naïveté. Mrs. Shorthouse lui lança un regard plein de pitié.

« Qui parle de chiffres ? C'est des Baguley que je parle. Ils étaient en instance de divorce parce que le docteur Baguley avait une liaison avec Miss Saxon. C'était dans tous les journaux, d'ailleurs. "Une femme de psychiatre cite une psychologue en justice." Puis tout à coup, Mrs. Baguley a retiré sa plainte. Jamais dit pourquoi. Personne ne l'a dit. Ici, ça n'a rien changé, pourtant ! Le docteur B. et Miss Saxon ont continué à travailler ensemble comme si de rien n'était. Et continuent toujours, d'ailleurs.

— Et le docteur Baguley et sa femme se sont réconciliés ?

— Qui a dit ça ? Ils sont restés mariés, c'est tout ce que je sais. Miss Bolam n'a jamais pu dire le moindre mot en faveur de Miss Saxon après cela. Non pas qu'elle en parlait ; elle n'était pas du genre à cancaner, on doit bien lui rendre ça. Mais elle n'a pas caché à Miss Saxon ce qu'elle ressentait. Elle était contre ce genre de choses, Miss Bolam. Pas question de faire des galipettes avec elle, ça je peux vous l'affirmer ! »

Dalglish demanda si quelqu'un avait essayé. Il posait en général cette question avec un maximum de tact, mais il avait l'impression que ce genre de subtilités échapperait à Mrs. Shorthouse. Elle gloussa à nouveau.

« Qu'est-ce que vous croyez ? Les hommes ne l'intéressaient pas. Pas à ma connaissance, en tout cas. Ceci dit, il y a des cas ici qui vous dégoûteraient du sexe pour la vie. Un jour, Miss Bolam a été se plaindre au directeur médical à cause des rapports qu'on donnait parfois à taper à Miss Priddy. Ils étaient indécents, qu'elle disait. Faut avouer qu'elle a toujours été un peu bizarre avec Priddy. Faisait trop de manières avec cette fille, si vous voulez mon avis. Quand elle était petite, Priddy faisait partie de la troupe d'éclaireuses de Miss Bolam ou quelque chose du genre, et je suppose que Bolam voulait la tenir à l'œil au cas où elle oublierait ce que lui avait appris sa cheftaine. On pouvait voir que ça gênait la fille. Rien de mal, pourtant. N'allez surtout pas croire certains sous-entendus. Il y en a ici qui ont l'esprit mal tourné, il n'y a pas à dire. »

Dalglish demanda si Miss Bolam voyait d'un bon œil l'amitié

entre Miss Priddy et Nagle.

« Oh, vous avez saisi cela, pas vrai ? Il n'y a aucune raison de le voir d'un bon œil, si vous voulez mon avis. Nagle est froid comme un poisson et mauvais comme le diable. Essayez seulement de lui extorquer l'argent pour le thé ! Il tourne autour de Priddy et à mon avis, Tigger en raconterait de belles si les chats pouvaient parler. Je ne crois pas que Bolam s'en soit rendu compte, pourtant. Elle restait assez souvent dans son bureau. En tout cas, on n'encourage pas Nagle à venir au secrétariat, et comme les sténodactylos médicales ont pas mal de travail, elles n'ont pas beaucoup le temps de batifoler. Nagle faisait bien attention de rester dans les bonnes grâces de Miss Bolam. Son chouchou, qu'il était ! Jamais absent, jamais en retard, notre Peter. Sauf qu'il est resté coincé dans le métro, un lundi matin, ça l'avait mis dans un état ! À croire qu'il venait de perdre le record du monde ! Il est même venu le premier mai, alors qu'il avait la grippe, parce qu'on avait la visite du Duc, et bien entendu, il fallait que Peter Nagle soit là pour s'assurer que tout se passerait comme il faut. Il avait trente-huit de fièvre. Ambrose a pris sa température. Miss Bolam l'a renvoyé chez lui sans attendre, j'aime autant vous le dire. Le docteur Steiner l'a ramené en voiture.

— Tout le monde sait que Mr. Nagle garde ses outils dans le local des portiers ?

— Bien entendu ! Ça tombe sous le sens ! On lui demande sans arrêt de réparer ceci ou cela, et où ailleurs garderait-il ses outils ? Il se conduit comme une vraie bonne femme avec eux. Vous parlez d'un maniaque. Cully n'a pas le droit d'y toucher. D'ailleurs, ce ne sont pas les outils de la clinique. Ils appartiennent à Nagle. Il y a eu une fameuse bagarre, il y a environ six semaines quand le docteur Steiner a emprunté un tournevis pour travailler à sa voiture. Adroit comme il est, il a tout bousillé et plié le tournevis. Quelle histoire ! Nagle a cru que c'était Cully et ils ont eu une drôle d'engueulade, ce qui a redonné mal au ventre à Cully, le pauvre vieux. Puis Nagle a découvert que quelqu'un avait vu le docteur Steiner sortir du local des portiers avec l'outil et il s'est plaint à Miss Bolam ; elle en a parlé au docteur Steiner et l'a obligé à acheter un autre tournevis. Il y a de la vie, ici, je peux vous le dire. Pas le temps de s'ennuyer. On n'a jamais eu de meurtre, pourtant. Ça, c'est nouveau. Pas joli-joli, si vous voulez mon avis !

— Comme vous dites. Si vous soupçonnez quelqu'un, Mrs. Shorthouse, c'est le moment de le dire. »

Mrs. Shorthouse se lécha un doigt pour ajuster l'une des boucles sur son front, se tortilla confortablement dans son manteau de fourrure et se leva, indiquant par là qu'à son point de vue, l'interrogatoire était terminé.

« Pas de danger ! C'est votre boulot d'attraper les assassins, mon

vieux, je vous le laisse. Je peux vous dire ceci, pourtant : ce n'est pas l'un des médecins. Ils n'ont pas assez d'estomac pour ça. Ces psychiatres, c'est tous des timorés. On peut dire ce qu'on veut du meurtrier, mais ce type a du cran. »

Dalglish décida ensuite d'interroger les médecins. Leur patience, ainsi que leur prompt approbation du rôle qu'il jouait le surprirent et éveillèrent son intérêt. Il les avait fait attendre parce qu'il jugeait essentiel pour son enquête de voir d'autres gens d'abord, y compris un témoin apparemment aussi peu important que l'aide-ménagère. Ils semblaient se rendre compte qu'il n'essayait pas de les irriter ou de les garder sans raison dans l'incertitude. Il n'aurait hésité à faire ni l'un ni l'autre si cela lui avait été utile, mais l'expérience lui avait appris qu'on obtenait un maximum de renseignements utiles lorsqu'un témoin n'avait pas eu le temps de réfléchir et que le choc ou la peur le poussaient à se montrer loquace ou indiscret. Les médecins ne s'étaient pas tenus à l'écart. Ils avaient attendu avec les autres dans le bureau de consultation de devant, calmement et sans protester. Ils estimaient qu'il connaissait son métier et le laissaient faire. Il se demanda si des chirurgiens ou des généralistes auraient été aussi accommodants et tomba d'accord avec le secrétaire du groupe sur le fait qu'on pouvait rencontrer plus difficile que des psychiatres.

À la demande du directeur médical, il vit d'abord le docteur Mary Ingram. Trois jeunes enfants l'attendaient à la maison, et elle avait besoin de rentrer le plus vite possible. Elle avait pleuré à petits coups pendant cette longue attente, et ce au grand embarras de ses collègues, qui ne savaient comment la consoler d'un chagrin qui leur semblait déraisonnable et inopportun. Marion Bolam le prenait bien, elle, et elle était de la même famille que la défunte. Les larmes du docteur Ingram avaient ajouté à la tension et provoqué un sentiment irrationnel de culpabilité chez ceux qui entretenaient des émotions plus complexes. L'avis général était qu'on devrait lui permettre d'aller retrouver ses enfants sans tarder. Elle n'avait pas grand-chose à dire à Dalglish. Elle ne venait à la clinique que deux fois par semaine pour apporter son aide aux séances de sismothérapie et elle connaissait à peine Miss Bolam. Elle s'était trouvée dans la salle de sismothérapie avec Miss Ambrose pendant toute la période cruciale, de six heures vingt à sept heures. En réponse à la question de Dalglish, elle admit qu'il était possible que le docteur Baguley les ait quittées un court instant après six heures et quart, mais elle ne pouvait se rappeler le moment exact ni la durée de son absence. À la fin de l'interrogatoire, elle posa ses yeux rougis sur Dalglish et dit :

« Vous découvrirez le coupable, n'est-ce pas ? Pauvre femme, pauvre femme !

— Oui, répondit Dalglish. Nous le découvrirons. »

Ce fut ensuite le tour du docteur Etherege. Il déclina les détails personnels nécessaires sans qu'on ait à les lui demander, puis ajouta :

« En ce qui concerne mes propres déplacements de ce soir, je ne puis malheureusement vous être très utile. Je suis arrivé à la clinique juste avant cinq heures et me suis rendu dans le bureau de Miss Bolam pour lui dire un mot avant de monter. Nous avons eu une petite conversation d'ordre général. Elle m'a semblé aller parfaitement bien et elle ne m'a pas dit qu'elle avait demandé à voir le secrétaire du groupe. J'ai appelé Mrs. Bostock au secrétariat vers cinq heures et quart et celle-ci est restée à écrire sous ma dictée jusque vers six heures moins dix, heure à laquelle elle est descendue avec le courrier. Elle est revenue au bout de dix minutes, et j'ai continué à dicter jusqu'à six heures et demie environ ; elle s'est alors rendue dans le bureau mitoyen pour taper des textes déjà enregistrés. J'enregistre certaines de mes séances de thérapie, on les réécoute par la suite pour les dactylographier, soit à des fins de recherche, soit pour les inclure dans les dossiers médicaux. J'ai travaillé seul dans mon cabinet à part une brève visite à la bibliothèque médicale – je ne peux me souvenir du moment exact, mais c'était peu de temps après que Mrs. Bostock m'eut quitté jusqu'à ce que celle-ci revienne me demander conseil sur un point. Cela devait être juste avant sept heures, parce que nous étions ensemble lorsque Miss Ambrose m'a appelé pour m'annoncer ce qui était arrivé à Miss Bolam. Miss Saxon descendait de son bureau du deuxième étage pour rentrer chez elle ; elle nous a rattrapés dans l'escalier, et nous sommes descendus ensemble au sous-sol. Vous savez ce que nous y avons trouvé et les mesures que j'ai prises ensuite pour m'assurer que personne ne quitte la clinique.

— Vous semblez avoir agi avec une grande présence d'esprit, docteur, dit Dalglish. Grâce à cela, nous avons pu sérieusement réduire le champ d'investigation. Il semble donc que le meurtrier soit toujours dans la maison ?

— En tout cas, Cully m'a assuré que personne n'était passé devant lui après cinq heures sans être consigné dans son registre. C'est le système que nous pratiquons ici. Cette porte arrière fermée à clé a des implications troublantes, mais je suis sûr que vous avez trop d'expérience en tant que détective pour formuler des conclusions hâtives. Aucun bâtiment n'est inexpugnable. Le... le responsable aurait pu entrer n'importe quand, même tôt ce matin, et s'être caché au sous-sol.

— Pouvez-vous me suggérer où une telle personne serait restée cachée et comment elle serait sortie de la clinique ? »

Le directeur médical ne répondit pas.

« Avez-vous idée de qui il pourrait s'agir ? »

Le docteur Etherège parcourut lentement du médius la ligne que formait son sourcil droit. Dalglish l'avait vu faire cela à la télévision et il se dit, une nouvelle fois, que ce geste légèrement factice avait pour but autant d'attirer l'attention sur sa belle main et sur un sourcil bien dessiné que de montrer qu'il réfléchissait sérieusement.

« Je n'en ai pas la moindre idée. Toute cette tragédie est incompréhensible. Je ne vais pas prétendre que Miss Bolam était une personne avec qui il était facile de s'entendre. Il lui arrivait de provoquer le ressentiment. » Il eut un sourire d'excuse. « Nous avons parfois du mal à nous entendre avec nous-même et l'administrateur idéal d'une unité psychiatrique serait probablement quelqu'un de bien plus tolérant que Miss Bolam, de moins pointilleux peut-être. Mais il s'agit ici d'un meurtre ! Je ne vois personne, parmi les patients ou les membres du personnel, qui ait pu la tuer. En tant que directeur médical, je trouve absolument horrible de penser que quelqu'un d'aussi perturbé puisse travailler à la Steen et que je ne l'aie jamais su.

— Aussi perturbé ou aussi mauvais », ajouta Dalglish, incapable de résister à la tentation. Le docteur Etherège sourit à nouveau, comme s'il expliquait patiemment un point difficile au membre borné d'un débat télévisé.

« Mauvais ? Je ne suis pas assez compétent pour discuter de cela en termes théologiques.

— Moi non plus, docteur, répondit Dalglish, mais ce crime ne semble pas être l'œuvre d'un fou. On y détecte une certaine intelligence.

— Certains psychopathes sont extrêmement intelligents, commissaire. Non que je m'y connaisse en psychopathie. C'est un domaine très intéressant, mais ce n'est pas le mien. Nous n'avons jamais prétendu pouvoir soigner cette maladie à la Steen. »

Alors la Steen se trouvait en bonne compagnie, pensa Dalglish. La loi de 1959 sur la santé mentale avait beau avoir défini la psychopathie comme un désordre requérant un traitement médical ou susceptible d'en recevoir, les médecins montraient peu d'enthousiasme à la soigner. Ce mot ne semblait guère plus, dans le jargon des psychiatres, qu'un terme d'insulte et Dalglish exprima cette opinion. Le docteur Etherège sourit avec indulgence, refusant la provocation.

« Je n'ai jamais accepté une définition clinique simplement parce qu'elle est inscrite dans un texte de loi. La psychopathie existe, cependant. Je ne suis pas convaincu pour le moment que ceux qui en souffrent réagiraient à un traitement médical. Ce dont je suis sûr, c'est qu'une peine de prison n'offrirait aucun remède. Mais nous n'avons aucune certitude que nous ayons affaire à un psychopathe. »

Dalglish demanda au docteur Etherège s'il savait où Nagle gardait ses outils et quelle clé ouvrait la porte des archives.

« Je connais la clé. Lorsque je travaille seul, tard le soir, j'ai parfois besoin d'un vieux dossier et je vais le chercher moi-même. Je fais pas mal de recherches et, bien entendu, je donne des conférences et j'écris des articles, j'ai donc besoin d'avoir accès aux archives médicales. La dernière fois que j'ai été chercher un dossier, c'était il y a dix jours environ. Je ne pense pas avoir jamais vu la boîte à outils dans le local des portiers, mais je savais que Nagle avait sa collection à lui et qu'il l'entretenait méticuleusement. Je suppose que si j'avais eu besoin d'un ciseau, j'aurais été voir dans ce local. On n'aurait pas gardé les outils ailleurs. Et manifestement, je me serais attendu à trouver le fétiche de Tippet dans le département d'ergothérapie. Quel curieux choix, ces armes ! Ce que je trouve intéressant, c'est le soin que le meurtrier semble avoir mis à attirer les soupçons sur le personnel de la clinique.

— On ne peut guère soupçonner quelqu'un d'autre, si l'on sait que les portes étaient verrouillées.

— C'est ce que je voulais dire, commissaire. Si un membre du personnel présent ici ce soir a effectivement tué Miss Bolam, il aurait certainement voulu détourner les soupçons du petit nombre de gens dont on savait qu'ils étaient dans le bâtiment à ce moment-là. La manière la plus simple de le faire aurait été de déverrouiller l'une des portes. Il aurait eu besoin de gants, bien entendu, mais je crois comprendre qu'il en portait.

— On n'a trouvé d'empreintes sur aucune des armes, en tout cas. On les avait essuyées, mais il est probable qu'il portait des gants.

— Et pourtant, ces portes sont restées fermées, fournissant la preuve la plus accablante que le meurtrier était encore dans le bâtiment. Pourquoi ? Il aurait été imprudent de déverrouiller la porte arrière du rez-de-chaussée. Celle-ci, comme vous le savez, se trouve entre la salle de sismothérapie et le local du personnel médical, et elle donne sur une rue brillamment éclairée. Il serait difficile de l'ouvrir sans courir le risque de se faire voir, et un assassin ne sortirait sûrement pas par là. Mais il y a les deux sorties de secours au premier et au deuxième étage et la porte du sous-sol. Pourquoi ne pas ouvrir l'une de celles-là ? Uniquement parce que, entre le moment du crime et celui où l'on a trouvé le corps, le meurtrier n'en a pas eu l'occasion, ou parce qu'il souhaitait délibérément diriger les soupçons sur le personnel de la clinique même au risque, inévitable, d'accroître le danger pour sa propre personne.

— Vous dites "il", docteur. Vous qui êtes psychiatre, pensez-vous que nous devrions rechercher un homme ?

— Oh oui ! J'imagine que c'est l'œuvre d'un homme.

— Même si ce crime n'a pas requis une force énorme ? demanda Dalgliesh.

— Je ne pensais pas à la force nécessaire mais plutôt à la méthode

et au choix de l'arme. Je ne fais qu'exprimer mon opinion, bien entendu, et je ne suis pas criminologue. J'imagine que c'est un homme qui a commis ce crime. Mais il est évident qu'une femme aurait tout aussi bien pu l'accomplir. Du point de vue psychologique, c'est peu probable. Physiquement, c'est parfaitement possible. »

En effet, pensa Dalglish. Ça ne demandait qu'un peu de connaissances et de courage. Il s'imagina un instant un joli visage attentif penché sur le corps de Miss Bolam, une main frêle, juvénile, défaisant les boutons du cardigan et retroussant le fin tricot de cachemire. Ensuite – le choix clinique de l'endroit exact où percer le cœur, et le grognement sous l'effort tandis que s'enfonçait la lame. Et, pour finir, le cardigan qu'on tirait légèrement pour cacher la poignée du ciseau, le vilain fétiche qu'on plaçait sur le corps qui frémissait encore, en un ultime geste de dérision et de défi. Il révéla au directeur médical ce que Mrs. Shorthouse lui avait raconté à propos de la communication téléphonique.

« Personne n'a admis avoir donné ce coup de téléphone. Elle a tout l'air d'avoir été attirée au sous-sol.

— Ce n'est qu'une supposition, commissaire. »

Dalglish lui fit gentiment remarquer qu'il s'agissait aussi de simple bon sens, fondement de tout solide travail de détective.

« Il y a une liste accrochée à côté du téléphone, à côté de la porte des archives, déclara le directeur médical. N'importe qui, même un étranger à la clinique, pouvait découvrir le poste de Miss Bolam.

— Mais comment aurait-elle réagi si un étranger l'avait appelée par le réseau intérieur ? Elle est descendue sans poser de question. Elle doit avoir reconnu la voix.

— Alors, c'était quelqu'un qu'elle n'avait aucune raison de craindre, commissaire. Cela ne coïncide pas avec la suggestion qu'elle était en possession d'une information dangereuse et qu'on l'a tuée pour l'empêcher de la révéler à Lauder. Elle est allée à la mort sans rien craindre ni soupçonner. J'espère seulement qu'elle est morte rapidement et sans souffrir. »

Dalglish répondit qu'il en saurait plus lorsqu'il recevrait le rapport d'autopsie, mais que la mort avait presque certainement été instantanée.

« Il y a dû y avoir un horrible moment, poursuivit-il, lorsqu'elle a levé les yeux et vu son assassin, le fétiche levé, mais ça s'est passé très rapidement. Elle n'a rien dû sentir après avoir été assommée. Je ne suis même pas sûr qu'elle ait eu le temps de crier. Si elle l'a fait, le son aura été étouffé par les rangées de papier, et l'on m'a dit que Mrs. King faisait pas mal de bruit pendant son traitement. » Il s'arrêta un instant puis ajouta doucement : « Pourquoi avez-vous décrit au personnel la manière exacte dont Miss Bolam est morte ? Vous le leur

avez dit, n'est-ce pas ?

— Naturellement. Je les ai rassemblés dans le bureau de consultation de devant – les malades étaient dans la salle d'attente – et je leur ai brièvement exposé les faits. Voulez-vous dire que j'aurais dû taire ce qui s'était passé ?

— Je veux dire qu'il n'était pas nécessaire de leur raconter tous les détails. Je regrette que vous ayez mentionné le fait qu'elle a été poignardée. Le meurtrier aurait pu se trahir en montrant qu'il en savait plus qu'une personne innocente. »

Le directeur médical sourit.

« Je suis psychiatre et non détective. Aussi étrange que cela puisse vous paraître, ma réaction face à ce meurtre a été de supposer que le reste du personnel partagerait mon horreur et ma douleur, et non de leur tendre des pièges. Je voulais leur annoncer la nouvelle moi-même, avec douceur et honnêteté. Ils ont toujours eu ma confiance et je ne voyais aucune raison de la leur retirer maintenant. »

Tout cela est bien beau, pensa Dalglish, mais un homme intelligent aurait sûrement compris qu'il était important d'en dire aussi peu que possible. Et le directeur médical était très intelligent. Alors qu'il remerciait son témoin, Dalglish s'attaquait mentalement à ce problème. Avec quel soin le docteur Etherege avait-il considéré la situation avant de s'adresser au personnel ? En révélant que Miss Bolam avait été poignardée, s'était-il montré aussi étourdi qu'il le laissait croire ? Après tout, il aurait été impossible de tromper la plupart des employés. Le docteur Steiner, le docteur Baguley, Nagle, le docteur Ingram et Miss Ambrose avaient tous vu le corps. Miss Priddy l'avait vu également mais semblait s'être enfuie aussitôt. Restaient Marion Bolam, Mrs. Bostock, Mrs. Shorthouse, Miss Saxon, Miss Kettle et Cully. Peut-être Etherege était-il convaincu que le meurtrier n'était pas parmi eux. Cully et Shorthouse avaient tous deux un alibi. Le directeur médical avait-il eu quelque répugnance à tendre un piège à Marion Bolam, à Mrs. Bostock ou à Miss Saxon ? Ou était-il tellement sûr que l'assassin était un homme que tout subterfuge pour tromper ces femmes semblait une perte de temps dont ne découleraient que gêne et rancœur ? Le docteur Etherege avait assurément manqué de subtilité en insinuant que ceux qui travaillaient au premier et au deuxième étage pouvaient être éliminés, vu qu'ils auraient eu l'occasion d'ouvrir l'une des sorties de secours. Il est vrai que lui-même était dans son bureau de consultation au premier étage. En tout cas, pour l'assassin, la porte à ouvrir était manifestement celle du sous-sol et qu'il n'en ait pas eu l'occasion était difficile à croire. Repousser le verrou pour fournir la preuve que l'assassin aurait pu quitter la clinique n'aurait pris qu'une seconde. Pourtant, la porte du sous-sol était restée solidement verrouillée. Pourquoi ?

Le docteur Steiner arriva ensuite, petit, pimpant, apparemment en possession de tous ses moyens. Dans la lumière qui tombait de la lampe posée sur le bureau de Miss Bolam, sa peau douce et pâle avait l'air légèrement lumineuse. Malgré son calme, il avait abondamment transpiré. Une forte odeur émanait de ses vêtements, du veston conventionnel noir et bien coupé. Son âge – quarante-deux ans – surprit Dalglish. Il avait l'air plus vieux. La peau douce, les yeux noirs et vifs, la démarche sautillante donnaient une impression superficielle de jeunesse, mais il prenait déjà du poids et ses cheveux noirs, savamment lissés en arrière, ne pouvaient cacher la tache en forme de tonsure sur le haut du crâne.

Le docteur Steiner avait apparemment décidé d'agir comme si cette rencontre avec un policier était d'ordre mondain. Tendant une main grassouillette et soignée, il sourit, dit d'un ton affable : « Enchanté », et demanda s'il avait le plaisir de s'adresser à l'écrivain Adam Dalglish.

« J'ai lu vos vers, annonça-t-il avec complaisance, je vous félicite. Une simplicité trompeuse. J'ai commencé avec le premier poème et continué d'une traite jusqu'à la fin. C'est ma façon de ressentir la poésie. À la dixième page, j'ai commencé à me dire que nous tenions peut-être là un nouveau poète. »

Dalglish pensa devers lui que le docteur Steiner avait non seulement lu le livre, mais qu'il faisait montre d'un certain esprit critique. C'était à la dixième page que lui aussi pensait parfois qu'ils tenaient là un nouveau poète. Le docteur Steiner lui demanda s'il avait rencontré Ernie Bales, le jeune auteur dramatique de Nottingham. Il avait l'air si plein d'espoir que Dalglish eut l'impression de témoigner d'un réel manque de gentillesse en déclarant ne pas connaître Mr. Bales et en ramenant la conversation de la critique littéraire au but de l'interrogatoire. Le docteur Steiner affecta immédiatement un air de gravité scandalisée.

« Toute cette histoire est épouvantable, absolument épouvantable. J'ai été l'un des premiers à voir le corps, comme vous le savez peut-être, et cela m'a grandement troublé. J'ai toujours eu horreur de la violence. C'est consternant. Le docteur Etherage, notre directeur médical, est censé prendre sa retraite à la fin de l'année. Il est vraiment malheureux qu'une chose pareille se soit passée pendant ses derniers mois ici. »

Il secoua tristement la tête, mais Dalglish crut voir une lueur proche de la satisfaction dans ses petits yeux noirs.

Le fétiche de Tippet avait révélé ses secrets à l'expert en empreintes digitales et Dalglish l'avait déposé sur le bureau devant lui. Le docteur Steiner étendit la main pour l'effleurer puis la retira et dit :

« Je ferais mieux de ne pas y toucher, je suppose, à cause des empreintes digitales. » Il lança un regard rapide à Dalglish et, comme il n'obtenait pas de réponse, continua : « Intéressante sculpture, n'est-ce pas ? Tout à fait remarquable. Avez-vous jamais remarqué les très belles œuvres que peuvent produire les malades mentaux, commissaire ? Même ceux qui n'ont aucune formation ou expérience préalable ? Cela pose des questions intéressantes sur la nature de la réussite artistique. Quand ils guérissent, leur travail perd de sa valeur. La puissance et l'originalité disparaissent. Une fois qu'ils vont à nouveau bien, leurs œuvres ne valent plus rien. Nous avons plusieurs exemples intéressants du genre de travail qu'accomplissent les patients au département d'ergothérapie, mais ce fétiche est remarquable. Tippet était très malade lorsqu'il l'a sculpté et il est entré à l'hôpital peu de temps après. C'est un schizophrène. Le fétiche a le faciès caractéristique de cette maladie chronique, des yeux de grenouille et de larges narines. Tippet avait cet air-là lui-même, à un moment donné.

— Tout le monde savait où se trouvait cet objet, je suppose ? demanda Dalglish.

— Oh oui ! On le gardait sur une étagère, au département d'ergothérapie. Tippet en était très fier et le docteur Baguley le montrait souvent aux membres du comité de gérance lorsqu'ils venaient en visite d'inspection. Mrs. Baumgarten, l'ergothérapeute, aime garder les meilleures œuvres pour les exposer. C'est pour cela qu'elle a fait installer les étagères. Elle est en congé de maladie pour le moment, mais on vous a montré le département, j'imagine ? » Dalglish répondit que oui. « Certains de mes collègues pensent que l'ergothérapie est une perte d'argent, poursuit le docteur Steiner. Moi, je n'utilise jamais Mrs. Baumgarten. Mais il faut se montrer tolérant. Le docteur Baguley lui envoie un patient de temps à autre, et cela leur fait probablement moins de tort de chipoter là en bas que d'être soumis à la sismothérapie. Mais prétendre que les efforts artistiques des patients peuvent aider à établir un diagnostic me semble un peu poussé. Cette prétention fait bien entendu partie d'une tentative de considérer Mrs. Baumgarten comme une psychanaliste, bien qu'elle n'en ait pas la formation, une tentative tout à fait injustifiée, je le crains. Elle n'a aucune formation analytique.

— Et le ciseau ? Saviez-vous où il se trouvait, docteur ?

— Non, pas réellement, commissaire. C'est-à-dire que je savais que Nagle avait des outils et qu'il les gardait probablement dans le local des portiers, mais je ne savais pas où exactement.

— La boîte à outils est grande et porte une étiquette très claire, et elle se trouve sur la petite table du local. Il serait difficile de ne pas la voir.

— Oh, j'en suis persuadé ! Mais je n'ai aucune raison de me rendre dans le local des portiers. Cela vaut pour tous les médecins. Nous devons dorénavant nous procurer une clé pour cette boîte et nous assurer qu'on la mette à l'abri. Miss Bolam a eu tort d'autoriser Nagle à la garder ouverte. Après tout, nous avons des malades agités à l'occasion, et certains outils peuvent être mortels.

— C'est ce qu'il semble.

— Cette clinique n'a, bien entendu, pas été établie pour traiter des malades extrêmement psychotiques. Elle a été fondée pour procurer, en particulier à des patients de haute intelligence et provenant de la classe moyenne, un centre de psychothérapie à tendance analytique. Nous soignons des gens qui ne voudraient jamais être admis dans un hôpital psychiatrique et qui seraient tout aussi mal à l'aise dans un service de psychiatrie ambulatoire ordinaire. De plus, notre travail comporte naturellement un important élément de recherche.

— Que faisiez-vous entre six et sept heures du soir, docteur ? » demanda Dalglish.

Le docteur Steiner eut l'air peiné de voir un élément de curiosité sordide faire soudainement intrusion dans une discussion pleine d'intérêt, mais il répondit, avec une certaine humilité, qu'il s'était consacré comme chaque vendredi soir à ses séances de psychothérapie.

« Je suis arrivé à la clinique à cinq heures et demie pour mon premier rendez-vous. Malheureusement le patient m'a fait faux bond. Il est arrivé à un stade du traitement où l'on peut s'attendre à un manque d'assiduité. Mr. Burge avait rendez-vous à six heures et quart et il est en général à l'heure. Je l'ai attendu dans le deuxième cabinet de consultation du rez-de-chaussée et l'ai rejoint dans le mien à six heures dix. Mr. Burge n'aime pas attendre avec les patients du docteur Baguley dans la grande salle d'attente, et je ne peux l'en blâmer. Vous avez entendu parler de Burge, j'imagine. Il a écrit un roman intéressant, *l'Âme des vertueux*, un exposé tout à fait brillant des conflits sexuels qui se cachent sous les conventions d'une respectable banlieue anglaise. Mais j'oublie. Vous avez interrogé Mr. Burge, naturellement. »

Dalglish l'avait fait. L'interrogatoire avait été ennuyeux et ne lui avait rien révélé. Il avait entendu parler du livre de Mr. Burge, un ouvrage de quelque deux cent mille mots dans lequel les épisodes scabreux étaient insérés avec une délibération si méticuleuse qu'il suffisait de se livrer à un simple calcul arithmétique pour savoir à quelle page trouver le suivant. Dalglish ne soupçonnait pas Burge d'avoir joué la moindre part dans le meurtre. Un écrivain qui pouvait produire un tel salmigondis de sexe et de sadisme était probablement impuissant et certainement timide. Mais il n'était pas nécessairement

menteur.

« Êtes-vous bien certain de vos heures, docteur ? demanda Dalglish. Mr. Burge prétend être arrivé à six heures et quart, et c'est l'heure que Cully a notée lorsqu'il est entré. Burge dit qu'il est allé tout droit dans votre bureau de consultation, après avoir vérifié auprès de Cully que vous n'étiez pas avec un patient, et qu'il s'est bien passé dix minutes avant que vous ne le rejoigniez. Il perdait patience et pensait se mettre à votre recherche. »

Le docteur Steiner ne parut ni effrayé ni furieux de la perfidie de son patient. Il prit pourtant un air gêné.

« Il est intéressant que Mr. Burge ait dit cela. J'ai peur qu'il n'ait raison. Je pensais bien qu'il avait l'air un peu contrarié lorsque nous avons commencé la séance. S'il a déclaré que je l'ai rejoint à six heures vingt-cinq, je ne doute pas que ce soit la vérité. Le pauvre homme a eu une séance très courte et pleine d'interruptions ce soir. C'est extrêmement malencontreux à ce stade du traitement.

— Alors, si vous n'étiez pas dans le cabinet de consultation de devant lorsque votre patient est arrivé, où étiez-vous ? » demanda Dalglish avec une douce persistance.

Le visage du docteur Steiner changea de façon surprenante. Tout à coup, il adopta un air honteux, comme un petit garçon pris en flagrant délit. Il ne semblait pas avoir peur, mais il avait l'air extrêmement coupable. Il était presque comique de voir un psychiatre consultant se métamorphoser ainsi en délinquant rempli de honte.

« Mais je vous l'ai dit, commissaire ! J'étais dans le cabinet de consultation numéro deux, celui qui se trouve entre le premier bureau et la salle d'attente.

— Qu'y faisiez-vous, docteur ? »

Vraiment, c'était presque risible ! Qu'avait bien pu fabriquer Steiner pour provoquer une telle gêne ? Dalglish se mit à envisager de bizarres possibilités. Lisait-il des œuvres pornographiques ? Fumait-il du chanvre ? Faisait-il la cour à Mrs. Shorthouse ? Ça ne pouvait rien être, en tout cas, d'aussi conventionnel que le complot d'un meurtre. Mais le docteur avait manifestement décidé qu'il lui fallait dire la vérité. Il déclara avec une explosion de franchise penaude :

« La chose a l'air stupide, je le sais mais... eh bien... il faisait assez chaud, et j'avais eu une longue journée et le divan était là. » Il eut un petit rire. « En fait, commissaire, au moment où Miss Bolam est censée avoir été assassinée, je piquais un roupillon, pour utiliser une expression populaire ! »

Après s'être déchargé de cette embarrassante confession, le docteur Steiner s'adonna à une bienheureuse volubilité et il fut difficile de l'arrêter. Mais finalement, Dalglish le convainquit qu'il ne pouvait rien de plus pour le moment, et sa place fut prise par le docteur

Le docteur Baguley ne se plaignit pas plus que ses collègues de cette longue attente, mais elle l'avait marqué. Il portait toujours sa blouse blanche, dont il se drapa tandis qu'il attirait la chaise à lui. Il contorsionnait ses maigres épaules et croisait et décroisait les jambes comme s'il avait du mal à s'installer. Les plis qui creusaient des sillons entre son nez et sa bouche semblaient plus profonds, ses cheveux étaient ternes, ses yeux semblaient des flaques noires dans la lumière que projetait la lampe de bureau. Il alluma une cigarette et, fouillant dans sa poche, en retira un morceau de papier qu'il tendit à Martin.

« J'ai mis par écrit tous les détails personnels, cela fera gagner du temps.

— Merci, monsieur, répondit flegmatiquement Martin.

— Autant le dire tout de suite, je n'ai pas d'alibi pendant vingt minutes après six heures et quart. On a dû vous dire, j'imagine, que j'ai quitté la salle de sismothérapie quelques minutes avant que Miss Ambrose ne voie Miss Bolam pour la dernière fois. Je me suis rendu dans les toilettes des médecins au bout du hall, et j'ai fumé une cigarette. L'endroit était vide et personne n'est entré. Je ne me suis pas dépêché de retourner à ma consultation, et je suppose qu'il devait bien être sept heures moins vingt quand j'ai rejoint le docteur Ingram et la surveillante. Elles sont restées ensemble pendant toute cette période, naturellement.

— C'est ce que m'a dit Miss Ambrose.

— Il est ridicule d'envisager qu'aucune des deux ait pu être impliquée mais je suis content qu'elles se soient trouvées ensemble. Plus vous pourrez éliminer de gens, mieux cela vaudra pour vous, je suppose. Je regrette de ne pas pouvoir produire d'alibi. Je crains de ne pouvoir être d'aucune autre aide. Je n'ai rien vu, rien entendu. »

Dalgliesh demanda au médecin comment il avait passé la soirée.

« Comme d'habitude, du moins jusqu'à sept heures. Je suis arrivé un peu avant quatre heures, et je me suis rendu dans le bureau de Miss Bolam pour signer le livre de présence. Il se trouvait dans le vestiaire des médecins jusqu'à récemment, puis elle l'a fait mettre dans son bureau. Nous avons bavardé quelques minutes – elle avait des questions à propos du contrat d'entretien pour mon nouvel appareil de sismothérapie – et puis j'ai commencé ma consultation. Nous avons été très occupés jusqu'à peu après six heures, et j'ai aussi dû rendre périodiquement visite à ma patiente sous acide lysergique. Marion Bolam l'assistait dans la salle de soins du sous-sol. Mais j'oublie. Vous avez vu Mrs. King. »

Mrs. King et son mari se trouvaient dans la salle d'attente à l'arrivée de Dalgliesh et il ne lui avait fallu que très peu de temps pour

s'assurer qu'ils n'avaient rien à voir avec le meurtre. La femme était encore faible et un peu désorientée, et elle restait assise en se cramponnant à la main de son mari. Celui-ci était arrivé à la clinique quelques minutes après le brigadier Martin et ses hommes pour la ramener à la maison. Dalglish avait interrogé la femme avec brièveté et douceur, puis l'avait laissée partir. Il n'avait pas eu besoin des protestations du directeur médical pour savoir qu'elle aurait été incapable de quitter son lit pour aller assassiner qui que ce soit. Mais il était tout aussi sûr qu'elle était hors d'état de donner un alibi à qui que ce soit d'autre. Il demanda au docteur Baguley quand il avait rendu visite à sa patiente pour la dernière fois.

« Je suis passé la voir peu après mon arrivée, avant de commencer les électrochocs, en fait. On lui avait administré le médicament à trois heures et demie, et elle commençait à réagir. Je me dois de dire qu'on donne du LSD dans le but de rendre le patient plus sensible à la psychothérapie, en libérant certaines inhibitions profondément enracinées. On ne l'administre que sous étroite surveillance et on ne laisse jamais le patient seul. Miss Bolam – l'infirmière – m'a de nouveau appelé à cinq heures et je suis resté environ quarante minutes. Je suis remonté pour donner les derniers électrochocs vers six heures vingt. Le dernier patient en sismothérapie a en fait quitté la clinique quelques minutes après que Miss Bolam a été vue pour la dernière fois. À partir de six heures et demie, j'ai rangé mes affaires et pris des notes.

— La porte des archives médicales était-elle ouverte lorsque vous êtes passé devant à cinq heures ? »

Le docteur Baguley réfléchit pendant une ou deux secondes puis déclara :

« Je pense qu'elle était fermée. Il m'est difficile d'en être absolument sûr, mais je suis presque certain que j'aurais remarqué si elle avait été ouverte ou même entrouverte.

— Et à six heures moins vingt, lorsque vous avez quitté votre patiente ?

— Même chose. »

Dalglish posa de nouveau les questions habituelles, inévitables et évidentes. Miss Bolam avait-elle des ennemis ? Le médecin connaissait-il une raison pour laquelle quelqu'un aurait pu souhaiter sa mort ? Avait-elle l'air inquiet ces derniers temps ? Avait-il une idée de la raison pour laquelle elle avait fait venir le secrétaire du groupe ? Pouvait-il déchiffrer ce qu'elle avait écrit sur son bloc-notes ? Mais le docteur Baguley ne pouvait être d'aucune aide.

« C'était une curieuse femme, à sa manière, dit-il ; timide, un peu agressive ; elle n'était pas vraiment heureuse avec nous. Mais elle n'aurait fait de mal à personne ; c'était, à mon avis, la dernière

personne à inciter à la violence. On ne peut assez dire ce que cet acte a d'odieux. Les mots semblent perdre de leur signification à force d'être répétés. Mais je suppose que nous éprouvons tous la même chose. Toute cette affaire est fantastique ! Incroyable !

— Vous dites qu'elle n'était pas heureuse ici. Cette clinique est-elle difficile à administrer ? D'après ce qu'on m'a dit, Miss Bolam n'était pas particulièrement douée avec les personnalités difficiles. »

Le docteur Baguley répliqua avec aisance :

« Oh, n'allez pas croire tout ce qu'on vous dit ! Nous sommes des individualistes, mais dans l'ensemble, nous nous entendons assez bien. Steiner et moi, nous nous bagarrons un peu, mais de façon tout à fait amicale. Il veut que cette unité devienne un endroit où l'on forme des psychothérapeutes, avec des internes et des psychanalystes courant partout comme des souris, et un peu de recherche sur le côté. L'un de ces endroits où l'on dépense somptueusement temps et argent à n'importe quoi sauf au traitement des malades – surtout psychotiques. Il n'y a aucun risque qu'il l'obtienne. Pour commencer, le Conseil régional ne le tolérerait pas.

— Et qu'en pensait Miss Bolam, docteur ?

— À strictement parler, elle n'était pas assez compétente pour en penser quoi que ce soit, mais ça n'empêchait rien. Elle était anti-freudienne et pro-“éclectique”. Pour moi et contre Steiner si vous voulez. Mais cela ne voulait rien dire. Le docteur Steiner et moi-même ne risquions pas de l'assommer à cause de nos différences doctrinales. Comme vous le voyez, nous n'en sommes pas encore à dégainer les couteaux. Tout ceci n'a absolument rien à voir.

— J'ai tendance à être de votre avis, répondit Dalglish. Miss Bolam a été tuée avec un soin et un savoir-faire considérables. Je pense que le mobile était bien plus indiscutable et bien plus important qu'une simple différence d'opinion ou le heurt de deux personnalités. À propos, saviez-vous quelle clé ouvre la porte des archives ?

— Bien entendu. Lorsque j'ai besoin d'un vieux dossier, je vais en général le chercher moi-même. Je sais aussi, si cela peut vous aider, que Nagle garde sa boîte à outils dans le local des portiers. De plus, lorsque je suis arrivé cet après-midi, Miss Bolam m'a mis au courant pour Tippett. Mais cela n'a pas grand-chose à voir, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez sérieusement croire que le meurtrier avait l'intention d'impliquer Tippett.

— Peut-être pas. Dites-moi, docteur, d'après ce que vous savez de Miss Bolam, quelle aurait été sa réaction en trouvant ces dossiers médicaux éparpillés par terre ? »

Le docteur Baguley parut un instant surpris, puis il eut un rire sec.

« Bolam ? Ça, c'est facile ! C'était une obsédée de l'ordre. Elle se serait mise à les ramasser !

— Est-ce qu'elle n'aurait pas plutôt appelé un portier pour faire ce travail ou laissé les dossiers là où ils étaient à titre de preuve jusqu'à ce qu'on trouve le coupable ? »

Le docteur Baguley réfléchit un moment et sembla se repentir d'avoir exprimé une opinion aussi catégorique.

« Il est impossible de savoir avec certitude ce qu'elle aurait fait. On peut juste avancer des suppositions. Peut-être avez-vous raison. Peut-être aurait-elle appelé Nagle. Elle n'avait pas peur de se mettre à la tâche, mais elle tenait à sa position de directrice. Je suis certain d'une chose, cependant : elle n'aurait pas laissé la pièce dans un tel désordre. Elle ne pouvait passer à côté d'un tapis ou d'un tableau sans le remettre droit.

— Et sa cousine ? Se ressemblent-elles ? Si je comprends bien, Marion Bolam travaille pour vous plus que pour tout autre médecin. »

Dalglish remarqua la rapide grimace de dégoût provoquée par cette question. Le docteur Baguley, si coopératif et si franc lorsqu'il s'agissait de ses propres motifs, n'était pas prêt à offrir de commentaires sur ceux des autres. À moins que la douceur fragile de Marion Bolam n'ait réveillé ses instincts protecteurs ? Dalglish attendit une réponse. Après une minute de silence, le docteur déclara sèchement.

« Je ne dirais pas que les cousines se ressemblaient. Vous vous serez fait votre propre opinion de l'infirmière. Tout ce que je peux vous dire, c'est que je lui fais entièrement confiance, en tant qu'infirmière et en tant que personne.

— Elle est l'héritière de sa cousine. Mais peut-être le saviez-vous ? »

L'implication était trop évidente pour passer inaperçue et le docteur Baguley trop fatigué pour résister à la provocation.

« Non, je ne le savais pas. Mais j'espère pour elle que c'est un gros paquet et que sa mère et elle auront le droit d'en jouir en paix. Et j'espère aussi que vous ne perdrez pas votre temps à soupçonner des innocents. Plus vite ce meurtre sera résolu, et mieux cela vaudra. C'est une situation tout à fait intenable pour nous tous. »

Ainsi le docteur Baguley était au courant à propos de la mère de l'infirmière. D'ailleurs, la majorité du personnel de la clinique était probablement au courant. Dalglish posa une dernière question :

« Vous dites, docteur, que vous étiez seul dans les toilettes des médecins de six heures et quart environ à sept heures moins vingt. Que faisiez-vous ?

— Je suis allé aux toilettes. Je me suis lavé les mains. J'ai fumé une cigarette. J'ai réfléchi.

— Et vous n'avez strictement rien fait d'autre pendant ces vingt-cinq minutes ?

— Non, commissaire, rien. »

Le docteur Baguley mentait mal. L'hésitation n'avait été que momentanée ; son visage n'avait pas changé de couleur ; les doigts qui tenaient la cigarette ne tremblaient pas. Mais sa voix était un peu trop nonchalante, le manque d'intérêt trop bien contrôlé. Et c'est avec un visible effort qu'il s'obligea à rencontrer le regard de Dalglish. Il était trop intelligent pour ajouter quoi que ce soit à sa déclaration, mais ses yeux restèrent rivés à ceux du détective comme s'il désirait ardemment que Dalglish répète sa question et qu'il s'y préparait mentalement.

« Merci, docteur, fit calmement Dalglish, ce sera tout pour le moment. »

CHAPITRE III

Et cette routine se prolongea ; interrogatoires patients, notes méticuleusement prises, observation serrée des yeux et des mains des suspects à l'affût du tressaillement de peur révélateur, de la réaction à un changement de ton inattendu. Le docteur Baguley fut suivi de Fredrica Saxon. Lorsqu'ils se croisèrent dans l'entrée, Dalglish remarqua qu'ils évitaient de se regarder dans les yeux. Miss Saxon, une femme de vingt-neuf ans, brune, énergique, habillée sans recherche, et dont il n'espérait rien d'autre que des réponses brèves mais directes, semblait prendre un plaisir pervers à lui faire remarquer que, de six à sept heures, elle était seule dans son bureau où elle corrigeait un test psychologique et qu'elle ne pouvait offrir d'alibi ni pour elle ni pour qui que ce soit d'autre. Il obtint peu de renseignements utiles de la jeune femme, mais il n'en conclut pas pour autant qu'elle n'en avait aucun à fournir.

Elle fut suivie par un témoin bien différent. Miss Ruth Kettle avait apparemment décidé que ce meurtre ne la concernait absolument pas, et bien qu'elle fût prête à répondre aux questions de Dalglish, c'était avec un vague manque d'intérêt qui suggérait que ses pensées s'attachaient à des choses d'ordre supérieur. Les mots qui expriment l'horreur et la surprise sont en nombre limité, et les employés de la clinique les avaient presque tous utilisés dans le courant de la soirée. La réaction de Miss Kettle fut moins orthodoxe. Elle exprima l'opinion que ce meurtre était bizarre... très bizarre, vraiment ; et elle resta là, en proie à une douce perplexité, à cligner des yeux en direction de Dalglish à travers ses épaisses lunettes, comme si en effet, elle trouvait la chose étrange ; pas assez étrange, cependant, pour qu'elle vaille la peine d'être discutée en détail. Elle put cependant fournir deux éléments d'information intéressants. Dalglish espérait qu'il pourrait s'y fier.

Elle ne se rappelait que vaguement ses propres déplacements pendant la soirée, mais à force d'insister, Dalglish parvint à lui soutirer qu'elle avait eu une entrevue avec la femme d'un des malades de sismothérapie jusqu'à six heures moins vingt environ, heure à laquelle Miss Ambrose avait téléphoné pour annoncer que ledit patient était prêt à rentrer chez lui. Miss Kettle avait accompagné sa cliente dans le hall en bas, lui avait souhaité une bonne nuit et était ensuite descendue directement aux archives pour y chercher un dossier. Elle avait trouvé la pièce dans un ordre parfait et avait fermé à clé en

partant. Elle était absolument sûre de l'heure, malgré son manque de précision concernant la plupart des activités de la soirée. En tout état de cause, songea Dalglish, il pourrait se le faire confirmer par la surveillante. Le second indice se révéla plus nébuleux et Miss Kettle le mentionna presque sans y attacher d'importance. Environ une demi-heure après être revenue dans son bureau du deuxième étage, elle avait entendu le monte-charge qui s'arrêtait avec un bruit sourd, un bruit facile à identifier.

Dalglish se sentait fatigué à présent. Il frissonnait, malgré le chauffage central, et éprouvait un malaise familial, qui présageait une attaque de névralgie. Le côté droit de son visage semblait déjà ankylosé et lourd et une vive douleur commençait à battre spasmodiquement derrière le globe oculaire. Cependant, son dernier témoin arrivait.

Mrs. Bostock, la plus ancienne des sténographes médicales, n'avait pas accepté cette longue attente avec la même philosophie que les médecins. Elle était furieuse et sa colère pénétra avec elle dans le bureau comme un vent glacé. Elle s'assit sans un mot, croisa une paire de jambes longues et remarquablement galbées et contempla Dalglish de ses yeux pâles, emplis d'une franche aversion. La forme inhabituelle de sa tête attirait le regard. Ses longs cheveux, blonds comme une pièce d'or, étaient enroulés en plis compliqués au-dessus d'un visage pâle, arrogant, au nez pointu. Son long cou, son port de tête, son teint coloré et ses yeux légèrement protubérants lui donnaient l'air d'un oiseau exotique. Dalglish eut de la peine à dissimuler sa surprise lorsqu'il aperçut ses mains. Énormes, rougeaudes et grossières comme celles d'un boucher, elles semblaient avoir été incongrûment greffées sur ses minces poignets par un destin malicieux. Cela frôlait la difformité. Elle ne faisait aucun effort pour les cacher, mais elle avait les ongles courts et ne mettait pas de vernis. Elle avait un corps superbe et portait des vêtements coûteux et recherchés, véritable démonstration de l'art de minimiser ses défauts tout en mettant ses avantages en valeur. Elle vivait probablement selon le même principe, pensa Dalglish.

Elle donna brièvement le détail de ses déplacements depuis six heures du soir et cela sans réticence apparente. Elle avait vu Miss Bolam pour la dernière fois à six heures, lorsque, comme à l'habitude, elle avait apporté le courrier à la directrice administrative pour que celle-ci le signe. Il n'y avait que cinq lettres. La plupart du courrier se composait de rapports médicaux et de lettres des psychiatres à des médecins généralistes, correspondance dont Miss Bolam ne s'occupait naturellement pas. Tout le courrier sortant était enregistré dans un carnet soit par Mrs. Bostock soit par Miss Priddy ; ensuite, Nagle l'emmenait de l'autre côté de la rue pour

le mettre à la boîte avant la levée de six heures et demie. À six heures, Miss Bolam avait paru semblable à elle-même. Elle avait signé son courrier et Miss Bostock, de retour au secrétariat, l'avait donné avec la correspondance des médecins à Miss Priddy ; elle était ensuite montée travailler une heure encore sous la dictée du docteur Etherege. Il avait été entendu qu'elle l'aiderait dans son projet de recherche pendant une heure tous les vendredis soirs. Le directeur médical et elle ne s'étaient pas quittés sauf pendant quelques brefs instants. Miss Ambrose avait téléphoné vers sept heures pour annoncer la mort de Miss Bolam. En quittant le cabinet de consultation, le docteur Etherege et elle-même avaient rencontré Miss Saxon qui s'en allait. La psychologue était descendue au sous-sol avec le directeur médical. À la demande du docteur Etherege, Mrs. Bostock était allée rejoindre Cully à l'entrée pour veiller à ce que l'ordre de ne laisser personne quitter le bâtiment soit respecté. Elle avait tenu compagnie à Cully jusqu'à ce que les autres remontent du sous-sol, et tout le monde s'était alors installé dans la salle d'attente pour attendre l'arrivée de la police, à part les deux portiers qui étaient restés en faction dans le hall.

« Vous dites qu'à part quelques brefs instants, vous avez été chez le docteur Etherege à partir de six heures. Que faisiez-vous tous les deux ?

— Nous travaillions, naturellement ! » Mrs. Bostock réussit à suggérer qu'elle trouvait la question à la fois stupide et un peu vulgaire. « Le docteur Etherege est en train d'écrire un article sur la psychanalyse de jumelles schizophrènes. Comme je vous l'ai dit, il est convenu que je l'aide pendant une heure tous les vendredis soir. C'est tout à fait insuffisant, mais Miss Bolam avait adopté le point de vue qu'à strictement parler ce travail ne concernait pas la clinique, et que le docteur Etherege n'avait qu'à s'y consacrer à son cabinet de consultation, avec sa secrétaire privée. Ce qui, bien entendu, est impossible. Tout le matériau dont il a besoin, y compris certains enregistrements, se trouve ici. Mes tâches varient. Quelquefois, je prends en sténo. Parfois je travaille dans le petit bureau où je dactylographie directement ce qui a été enregistré. Parfois, je cherche des références dans la bibliothèque du personnel.

— Et qu'avez-vous fait, ce soir ?

— J'ai pris en sténo pendant trente minutes environ. Puis je me suis rendue dans le bureau voisin et j'ai travaillé à partir des bandes enregistrées. Le docteur Etherege m'a appelée par téléphone vers sept heures moins dix. Nous travaillions ensemble lorsque le téléphone a sonné.

— Cela voudrait dire que vous êtes restée avec le docteur Etherege, à écrire sous sa dictée, jusqu'à environ sept heures moins

vingt-cinq.

— Vraisemblablement.

— Et vous êtes restés ensemble pendant tout ce temps ?

— Je crois que le docteur Etherege est sorti une minute ou deux pour vérifier une référence.

— Comment se fait-il que vous n'en soyez pas sûre, Mrs. Bostock ? Il l'a fait ou il ne l'a pas fait.

— Bien entendu, commissaire. Comme vous le dites, ou il l'a fait, ou il ne l'a pas fait. Mais il n'y a aucune raison particulière que je m'en souviene. Cette soirée n'avait rien de remarquable. J'ai l'impression qu'il est effectivement sorti un bref moment, mais je ne puis me rappeler quand exactement. Je suppose que lui pourra vous aider. »

Tout à coup, Dalgliesh changea le cours de l'interrogatoire. Il s'arrêta pendant une bonne demi-minute puis demanda à voix basse :

« Aimez-vous Miss Bolam, Mrs. Bostock ? »

Cette question fut mal accueillie. Sous le maquillage, Dalgliesh la vit rougir brusquement, de colère ou d'embarras.

« Ce n'était pas le genre de personne qu'il est facile d'aimer. J'essayais de me montrer loyale à son égard.

— Par loyale, vous voulez sans aucun doute dire que vous essayiez d'amortir plutôt qu'exacerber ses difficultés avec les médecins et que vous vous absteniez de critiquer ouvertement la façon dont elle accomplissait ses tâches administratives ? »

La pointe de sarcasme dans sa voix réveilla, comme il en avait eu l'intention, toute l'hostilité latente de la jeune femme. Sous le masque de hauteur détachée se cachait une écolière anxieuse. Il savait qu'elle éprouverait le besoin de se justifier, même si la critique n'était que sous-entendue. Elle ne l'aimait pas, mais elle ne pouvait supporter d'être sous-estimée ou ignorée.

« Miss Bolam ne convenait pas vraiment comme administratrice d'une unité psychiatrique. Elle ne montrait aucune compréhension envers ce que nous essayons de faire ici.

— De quelle manière témoignait-elle de son manque de compréhension ?

— Eh bien, pour commencer, elle n'aimait pas les névrosés. »

Moi non plus, pensa Dalgliesh ; que Dieu m'en soit témoin, moi non plus. Mais il ne dit rien et Mrs. Bostock continua :

« Elle faisait, par exemple, des difficultés lorsqu'il s'agissait de payer les frais de déplacement de certains patients. Ils n'y ont droit que s'ils dépendent de l'Aide médicale gratuite, mais nous pouvons aider d'autres cas grâce à la Caisse du Samaritain. Nous avons une jeune fille, une personne extrêmement intelligente, qui vient du Surrey deux fois par semaine pour travailler dans le département

d'ergothérapie. Miss Bolam pensait qu'elle aurait dû se faire soigner plus près de chez elle – ou se passer de traitement. De fait, elle n'a pas caché qu'à son avis, la patiente aurait dû être renvoyée et mise au travail, pour employer son expression.

— Elle n'a pas dit cela à la malade.

— Oh non ! Elle faisait attention à ce qu'elle disait. Mais je pouvais voir que les patients les plus sensibles se sentaient mal à l'aise avec elle. Elle se montrait aussi très critique à l'égard de la psychothérapie intensive. C'est une forme de traitement qui prend beaucoup de temps. Forcément. Miss Bolam avait tendance à juger de la valeur d'un psychiatre au nombre de malades qu'il voyait en une session. Mais c'était moins grave que son attitude envers les patients. Elle avait de bonnes raisons pour cela, d'ailleurs. Sa mère souffrait de troubles mentaux et a été en analyse pendant des années avant de mourir. On m'a dit qu'elle s'était suicidée. Ça ne devait pas être facile pour Miss Bolam. Elle ne pouvait naturellement pas se permettre de haïr sa mère, aussi a-t-elle projeté son ressentiment sur les patients de la clinique. Elle avait aussi une peur inconsciente de sa propre névrose. C'était assez manifeste. »

Dalglish ne se sentait pas qualifié pour commenter ces théories. Il était prêt à croire qu'elles contenaient une part de vérité, mais non que Mrs. Bostock les avait formulées elle-même. Miss Bolam avait peut-être irrité les psychiatres par son manque de compréhension, mais en Mrs. Bostock en tout cas, ils tenaient une vraie fidèle.

« Savez-vous qui a soigné Mrs. Bolam ? » demanda-t-il.

Mrs. Bostock décroisa les jambes d'un mouvement élégant et s'installa plus confortablement dans le fauteuil avant de daigner répondre.

« Il se trouve que je le sais. Mais je ne vois guère en quoi cela regarde cette enquête.

— Si vous me laissiez décider de cela ? Je peux trouver ce renseignement avec beaucoup de facilité. Si vous ne le savez pas ou si vous n'en êtes pas sûre, cela nous ferait gagner du temps que vous me le disiez.

— C'était le docteur Etherege.

— Et qui sera nommé pour succéder à Miss Bolam, pensez-vous ?

— Comme directeur administratif ? Vraiment, répondit froidement Mrs. Bostock, je n'en ai pas la moindre idée. »

Le plus gros du travail de la soirée était enfin terminé pour Dalglish et Martin. Le corps avait été emmené et les archives scellées. Les employés de la clinique avaient été interrogés et la plupart étaient rentrés chez eux. Le docteur Etherege avait été le dernier médecin à s'en aller ; il s'était encore attardé, mal à l'aise, après que Dalglish

l'eut autorisé à partir. Mr. Lauder et Peter Nagle n'avaient pas encore quitté la clinique et attendaient tous les deux dans le hall, où deux agents en uniforme montaient la garde. Le secrétaire du groupe avait déclaré avec une détermination tranquille qu'il préférerait rester sur place tant que la police s'y trouverait, et Nagle ne pouvait partir avant que la porte d'entrée n'ait été verrouillée et qu'on ne lui en ait remis la clé, puisque c'était à lui d'ouvrir la clinique à huit heures, le lundi matin.

Dalglish et Martin firent une dernière ronde ensemble. À les regarder travailler, un observateur inattentif aurait pu se laisser abuser et conclure, un peu hâtivement, que Martin était un simple faire-valoir pour son supérieur qui, quoique plus jeune, avait mieux réussi. Mais à Scotland Yard, ceux qui les connaissaient tous deux les jugeaient différemment. À en croire les apparences, ils étaient certainement très dissemblables. Martin était grand et large d'épaules (il mesurait presque un mètre quatre-vingts), et avec son visage ouvert et coloré il faisait plutôt songer à un fermier prospère qu'à un détective. Dalglish était plus grand encore ; brun et mince, il se mouvait avec aisance. À côté de lui, Martin avait l'air massif. En observant Dalglish travailler, on s'apercevait tout de suite qu'on avait affaire à un homme intelligent. Avec Martin, on était moins sûr. Il avait dix ans de plus que son chef et il était peu vraisemblable à présent qu'il reçoive encore une promotion. Mais il possédait des qualités qui faisaient de lui un détective admirable. Il n'était jamais assailli de doutes sur ses propres motivations. Le bien et le mal lui semblaient aussi immuables que les deux pôles terrestres. Il ne s'était jamais aventuré dans cette région crépusculaire où les nuances du bien et du mal projettent des ombres troublantes. Il possédait une grande détermination et une patience infinie. Il se montrait gentil sans être sentimental et méticuleux dans les détails sans perdre l'ensemble de vue. Sa carrière n'était pas celle d'un homme brillant. Mais s'il ne pouvait faire preuve d'une très grande intelligence, il était tout aussi incapable de se montrer stupide. La plus grande partie du travail de détective consiste à vérifier des détails, une tâche ennuyeuse, répétitive et méticuleuse. La plupart des meurtres sont de sordides petits crimes nés de l'ignorance et du désespoir. Le travail de Martin consistait à aider à les résoudre, et il l'accomplissait patiemment et sans sévérité excessive. L'assassinat de la clinique Steen, avec ses terrifiants indices laissant entendre qu'une intelligence exercée était à l'œuvre, ne l'impressionnait pas. Une attention méthodique aux détails leur avait permis de résoudre d'autres meurtres et ils résoudraient celui-ci. Et ils se devaient d'arrêter les assassins, qu'ils soient intelligents ou retardés mentaux, pervers ou irresponsables. Comme à son habitude, il se tenait à un pas ou deux derrière Dalglish et ne

parlait guère. Mais lorsqu'il disait quelque chose, il allait droit au but.

Ils parcoururent le bâtiment pour la dernière fois ce soir-là, en commençant par le deuxième étage. Les pièces du XVIII^e siècle y avaient été divisées pour fournir un lieu de travail aux assistantes sociales en psychiatrie, aux psychologues et aux analystes, ainsi que deux grands cabinets pour les psychiatres. Sur le devant se trouvait une pièce agréable, qui n'avait pas été transformée et était meublée confortablement de fauteuils et de quelques petites tables. C'est là, apparemment, que se réunissait le groupe de discussion sur les problèmes conjugaux, dont les membres pouvaient jouir d'une vue agréable sur le square lorsqu'ils n'étaient pas en train d'analyser leurs incompatibilités domestiques et sexuelles. Dalglish pouvait comprendre la déception de Mrs. Baumgarten. Cette pièce convenait admirablement bien à un département d'ergothérapie.

À l'étage au-dessous, on trouvait des pièces plus grandes, qui avaient subi peu d'altérations ou de modifications, et dont les plafonds, les portes et les fenêtres ajoutaient un élément gracieux à l'atmosphère d'élégance et de calme qui y régnait. Le Modigliani, sans être criard, semblait déplacé dans la salle du Conseil. Dans la pièce voisine, la petite bibliothèque médicale, avec ses étagères antiques portant chacune le nom de son donateur, ressemblait à s'y méprendre à celle d'un gentilhomme du XVIII^e siècle, du moins jusqu'à ce qu'on ait déchiffré les titres des ouvrages. Il y avait de petits vases à fleurs sur les étagères et un certain nombre de fauteuils qui formaient un ensemble agréable, même s'ils provenaient manifestement d'une demi-douzaine de maisons différentes.

C'était aussi à cet étage que le directeur médical avait son cabinet de consultation, l'un des plus élégants de la clinique. Le divan, contre le mur du fond, était du même genre que ceux qu'on retrouvait dans chaque pièce assignée aux psychiatres : bas, recouvert de chintz, avec un oreiller et, au bout, une couverture rouge soigneusement pliée. Mais le reste des meubles n'avait pas été fourni par un C.G.H. Sur le bureau, du XVIII^e siècle, on ne voyait ni calendrier ni agenda, rien qu'un sous-main bordé de cuir, un encrier d'argent et un casier à papier. Deux fauteuils de cuir et une encoignure en acajou complétaient l'ensemble. Le directeur médical collectionnait les gravures anciennes, semblait-il, et il s'intéressait particulièrement aux mezzotinto et aux gravures du XVIII^e siècle. Dalglish examina une collection d'œuvres de James McArdell et de Valentine Green, disposées de chaque côté du manteau de la cheminée, et constata que les patients du docteur Etherage soulageaient leur subconscient sous deux belles lithographies de Hullmandel. Il se fit la réflexion que le voleur inconnu de la clinique avait peut-être été un gentleman, du moins s'il fallait en croire Cully, mais certainement pas un

connaisseur ! Négliger deux Hullmandel pour leur préférer quinze livres en billets de banque ressemblait plus à un professionnel de second rang. Dans tous les cas, le cabinet de consultation du docteur Etherage témoignait du fait que son propriétaire était un homme qui avait du goût et de l'argent, un homme qui ne voyait pas pourquoi sa vie professionnelle devrait se dérouler dans un cadre moins agréable que celui où il passait ses heures de loisir. Et pourtant, la réussite n'était pas complète. Quelque chose manquait. L'élégance semblait un peu trop recherchée, le bon goût un peu trop orthodoxe. Dalglish pensa qu'un patient se sentirait probablement plus à l'aise à l'étage au-dessus, dans la drôle de cellule chaude et désordonnée où Fredrica Saxon travaillait au milieu d'un fouillis de papiers, de plantes en pot et des divers récipients nécessaires à la préparation du thé. Malgré les gravures, il manquait à la pièce les nuances de la personnalité. En cela, elle était assez caractéristique de son propriétaire, et elle rappela à Dalglish une conférence sur les maladies mentales et la loi à laquelle il avait récemment assisté et où le docteur Etherage avait pris la parole. Sur le moment, son exposé avait semblé un modèle de sagesse et d'à-propos ; par la suite, Dalglish avait été incapable de se rappeler le moindre mot avec exactitude.

Ils descendirent au rez-de-chaussée où le secrétaire de groupe et Nagle, qui bavardaient à voix basse avec les agents de police, se retournèrent mais ne firent pas mine de les rejoindre. Les quatre silhouettes attendaient ensemble, formant un groupe triste qui faisait songer à des gens endeuillés, incertains et désorganisés juste après les funérailles, dans ce vide qui suit un grand chagrin. Lorsqu'ils conversaient, leurs voix leur parvenaient étouffées dans le silence du hall.

Le plan du rez-de-chaussée était simple. Dès qu'on franchissait la porte, on apercevait à sa gauche le cagibi vitré de la réception. Dalglish remarqua une fois de plus qu'il permettait d'embrasser du regard la totalité du hall, y compris le grand escalier qui s'incurvait sur le mur du fond. Pourtant, ce qu'avait remarqué Cully pendant la soirée procédait d'une curieuse sélection. Il était absolument certain d'avoir vu tous ceux qui étaient entrés ou sortis de la clinique après cinq heures du soir, et de les avoir consignés dans son registre, mais il n'avait pas remarqué nombre d'allées et venues dans le hall. Il avait aperçu Mrs. Shorthouse qui sortait du bureau de Miss Bolam et entrait au secrétariat, mais il n'avait pas vu la directrice administrative traverser le hall en direction de l'escalier du sous-sol. Il avait bien vu le docteur Baguley sortir des toilettes des médecins, mais non y entrer. Les déplacements des patients et de leurs parents ne lui avaient en général pas échappé et il fut capable de confirmer les allées et venues de Mrs. Bostock. Il affirmait que ni le docteur Etherage, ni Miss Saxon,

ni Miss Kettle n'avaient traversé le hall après six heures. S'ils l'avaient fait, lui ne l'avait pas remarqué. Dalglish aurait éprouvé une plus grande confiance dans le témoignage de Cully si le pathétique petit bonhomme n'avait été aussi manifestement mort de peur. Lorsqu'ils étaient arrivés à la clinique, il n'avait été que déprimé et maussade. Au moment où on lui avait permis de rentrer chez lui, il était terrifié. À un stade ou l'autre de l'enquête, se dit Dalglish, il lui faudrait découvrir pourquoi.

Derrière le cagibi de la réception se trouvait le secrétariat, dont les fenêtres donnaient sur le square, et dans lequel on avait installé des cloisons afin d'aménager une petite pièce de rangement pour les dossiers médicaux courants. À côté du secrétariat se trouvait le bureau de Miss Bolam, et au-delà, les pièces réservées à la sismothérapie : salle de soins, salle de garde des infirmières et salles de réanimation pour hommes et pour femmes. Cet ensemble de pièces était séparé par un couloir du vestiaire des médecins, des toilettes des employés de bureau et de l'office de l'aide-ménagère. Au bout du couloir se trouvait la porte de côté, verrouillée et peu utilisée sauf par les membres du personnel qui travaillaient tard et ne voulaient pas forcer Nagle à défaire les serrures compliquées, les verrous et les chaînes de la grande porte d'entrée.

De l'autre côté du hall principal se trouvaient deux cabinets de consultation, la salle d'attente et des toilettes. La pièce de devant avait été divisée de façon à former deux salles séparées par un couloir de la salle d'attente et assez grandes pour les séances de psychothérapie. Par conséquent, le docteur Steiner pouvait passer de l'une à l'autre sans entrer dans le champ de vision de Cully. Mais il ne pouvait guère traverser le hall en direction de l'escalier du sous-sol sans courir le risque d'être vu. L'avait-il été ? Qu'est-ce que Cully gardait pour lui-même, et pourquoi ?

Pour la dernière fois ce soir-là, Dalglish et Martin examinèrent ensemble les locaux du sous-sol. À l'arrière se trouvait la porte ouvrant sur la courette en contrebas. Le docteur Etherage avait déclaré qu'elle était verrouillée lorsque le docteur Steiner et lui l'avaient examinée après avoir découvert le corps. Elle l'était toujours. On y avait relevé des empreintes digitales, mais les seules qu'il était possible de déchiffrer étaient celles de Peter Nagle. Nagle avait déclaré qu'il avait probablement été le dernier à toucher au verrou, vu qu'il avait l'habitude de vérifier que la porte était bel et bien verrouillée avant de fermer la maison le soir. Il était rare que lui ou un autre membre du personnel utilise la sortie du sous-sol et on n'ouvrait en général cette porte que pour livrer du charbon ou d'autres fournitures très lourdes. Dalglish repoussa le verrou. Un petit escalier en fer menait à la grille en fer forgé qui était elle aussi verrouillée et munie

d'une chaîne et d'un cadenas. Mais un intrus n'aurait éprouvé aucune difficulté à sauter par-dessus cette grille, étant donné que la ruelle à l'arrière était chichement éclairée et inhabitée. La clinique elle-même n'était pas aussi facile d'accès. Toutes les fenêtres du sous-sol étaient munies de barreaux, sauf la petite fenêtre des toilettes. C'était cette vitre-là que le voleur avait découpée pour se ménager un passage.

Dalglish reverrouilla la porte et ils se rendirent dans le local des portiers qui occupait presque tout l'arrière du bâtiment. On n'y avait pas touché depuis qu'ils l'avaient examiné la première fois. Deux armoires métalliques se trouvaient contre le mur. Le centre de la pièce était occupé par une lourde table carrée. Il y avait une petite cuisinière à gaz démodée dans un coin avec, à côté, une armoire contenant des tasses et des sous-tasses, et des boîtes de thé, de sucre et de biscuits. On avait placé un fauteuil de cuir élimé de chaque côté du radiateur à gaz. À gauche de la porte se trouvait un tableau où pendaient des clés dont les crochets étaient numérotés mais ne portaient pas de nom. C'est à ce tableau qu'avait été accrochée, parmi d'autres, la clé des archives du sous-sol. La police l'avait maintenant en sa possession.

Un gros chat rayé était enroulé dans un panier devant le radiateur éteint. Lorsqu'on alluma, il remua et, levant sa lourde tête rayée, lança aux intrus un regard vide de ses immenses yeux jaunes sans expression. Dalglish s'agenouilla à côté du panier et lui caressa la tête. Le chat frissonna puis resta immobile sous la caresse. Tout à coup, il roula sur le dos et étira ses pattes comme des bouts de bois, révélant sur son ventre, qu'il offrait aux bons soins de Dalglish, une crête de poils soyeux. Le commissaire caressa le chat tout en lui parlant, tandis que Martin, qui préférait les chiens, le contemplait avec une tolérante patience. « J'en ai entendu parler par Mrs. Shorthouse, dit-il. C'est Tigger, le chat de Miss Bolam.

— Nous en concluons que Miss Bolam a lu A.A. Milne lorsqu'elle était enfant. Les chats sont des animaux nocturnes. Pourquoi ne le laisse-t-on pas sortir la nuit ?

— Ça aussi, on me l'a dit. Miss Bolam pensait que le nombre de souris diminuerait si on l'enfermait. Nagle sort à midi pour avaler une bière et un sandwich mais Cully mange son casse-croûte ici et Miss B. le harcelait sans arrêt à cause des miettes. On enferme le chat la nuit et on le laisse sortir pendant la journée. Il a de la nourriture et son bac.

— C'est ce que je vois. Qu'on remplit de cendres en provenance de la chaudière.

— Dommage qu'il ne puisse parler, monsieur. Il est resté ici la plus grande partie de la soirée, à attendre qu'on le nourrisse. Il était probablement là lorsque l'assassin est venu chercher la clé des

archives.

— Et le ciseau. Eh oui, Tigger a tout vu. Mais qu'est-ce qui vous fait croire qu'il raconterait la vérité ? »

Le brigadier Martin ne répondit pas. Les amoureux des chats se comportaient ainsi. De façon enfantine, pourrait-on dire. Il déclara avec une volubilité inhabituelle :

« Miss B. l'a fait châtrer à ses frais. Mrs. Shorthouse a raconté à l'agent Holliday que le docteur Steiner en a été très contrarié. Il aime les chats, il paraît. Ils ont eu des mots à ce sujet. Le docteur Steiner a dit à Mrs. Bostock que Miss Bolam ferait châtrer tous les mâles de la clinique si elle pouvait agir à sa guise. Il l'a exprimé en termes assez crus, d'après ce que j'ai compris. Bien entendu, ses propos n'étaient pas censés arriver aux oreilles de Miss Bolam, mais Mrs. Bostock s'est arrangée pour qu'ils parviennent jusqu'à elle.

— Oui, dit Dalglish sèchement, je l'en crois capable. »

Ils continuèrent leur inspection.

Le local était loin d'être inconfortable. Il sentait la nourriture et le cuir, et très légèrement le gaz. Un certain nombre de reproductions semblaient y avoir trouvé refuge lorsque leurs précédents propriétaires avaient estimé les avoir assez vues. L'une d'entre elles représentait le fondateur de la clinique entouré, comme il se devait, de ses cinq fils. Cette photographie sépia dans son cadre doré évoque mieux le caractère du vieil Hyman que la peinture à l'huile commémorative accrochée en haut dans le hall, songea Dalglish.

Sur une table plus petite appuyée contre le mur du fond se trouvait la boîte à outils de Nagle. Dalglish souleva le couvercle. Les outils, dont Nagle prenait un soin méticuleux, reposaient chacun à sa place. Il n'en manquait qu'un et il y avait peu de chance que celui-là se retrouve jamais dans la boîte à outils du jeune homme.

« Il aurait pu rentrer par la porte arrière, s'il l'avait laissée ouverte, dit Martin, énonçant à voix haute ce que Dalglish pensait tout bas.

— Bien sûr. J'admets avoir une prédisposition perverse à soupçonner la seule personne qui n'était apparemment même pas dans l'immeuble lorsque le meurtre a été commis. Cependant, on ne peut guère mettre en doute le fait que Nagle se trouvait au secrétariat avec Miss Priddy lorsque Mrs. Shorthouse a quitté Miss Bolam. Cully l'a confirmé. Et Miss Priddy affirme qu'elle n'a jamais quitté le secrétariat sauf un instant, pour aller chercher un dossier dans la pièce à côté. À propos, que pensez-vous de Shorthouse ?

— Je pense qu'elle disait la vérité, monsieur. Je ne crois pas qu'elle se trouve trop bonne pour mentir un peu lorsque cela l'arrange. Elle est du genre qui aime l'animation et ne répugne pas à donner un coup de pouce dans la bonne direction. Mais elle avait bien assez à nous raconter sans y mettre de fioritures. »

Dalgliesh acquiesça. « En effet, on ne peut raisonnablement contester que Miss Bolam soit descendue au sous-sol à cause de cet appel téléphonique, ce qui nous indique de manière très satisfaisante l'heure de la mort, et recoupe l'avis du médecin légiste, mais nous en saurons plus lorsque nous recevrons les résultats de l'autopsie. L'appel téléphonique n'était peut-être pas truqué, bien entendu. Il est possible que quelqu'un ait téléphoné du sous-sol, ait parlé à Miss Bolam ici en bas puis soit retourné dans son bureau et soit trop effrayé maintenant pour admettre être l'auteur du coup de fil. Comme je l'ai dit, la chose est possible, mais peu probable.

— S'il ne s'agit pas d'un coup de fil bidon, celui ou celle qui a appelé Miss Bolam l'a peut-être fait pour qu'elle vienne constater le désordre qui régnait dans la salle des archives. Ces chemises cartonnées ont certainement été dispersées avant le meurtre. Il y en avait sous le corps. Il me semble qu'on l'a frappée alors qu'elle se penchait pour les ramasser.

— C'est aussi mon impression. Bon, continuons. »

Ils passèrent devant la porte du monte-charge sans faire de commentaires et pénétrèrent ensuite dans la salle de soins du sous-sol, à l'avant du bâtiment. Marion Bolam s'était trouvée ici, aux côtés de sa malade, durant les premières heures de la soirée. Dalgliesh alluma. Les lourds rideaux étaient ouverts, mais des vitrages légers voilaient les fenêtres, probablement pour sauvegarder une certaine intimité pendant la journée. La pièce était meublée simplement. Un lit bas était niché dans un coin, avec un paravent d'hôpital à ses pieds et un fauteuil bas à sa tête. Contre le mur de devant, il y avait une petite table et une chaise, probablement pour l'infirmière de garde. Sur la table se trouvait un casier avec des formulaires de rapport pour les infirmières et des feuilles vierges pour les dossiers médicaux. Le long du mur gauche s'alignaient des armoires où l'on rangeait le linge propre de la clinique. On avait tenté d'insonoriser le quatrième mur. Il était recouvert de panneaux acoustiques et un lourd rideau recouvrait la porte, qui était solide et bien bâtie.

« Si sa patiente faisait du bruit, dit Dalgliesh, ça m'étonnerait que Marion Bolam ait entendu les bruits du dehors. Allez dans le couloir, voulez-vous, Martin, et utilisez le téléphone, celui qui se trouve juste à l'extérieur des archives. »

Martin referma la porte derrière lui et Dalgliesh se retrouva seul dans le silence pesant. Le pas lourd de Martin était à peine audible, et pourtant Dalgliesh avait l'oreille fine. Il se demandait s'il l'aurait entendu par-dessus les cris d'un patient agité. Il ne perçut pas la faible sonnerie lorsque Martin décrocha le combiné ni la modulation du cadran quand il composa le numéro. Au bout de quelques secondes, il entendit de nouveau un bruit de pas et Martin revint.

« Il y a une liste des postes intérieurs, dit-il, aussi ai-je appelé le 004. C'est le bureau de Miss Bolam. C'est drôle comme une sonnerie de téléphone peut paraître sinistre quand personne n'est là pour décrocher. Puis quelqu'un a répondu. Ça m'a fait un fameux choc lorsque la sonnerie s'est arrêtée. C'était Mr. Lauder, bien entendu. Il a eu l'air surpris, lui aussi. Je lui ai dit que nous n'en avions plus pour longtemps.

— En effet. À propos, je n'arrivais pas à vous entendre. Et pourtant Marion Bolam a entendu la petite Priddy hurler. Du moins, c'est ce qu'elle dit.

— Elle a pris son temps avant de réagir, vous ne trouvez pas, monsieur ? De plus, il semble qu'elle ait entendu les médecins et la surveillante lorsqu'ils sont descendus.

— Cela peut s'expliquer. Ils étaient quatre à traîner leurs gros sabots par ici. Elle est la coupable toute désignée, bien entendu. Elle aurait pu téléphoner à sa cousine de cette pièce-ci, pour lui dire, par exemple, que quelqu'un avait causé un indescriptible désordre aux archives. Sa patiente aurait été bien trop désorientée pour entendre ou comprendre. Je l'ai vue avec le docteur Baguley et elle était manifestement incapable de donner un alibi à qui que ce soit. Marion Bolam aurait pu quitter la salle de soins et attendre sa cousine aux archives sans courir un danger énorme. Elle avait la possibilité de commettre le crime, elle possède les connaissances médicales nécessaires, elle a un mobile évident. Si c'est elle l'assassin, le crime n'avait probablement rien à voir avec ce coup de fil à Lauder. Nous devons découvrir ce que soupçonnait Bolam, mais ça n'a peut-être rien à voir avec sa mort. Si Marion Bolam savait que le secrétaire du groupe allait venir, elle a pu décider de tuer dans l'idée d'occulter le véritable mobile.

— Elle ne me paraît pas assez intelligente pour organiser ce genre de chose, monsieur.

— Elle ne m'apparaît pas comme un assassin, Martin, mais nous en avons connu de moins plausibles encore. Si elle est innocente, le fait qu'elle était seule ici en bas a dû être bien utile au meurtrier. Et puis il y a ces gants de caoutchouc. Bien entendu, elle avait une explication toute prête à leur sujet. On en trouve des paires un peu partout et il est parfaitement logique qu'un membre du personnel infirmier en ait une déjà utilisée dans la poche de son tablier. N'empêche que nous n'avons trouvé d'empreintes sur aucune des armes utilisées ni sur la clé de la porte, pas même de vieilles empreintes. Quelqu'un les a d'abord essuyées puis les a tenues avec des gants. Et qu'est-ce qui convient mieux que de minces gants chirurgicaux ? Enfoncer ce ciseau constituait pratiquement une opération chirurgicale.

— Si elle a eu assez de bon sens pour utiliser des gants, elle en

aurait également eu assez pour les détruire ensuite. La chaudière était allumée. Et qu'en est-il de ce tablier de caoutchouc qui manque dans le département d'ergothérapie ? Si le meurtrier l'a utilisé pour pouvoir se protéger et s'en est débarrassé dans la chaudière, il aurait été stupide de garder les gants.

— Si stupide que nous sommes probablement censés croire qu'aucun individu sain d'esprit ne l'aurait fait. De toute manière, j'ai des doutes quant au tablier. Il paraît qu'il en manque un et il est possible que l'assassin l'ait porté. Mais c'était une mort propre et il était prévu qu'elle le soit. De toute manière, nous en saurons plus demain, lorsque la chaudière sera refroidie et qu'on pourra ratisser les cendres. Ces tabliers ont des boucles de métal sur les bretelles et avec un peu de chance, on pourra les retrouver. »

Ils refermèrent la porte de la salle de soins derrière eux et montèrent au rez-de-chaussée. Dalgliesh commençait à prendre conscience de sa fatigue, et les élancements derrière son globe oculaire le faisaient maintenant souffrir de façon presque continue. Il avait eu une semaine difficile, et le cocktail, qui s'était annoncé comme une détente agréable pour clôturer une journée chargée, s'était révélé un préliminaire troublant à une nuit plus chargée encore. Il se demanda brièvement où Deborah Riscoe avait dîné, et avec qui. Leur rencontre semblait maintenant faire partie d'un monde différent. Peut-être était-ce à cause de sa fatigue, mais il ne ressentait rien de la confiance avec laquelle il abordait généralement une nouvelle affaire. Il ne croyait pas sérieusement qu'il échouerait devant ce crime. Il n'avait pas encore goûté à la défaite, sur le plan professionnel. Cela ne rendait que plus irritante cette sensation d'inquiétude et de vague insuffisance. Pour la première fois, il doutait de sa propre maîtrise, comme s'il se mesurait à une intelligence égale à la sienne et qui s'était mise activement à l'œuvre contre lui. Et il ne pensait pas que l'infirmière Bolam possédait cette intelligence.

Le secrétaire du groupe et Nagle attendaient toujours dans le hall. Dalgliesh leur tendit les clés de la clinique et s'entendit promettre qu'un trousseau supplémentaire, qui se trouvait alors au siège du groupe, serait envoyé le lendemain à la police. Il attendit avec Martin et les deux agents que Nagle ait vérifié que toutes les lumières étaient bien éteintes. La clinique fut bientôt plongée dans le noir et les six hommes sortirent dans le brouillard glacé de cette nuit d'octobre et partirent chacun de son côté.

CHAPITRE IV

Le docteur Baguley savait qu'il ne pouvait décemment s'abstenir d'offrir à Miss Kettle de la ramener. Elle vivait à Richmond, et la route qui menait au village du Surrey où lui habitait passait devant chez elle. En général, le médecin s'arrangeait pour éviter cette corvée ; il se rendait à la clinique de manière si irrégulière qu'ils s'en allaient rarement à la même heure et, d'habitude, il pouvait monter seul sans remords dans sa voiture. Il aimait conduire. Même l'énervement causé par la traversée de la ville à l'heure de pointe lui semblait un faible prix à payer pour ces quelques kilomètres de route toute droite, juste avant chez lui, durant lesquels il ressentait la puissance de la voiture de façon presque physique dans son dos et les tensions de la journée lui étaient arrachées dans l'air qui chantait. Il avait l'habitude de s'arrêter dans un pub tranquille juste avant Stalling pour y boire une chope de bière. Une pinte, ni plus ni moins. Ce rituel nocturne, cette séparation formelle entre le jour et la nuit, lui était devenu nécessaire depuis qu'il avait perdu Fredrica. La nuit ne le soulageait nullement des tensions dues à son métier. Il s'accoutumait à une vie dans laquelle c'était chez lui que sa patience et son habileté professionnelle étaient le plus souvent mises à l'épreuve, mais cela lui faisait du bien de rester assis seul, paisiblement, et de savourer ce bref interlude entre deux mondes différents quoique essentiellement semblables.

Au début, il conduisit lentement, parce que Miss Kettle avait la réputation de ne pas aimer la vitesse. Elle était assise à côté de lui, engoncée dans un lourd manteau de tweed, sa tête aux cheveux gris coupés court grotesquement couronnée d'un bonnet de laine rouge. Comme beaucoup d'assistantes sociales, elle n'avait pas une compréhension instinctive des gens, et ce défaut lui avait valu une réputation imméritée d'insensibilité. Quoique avec ses clients – ce que Baguley pouvait détester ce mot ! – elle se comportât différemment : une fois qu'ils se retrouvaient solidement mis en cage derrière les barreaux d'une relation professionnelle, elle leur consacrait une attention méticuleuse et dévouée qui ne laissait que peu de leurs secrets intacts. Que ça leur plaise ou non, on les comprenait, leurs faiblesses étaient dévoilées et excusées, leurs efforts applaudis et encouragés, leurs défauts pardonnés. Ses clients exceptés, la clinique Steen existait à peine pour Miss Kettle. Baguley n'éprouvait pas d'antipathie pour elle. Il en était arrivé depuis longtemps à la conclusion mélancolique que l'assistance sociale en psychiatrie attirait

surtout les gens les moins aptes à ce genre de métier, et Miss Kettle valait mieux que la plupart d'entre eux. Les rapports qu'elle lui fournissait étaient trop longs et émaillés de jargon professionnel, mais au moins, elle prenait la peine de les écrire. La clinique Steen employait un bon nombre de ces assistantes sociales en psychiatrie qui, guidées par le besoin irrésistible de soigner les malades, n'avaient de cesse qu'elles n'aient reçu une formation psychanalytique et laissé derrière elles ces émotions moindres que procurent la composition de rapports sociaux et le fait d'arranger des congés de convalescence. Non, il n'éprouvait aucune antipathie pour Ruth Kettle, mais cette nuit, entre toutes les nuits, il aurait préféré rentrer seul.

Elle ne dit rien jusqu'à Knightsbridge, puis sa voix haletante, haut perchée, retentit dans son oreille.

« Quel meurtre compliqué, n'est-ce pas ? Et à un bien curieux moment. Que pensez-vous du commissaire ?

— Il est efficace, je suppose, répliqua le docteur Baguley. J'éprouve à son égard un sentiment plutôt ambigu, probablement parce que je n'ai pas d'alibi. J'étais seul dans les toilettes des médecins à l'heure où l'on pense que Miss Bolam est morte. »

Il savait qu'il espérait être rassuré, qu'il s'attendait à ce qu'elle proteste avec empressement que personne, voyons, ne songerait à le suspecter. Plein de mépris pour lui-même, il s'empressa d'ajouter :

« C'est ennuyeux, bien entendu, mais sans importance. J'imagine qu'il tirera cette affaire au clair assez rapidement.

— Pensez-vous ? Je me le demande. Je trouvais qu'il avait l'air plutôt perplexe face à tout ça. Je suis restée seule dans mon bureau la plus grande partie de la soirée ; je n'ai donc pas non plus d'alibi, je suppose. Mais j'ignore aussi à quelle heure elle est censée être morte.

— Probablement vers six heures vingt, répondit brièvement Baguley.

— Vraiment ? Dans ce cas, je n'ai certainement pas d'alibi. » Miss Kettle avait prononcé ces mots avec la plus vive satisfaction. Après un moment, elle ajouta : « Maintenant, je vais pouvoir arranger des vacances à la campagne pour les Worriker, avec l'argent des donations. Miss Bolam faisait toujours des difficultés lorsqu'il s'agissait de dépenser cet argent pour les patients. Le docteur Steiner et moi-même pensons que si les Worriker trouvent le moyen de passer une quinzaine de jours ensemble au calme dans un agréable hôtel de campagne, ils arriveront à régler leurs problèmes. Ça peut sauver leur mariage. »

Le docteur Baguley fut tenté de dire que le mariage des Worriker se trouvait menacé depuis tant d'années qu'il y avait peu de chance qu'on arrive à le sauver – ou le contraire – en une quinzaine de jours, même dans un agréable petit hôtel. La précarité de leur mariage

représentait la plus grande préoccupation de leur vie affective, et il était peu probable qu'ils y renoncent sans lutter.

« Mr. Worriker ne travaille pas, alors ? demanda-t-il.

— Oh si ! Il a du travail, répondit Miss Kettle, comme si cela n'avait aucun rapport avec le fait qu'il puisse payer ou non ses vacances, mais sa femme ne gère pas très bien l'argent du ménage, bien qu'elle fasse de son mieux. Ils ne peuvent vraiment pas se permettre de partir, à moins que la clinique ne paie. Miss Bolam n'était pas très compréhensive, je dois dire. Et puis, il y avait autre chose. Elle me fixait des rendez-vous avec des malades sans me le dire. C'est arrivé aujourd'hui. Lorsque j'ai regardé mon agenda avant de partir, un nouveau patient était inscrit pour lundi à dix heures. C'est Mrs. Bostock qui l'a inscrit, bien entendu, mais elle a ajouté "selon les instructions de Miss Bolam". Mrs. Bostock ne ferait jamais une chose pareille elle-même. C'est une secrétaire très agréable et très capable. »

Le docteur Baguley songea que Mrs. Bostock était un ambitieux trublion, mais il ne crut pas utile de le dire. Il demanda plutôt comment Miss Kettle s'en était tirée durant son interrogatoire avec Dalgliesh.

« Je n'ai pas pu l'aider beaucoup, je le crains, mais l'histoire du monte-charge l'a intéressé.

— Quelle histoire, Miss Kettle ?

— Quelqu'un l'a utilisé ce soir. Vous savez qu'il grince lorsqu'on l'utilise, puis cogne en atteignant le deuxième étage ? Eh bien, je l'ai entendu cogner. Je ne sais pas quand exactement, parce que je n'y ai pas accordé d'importance sur le moment. Ce n'était pas très tôt dans la soirée. Je suppose qu'il devait être aux environs de six heures et demie.

— Dalgliesh ne peut sérieusement penser que quelqu'un a utilisé le monte-charge pour descendre au sous-sol. Même s'il est assez grand, il faudrait deux personnes pour l'actionner.

— C'est ma foi vrai. Personne ne pourrait l'utiliser pour se hisser à l'étage. Il faudrait un complice. » Elle prononça le mot sur un ton de conspirateur, comme s'il s'agissait d'une vilaine expression tirée d'un patois de truands et qu'elle avait l'audace de l'utiliser.

« Je ne peux imaginer ce cher docteur Etherege accroupi dans le monte-charge comme un petit Bouddha replet avec Mrs. Bostock tirant sur les cordes de ses fortes mains rouges, continua-t-elle. Et vous ?

— Non », répondit sèchement le docteur Baguley. La description avait été d'une précision inattendue. Il déclara, pour effacer cette image : « Il serait intéressant de savoir qui s'est trouvé en dernier lieu dans les archives médicales. Avant le meurtre, veux-je dire. Je suis incapable de me rappeler quand j'ai été dans cet endroit pour la dernière fois.

— Vraiment ? Comme c'est étrange ! Cette pièce est si poussiéreuse et étouffante que je me rappelle chacune des fois où j'y suis allée. J'y étais à six heures moins le quart ce soir. »

De surprise, le docteur Baguley faillit arrêter la voiture.

« Ce soir, à six heures moins le quart ? Mais ce n'était que trente-cinq minutes avant sa mort !

— Oui, sans doute, si elle est morte vers six heures vingt. Le commissaire ne m'avait pas dit cela. Mais il a trouvé intéressant que je me sois rendue au sous-sol. Je cherchais l'un des vieux dossiers Worriker. Il devait être à peu près six heures moins le quart lorsque je suis descendue, et je ne suis pas restée longtemps. Je savais exactement où se trouvait le dossier.

— Et la pièce avait son aspect habituel ? Les dossiers n'étaient pas éparpillés par terre ?

— Oh, non. Tout était parfaitement en ordre. La pièce était fermée à clé et j'ai dû prendre la clé dans le local des portiers, puis j'ai refermé après avoir fini. J'ai remis la clé au tableau.

— Et vous n'avez vu personne ?

— Non, je ne pense pas. Mais j'ai entendu votre patiente sous LSD. Je l'ai trouvée très bruyante. Presque comme si elle était seule.

— Elle n'était pas seule. Elle ne l'est jamais. D'ailleurs, j'étais moi-même avec elle jusqu'à six heures moins vingt environ. Si vous étiez venue quelques minutes plus tôt, nous nous serions croisés.

— Seulement si nous nous étions rencontrés dans l'escalier du sous-sol ou si vous étiez entré aux archives. Mais je ne pense pas avoir vu qui que ce soit. Le commissaire me l'a demandé plusieurs fois. Je me demande si c'est un homme capable. Je l'ai trouvé très perplexe devant toute cette histoire. »

Ils ne parlèrent plus du meurtre, même si, pour le docteur Baguley, l'atmosphère de la voiture était lourde de questions sans réponses. Vingt minutes plus tard, il se rangeait devant l'appartement de Miss Kettle, près de Richmond Green, et c'est avec soulagement qu'il se pencha pour lui ouvrir la portière. Dès qu'elle fut hors de vue, il sortit de la voiture, et bravant l'humidité glacée, ouvrit le toit. Les quelques kilomètres suivants défilèrent, marqués par le ruban doré des feux arrière clignotant au milieu de la route, et l'air froid sentant l'automne qui se ruait dans la voiture. Juste avant Stalling, il quitta la route principale et se dirigea vers un pub sombre et peu attrayant blotti à l'écart, au milieu de ses ormes. La jeunesse dorée de Stalling Coombe ne l'avait jamais découvert ou l'avait rejeté en faveur des pubs élégants qui bordent la ceinture verte, et l'on ne voyait jamais de Jaguar garées le long de ses sombres murs de brique. Le bar était vide, comme à l'accoutumée, mais derrière la cloison de bois qui le séparait de la salle, on entendait un murmure de voix. Il s'assit dans son

fauteuil près du feu qui brûlait été comme hiver, alimenté manifestement de bouts de bois malodorants arrachés aux vieux meubles du patron. La pièce n'était guère accueillante. La cheminée fumait par vent d'est, aucun tapis ne recouvrait le sol en pierre et les bancs de bois qui s'alignaient le long des murs étaient trop durs et trop étroits pour qu'on s'y sente confortable. Mais la bière était glacée et délicieuse, les verres propres et l'endroit respirait une sorte de paix née de son dénuement et de sa solitude. George lui apporta sa pinte.

« Vous arrivez bien tard ce soir, docteur. » George l'avait appelé ainsi dès sa deuxième visite. Le docteur Baguley ne savait pas comment le patron du pub avait découvert son métier et ne s'en souciait d'ailleurs pas.

« Oui, répondit-il, j'ai été retenu à la clinique. » Il n'en dit pas plus et l'homme retourna à son comptoir. Puis il se demanda s'il s'était montré prudent. Les journaux du lendemain en parleraient tous. On en discuterait probablement au bar. George dirait tout naturellement :

« Le docteur est passé vendredi comme à l'accoutumée. Il n'a pas parlé du meurtre... Mais il avait l'air contrarié. »

Était-ce louche de ne rien dire ? Un homme innocent n'aurait-il pas plutôt envie de parler d'une affaire de meurtre dans laquelle il était impliqué ? Tout à coup, la petite pièce lui parut intolérablement étouffante, l'impression de paix s'évapora en une bouffée de douleur et d'anxiété. Il allait devoir le dire à Helen, et plus vite elle le saurait, mieux cela vaudrait.

Bien qu'il roulât vite, dix heures avaient largement sonné lorsqu'il arriva chez lui et aperçut à travers la haie de hêtres la lumière qui brûlait dans la chambre d'Helen. Ainsi, elle était montée sans l'attendre ; c'était toujours mauvais signe. Il mit la voiture au garage et se prépara à faire face à ce qui l'attendait.

Stalling Coombe était un endroit paisible, un petit domaine privé dont les maisons avaient été bâties selon des critères traditionnels, chacune au milieu d'un vaste jardin. Cette prospère oasis de banlieue avait peu de contact avec le village voisin de Stalling, et ses habitants, liés par des préjugés et un snobisme communs, vivaient comme des exilés décidés à conserver les apparences de la civilisation au milieu d'une culture étrangère. Baguley avait acheté sa maison quinze ans plus tôt, peu après son mariage. L'endroit lui avait déjà déplu à l'époque et les années lui avaient appris que c'était folie de négliger ses premières impressions. Mais il avait séduit Helen ; et Helen était enceinte à l'époque, ce qui lui donnait une raison supplémentaire d'essayer de la rendre heureuse. Pour Helen, la spacieuse maison en faux Tudor avait été remplie de promesses. Il y avait le chêne géant sur la pelouse de devant (« l'endroit idéal pour le landau les jours où il fait beau »), le large hall d'entrée (« les enfants adoreront y donner des

soirées, plus tard »), le calme du domaine (« si paisible pour toi, chéri, après Londres et tous ces horribles malades »).

Mais la grossesse s'était soldée par une fausse-couche et ils n'avaient plus jamais caressé l'espoir d'avoir des enfants. Cela aurait-il fait une différence s'ils en avaient eu ? La maison en aurait-elle moins paru un entrepôt d'espoirs déçus ? Assis sans bouger dans la voiture, à contempler le carré de lumière de mauvais augure, le docteur Baguley songea que tous les mauvais mariages se ressemblent fondamentalement. Helen et lui n'étaient guère différents des Worriker. Ils restaient ensemble parce qu'ils espéraient se sentir moins misérables ainsi que séparés. Si les tensions et les misères du mariage en venaient à peser plus lourd que les dépenses, les ennuis et le traumatisme d'une séparation légale, alors ils se sépareraient. Aucune personne saine d'esprit ne continuerait à tolérer l'intolérable. Lui n'avait connu qu'une seule raison valable et prépondérante pour vouloir divorcer, l'espoir d'épouser Fredrica Saxon. Maintenant que cet espoir s'était évanoui à jamais, autant continuer à subir un mariage qui, malgré toutes ses tensions, lui donnait au moins la confortable illusion que quelqu'un avait besoin de lui. Il méprisait l'image qu'il offrait de sa vie privée, la situation classique du psychiatre incapable de mener à bien ses propres relations personnelles. Mais une chose surnageait de cette union : une bouffée fugitive de tendresse et de pitié qui, la plupart du temps, lui permettait de se montrer gentil.

Il ferma à clé la grille du garage et traversa la large pelouse qui menait à la porte d'entrée. Le jardin avait l'air à l'abandon. Cela coûtait cher de le faire entretenir et Helen ne s'en souciait guère. Il ferait beaucoup mieux de vendre la maison et d'acheter quelque chose de plus petit. Mais Helen ne voulait pas en entendre parler. Elle était aussi heureuse à Stalling Coombe qu'elle pouvait espérer l'être. La vie sociale limitée et sans grandes exigences du village lui donnait au moins un semblant de sécurité. Cette existence « cocktail-et-petits-fours », les bavardages de ces femmes minces, chics et avides, les cancans à propos des défauts des bonnes étrangères et des filles au pair, les lamentations sur les frais de scolarité, les bulletins scolaires et l'ingratitude des jeunes étaient des préoccupations qu'elle pouvait comprendre ou partager. Baguley savait depuis longtemps – et cela lui faisait mal – que c'était dans ses relations avec lui qu'elle était le plus mal à l'aise.

Il s'interrogea sur la meilleure manière d'annoncer le meurtre de Miss Bolam. Helen ne l'avait rencontrée qu'une seule fois, ce fameux mercredi à la clinique, et il n'avait jamais su ce qu'elles s'étaient dit. Mais cette rencontre, brève, catalytique, avait créé une sorte d'intimité entre les deux femmes. Ou s'agissait-il peut-être d'une alliance

offensive dirigée contre lui ? Certainement pas de la part de Bolam. Son attitude à son égard n'avait jamais varié. Il pouvait même croire qu'elle le préférait à la plupart des psychiatres. Il l'avait toujours trouvée coopérante, serviable et correcte. C'était sans malice, sans esprit de vengeance, sans même lui en vouloir à lui particulièrement qu'elle avait fait venir Helen dans son bureau ce mercredi après-midi et, en une conversation d'une demi-heure, détruit le plus grand bonheur qu'il ait jamais connu.

C'est alors qu'Helen apparut au haut de l'escalier.

« C'est toi, James ? »

Depuis quinze ans, elle le saluait chaque soir en posant la même question inutile.

« Oui. Je suis désolé de rentrer si tard. Je suis désolé aussi de n'avoir pu t'expliquer au téléphone. Mais il s'est passé quelque chose d'épouvantable à la clinique et Etherege a pensé qu'il valait mieux en dire le moins possible. On a tué Enid Bolam. »

Mais le cerveau de sa femme s'était emparé du nom du directeur médical.

« Henry Etherege ! C'est bien de lui ! Il habite Harley Street, avec tout le personnel nécessaire, et il gagne deux fois plus que nous ! Il pourrait penser un peu à moi avant de te garder à la clinique jusqu'à cette heure-ci ! Sa femme n'est pas coincée toute seule à la campagne à attendre qu'il se décide à rentrer.

— Ce n'est pas à cause de Henry que j'ai été retenu. Je te l'ai dit. Quelqu'un a tué Enid Bolam. Nous avons eu la police à la clinique la plus grande partie de la soirée. »

Cette fois, elle avait entendu. Il la sentit prendre une brusque inspiration, vit ses yeux se rétrécir tandis qu'elle descendait l'escalier, serrant les pans de sa robe de chambre autour d'elle.

« Miss Bolam a été tuée ? »

— Oui, assassinée. »

Elle resta sans bouger, comme si elle réfléchissait, puis demanda calmement :

« Comment ? »

Elle ne dit mot tandis qu'il le lui expliquait. Ensuite, ils restèrent debout, face à face. Il se demanda avec un sentiment de malaise s'il devait aller vers elle pour lui offrir un geste de réconfort ou de sympathie. Mais pourquoi ? Après tout, Helen avait-elle perdu quelque chose ? Lorsqu'elle prit la parole, sa voix était froide comme du métal.

« Vous la détestiez tous, pas vrai ? Tous, sans exception ! »

— C'est ridicule, Helen ! La plupart d'entre nous n'avait guère de contacts avec elle, sauf brièvement et pour des questions administratives.

— On dirait que c'est quelqu'un de la maison qui a fait le coup, pas

vrai ? »

Le rude jargon de tribunal de police le fit sourciller.

« À première vue, oui, répondit-il sèchement. Je ne sais pas ce qu'en pense la police. »

Elle eut un rire amer.

« Oh, je devine ce que pense la police ! » Elle se tut à nouveau puis demanda soudain : « Où étais-tu ? »

— Je te l'ai dit. Dans les toilettes des médecins.

— Et Fredrica Saxon ? »

Il ne servait plus à rien maintenant d'attendre que jaillisse la fontaine de pitié ou de tendresse. Il était inutile même d'essayer de se contrôler. Il articula avec un calme mortel :

« Elle était dans son bureau à corriger un Rorschach. Si cela peut te faire plaisir, nous n'avons d'alibi ni l'un ni l'autre. Mais si tu espères nous coller ce meurtre sur le dos, à Fredrica ou à moi, tu auras besoin d'une plus grande intelligence que celle que je te connais. Il y a peu de chances que le commissaire écoute une femme névrosée agissant par dépit. Il en a trop vu dans ton genre. Mais essaie toujours ! Peut-être auras-tu de la chance ! Pourquoi ne viens-tu pas inspecter mes vêtements pour voir si tu y trouves des traces de sang ? »

Il la menaça du geste, son corps tout entier tremblant de rage. Terrifiée, elle ne lui jeta qu'un regard puis se retourna et monta l'escalier en trébuchant, se prenant les pieds dans sa robe de chambre et pleurant comme une enfant. Il la regarda disparaître en frissonnant de fatigue, de faim et de dégoût. Il fallait qu'il aille la retrouver. Il fallait réparer cela. Mais pas maintenant, pas tout de suite. D'abord, il devait se trouver à boire. Il s'appuya un moment contre la rampe et soupira avec une fatigue infinie :

« Oh, Fredrica. Chère, chère Fredrica. Pourquoi as-tu fait cela ? Pourquoi ? Pourquoi ? »

Miss Ambrose vivait avec une amie, une vieille infirmière qui avait reçu sa formation en même temps qu'elle, trente-cinq ans plus tôt, et qui venait de prendre sa retraite. À elles deux, elles avaient acheté une maison à Gidea Park, où elles vivaient depuis vingt ans dans le confort et l'harmonie, grâce à leur double salaire. Elles ne s'étaient mariées ni l'une ni l'autre et ne le regrettaient ni l'une ni l'autre. Il leur était arrivé, dans le passé, de souhaiter avoir des enfants, mais à force d'observer la vie de famille de leurs connaissances, elles avaient acquis la conviction que, malgré l'opinion générale, le mariage avait pour but de profiter aux hommes aux dépens des femmes et que même la maternité n'était pas une bénédiction sans nuages. Il est vrai que cette conviction n'avait jamais été mise à l'épreuve, vu que ni l'une ni l'autre n'avait jamais reçu de demande en mariage. Comme toute

personne travaillant dans une clinique psychiatrique, la surveillante connaissait les dangers du refoulement sexuel, mais il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'ils pouvaient s'appliquer à elle et, de fait, il aurait été difficile d'imaginer quelqu'un de moins refoulé. Si elle les avait examinées d'un œil critique, elle aurait probablement rejeté la plupart des théories psychiatriques en les qualifiant de dangereuses absurdités. Mais Miss Ambrose avait été dressée à penser que les médecins consultants n'étaient inférieurs à Dieu que d'un degré. Tout comme Dieu, ils se mouvaient de mystérieuse manière afin d'accomplir leurs prodiges, et pas plus que Dieu ils n'étaient sujets à critique ouverte. Certains, il est vrai, avaient des façons plus étranges que d'autres, mais une infirmière gardait quand même le privilège de prodiguer ses soins à ces divinités moindres, d'encourager les malades à subir leurs traitements avec confiance, en particulier lorsque le succès en paraissait douteux » et de pratiquer cette vertu professionnelle cardinale qu'est la loyauté la plus complète.

« Je me suis toujours montrée loyale envers les docteurs », était une phrase que l'on entendait souvent à Acacia Road, dans Gidea Park. La surveillante faisait souvent remarquer que la formation des jeunes infirmières qui travaillaient occasionnellement à la clinique Steen pour remplacer celles qui étaient en congé relevait d'une tradition moins accommodante, mais il est vrai qu'elle tenait la plupart de ces jeunes recrues en piètre estime et l'éducation moderne en plus piètre estime encore.

Comme d'habitude, elle prit la Central Line jusqu'à Liverpool Street, puis un train électrique desservant la banlieue Est, et vingt minutes plus tard elle se faufilait dans la coquette maison jumelle qu'elle partageait avec Miss Beatrice Sharpe. Ce soir-là, cependant, elle introduisit sa clé dans la serrure sans procéder à son inspection habituelle du jardin devant la maison, sans examiner d'un œil critique la peinture de la porte ni même méditer comme elle en avait l'habitude sur l'aspect généralement satisfaisant de la propriété et sur le confortable investissement qu'avait représenté cet achat.

« Est-ce toi, Dot ? demanda Miss Sharpe de la cuisine. Tu rentres bien tard.

— C'est un miracle que je ne sois pas encore plus en retard. Il y a eu un meurtre à la clinique et la police nous a retenus la plus grande partie de la soirée. Ils y sont encore, pour autant que je sache. On nous a pris nos empreintes, à moi et au reste du personnel. »

La surveillante gardait délibérément une voix égale, mais elle trouva satisfaisant l'effet produit par la nouvelle. Elle n'en avait pas attendu moins. Ce n'est pas tous les jours que quelqu'un a de telles émotions à rapporter et elle avait passé un certain temps, dans le train, à répéter la manière la plus efficace d'annoncer la nouvelle. La

phrase choisie exprimait avec concision les détails saillants. Le souper en fut temporairement oublié. En murmurant qu'un plat mijoté, ça pouvait toujours attendre, Miss Sharpe versa à son amie et à elle-même un verre de sherry, remède spécifique en cas de choc, et s'installa au salon pour entendre l'histoire dans tous ses détails. Miss Ambrose, qui, à la clinique, avait la réputation d'être discrète et taciturne, se montrait bien plus communicative chez elle, et il ne fallut pas longtemps pour que Miss Sharpe sache, sur le meurtre, tout ce que son amie était en mesure de lui raconter.

« Mais qui l'a fait, crois-tu, Dot ? » Miss Sharpe remplit leurs verres – une extravagance sans précédent – et s'appliqua à analyser les faits.

« À mon avis, le meurtre doit avoir été commis entre six heures vingt, lorsque tu as vu Miss Bolam se diriger vers l'escalier du sous-sol, et sept heures, lorsque le corps a été découvert.

— Ça, c'est évident ! C'est pour cela que le commissaire me demandait sans cesse si j'étais sûre de l'heure. Je suis la dernière personne à l'avoir vue vivante, cela ne fait aucun doute. Mrs. Belling avait terminé son traitement et était prête à rentrer chez elle vers six heures et quart et je suis allée dans la salle d'attente l'annoncer à son mari. Il s'inquiète toujours de l'heure parce qu'il fait la nuit et qu'il doit avoir mangé et être au travail avant huit heures. J'ai donc regardé ma montre et vu qu'il n'était que six heures vingt. Alors que je franchissais la porte de la salle de sismothérapie, Miss Bolam, qui se dirigeait vers l'escalier du sous-sol, est passée devant moi. Le commissaire m'a demandé de quoi elle avait l'air et si nous avions échangé quelques mots. Eh bien, nous ne nous sommes pas parlé et, pour autant que je puisse en juger, elle avait son air habituel.

— De quoi a-t-il l'air ? demanda Miss Sharpe, l'imagination peuplée de visions de Maigret et de l'inspecteur Barlow.

— Le commissaire ? Parfaitement poli, je dois dire. Un visage mince, osseux. Les cheveux noirs. Je ne lui ai pas révélé grand-chose. On peut voir qu'il a l'habitude de flagorner les gens pour en obtenir des renseignements. Mrs. Shorthouse est restée des heures avec lui et je parie qu'il en a eu pour son argent. En tout cas, moi je ne joue pas ce jeu-là. J'ai toujours été loyale envers la clinique.

— Quand même, Dot, il s'agit d'un meurtre.

— C'est très bien, tout ça, Béa, mais tu sais ce qu'est la Steen. Il y a déjà assez de potins comme ça, inutile d'en rajouter. Aucun des médecins ne l'aimait, ni personne d'autre, pour autant que je sache. Mais ça n'est pas une raison pour la tuer. Bref, j'ai gardé bouche cousue et si les autres ont le moindre bon sens, ils en feront de même.

— En tout cas, toi, tu ne risques rien. Tu as un alibi, si tu te trouvais tout ce temps avec le docteur Ingram dans la salle de

sismothérapie.

— Oh, nous ne risquons rien. Pas plus que Shorthouse, Cully, Nagle et Miss Priddy. Nagle est sorti mettre le courrier à la boîte après six heures et quart et les autres se trouvaient ensemble dans la même pièce. Pour les docteurs, je ne suis pas sûre ; c'est dommage que le docteur Baguley ait quitté la salle de sismothérapie après avoir donné son traitement à Belling. Cela dit, aucune personne sensée ne pourrait le soupçonner, mais c'est tout de même regrettable. Pendant que nous attendions l'arrivée de la police, le docteur Ingram s'est approchée pour suggérer que nous n'en disions rien. On le mettrait dans un fichu pétrin, le docteur Baguley, avec ce genre d'entourloupette ! J'ai fait semblant de ne pas comprendre. Je me suis contentée de lui lancer l'un de mes regards, et j'ai dit : "Je suis sûre, docteur, que si nous disons tous la vérité, les innocents n'auront rien à craindre." Ça lui a cloué le bec. Et c'est ce que j'ai fait. J'ai dit la vérité. Mais je n'ai pas été plus loin. Si la police veut des potins, elle n'a qu'à s'adresser à Mrs. Shorthouse.

— Et Marion Bolam ? demanda Miss Sharpe.

— C'est pour elle que je m'en fais. Elle se trouvait pile au bon endroit, et l'on ne peut pas dire qu'un patient sous LSD soit un alibi pour qui que ce soit. Le commissaire s'est lancé sur sa piste sans perdre une seconde. Il a essayé de me tirer les vers du nez. Était-elle en bons termes avec sa cousine ? C'est sûrement pour être ensemble qu'elles travaillaient toutes les deux à la Steen ? Et ta sœur, j'ai pensé, mais je n'ai pas ouvert le bec. Il en a été pour ses frais avec moi. Mais on pouvait voir de quel côté il se dirigeait. En réalité, ce n'est pas étonnant. Nous savons tous que Miss Bolam avait de l'argent et si elle ne l'a pas légué à une pension pour chats, ça ira à sa cousine. Il n'y a personne d'autre à qui le laisser, après tout.

— Je ne me l'imagine pas léguant ses biens à une pension pour chats, fit Miss Sharpe, qui prenait tout littéralement.

— C'est une image. D'ailleurs, elle ne s'est jamais beaucoup occupée de Tigger, bien qu'il soit censé être son chat. J'ai toujours trouvé ça typique de Miss Bolam. Elle a découvert Tigger mourant littéralement de faim dans le square, et l'a emmené à la clinique. Depuis, elle lui achète chaque semaine trois boîtes de pâtée. Mais elle ne l'a jamais caressé ni nourri, ni laissé venir dans aucune des pièces du haut. D'autre part, cette sotte de Priddy est tout le temps fourrée en bas à faire des embarras pour Tigger avec Nagle, mais je ne les ai jamais vus lui apporter de la nourriture. Je pense que Miss Bolam achetait les boîtes par sens du devoir. Elle n'aimait pas vraiment les animaux. Mais elle pourrait aussi bien laisser son argent à cette église à laquelle elle tient tant, ou même aux Éclaireuses.

— On s'attendrait quand même à ce qu'elle le lègue à la chair de

sa chair », fit Miss Sharpe. Elle-même avait piètre opinion de la chair de sa chair et trouvait souvent matière à critiquer dans la conduite de ses neveux et nièces, mais son petit capital, lentement accumulé, avait été soigneusement réparti entre eux par testament. Cela dépassait son entendement qu'on puisse faire sortir l'argent de la famille.

Elles sirotèrent leur sherry en silence. Les deux barres du faux feu de bois luisaient doucement et les braises synthétiques brillaient et clignotaient au rythme de la petite lampe qui tournait derrière. Miss Ambrose parcourut le salon des yeux et le trouva à son goût. Le lampadaire projetait une lumière douce sur la moquette et le confortable ensemble formé par le divan et les fauteuils. Dans un coin se trouvait un appareil de télévision avec ses petites antennes jumelles déguisées en fleurs au bout de leur tige. Le téléphone se nichait sous la jupe en crinoline d'une poupée de plastique. Sur le mur d'en face, au-dessus du piano, était accroché un panier en rotin d'où cascadaient une plante d'intérieur, serpentins verts cachant presque la photo de mariage de l'aînée des nièces de Miss Sharpe, qui occupait la place d'honneur sur le piano. Miss Ambrose trouvait la simplicité immuable de ces objets familiers réconfortante. Eux au moins ne changeaient pas. Maintenant que l'excitation qu'elle avait éprouvée en annonçant la nouvelle était passée, elle se sentait très fatiguée. Écartant ses robustes jambes, elle se pencha pour défaire les lacets de ses chaussures noires réglementaires en poussant un petit grognement sous l'effort. D'habitude elle enlevait son uniforme dès qu'elle rentrait à la maison. Ce soir, elle n'en avait pas eu le courage. Tout à coup, elle s'écria :

« Il n'est pas facile de savoir ce qui vaut le mieux. Le commissaire dit que tout, même la chose la plus insignifiante, peut avoir de l'importance. Voilà qui est très bien. Mais imagine que ce soit important dans le mauvais sens ? Imagine que cela donne à la police des idées fausses ? »

Miss Sharpe ne débordait ni d'imagination ni de sensibilité, mais elle n'avait pas vécu dans la même maison que son amie pendant vingt ans sans pouvoir reconnaître un appel à l'aide.

« Tu ferais mieux de me dire ce qui te tracasse, Dot.

— Eh bien, c'est arrivé mercredi. Tu sais à quoi ressemblent les toilettes des dames à la Steen ? Il y a la grande pièce extérieure avec le lavabo, les armoires métalliques et les deux cabinets. La consultation s'était prolongée plus tard que d'habitude. Je pense qu'il devait être sept heures bien passées lorsque je suis allée me rafraîchir. Pendant que j'étais au petit coin, Miss Bolam est entrée dans les lavabos. Sa cousine l'accompagnait. Je pensais qu'elles étaient toutes les deux rentrées chez elles, mais je suppose que Miss Bolam voulait prendre quelque chose dans son casier et que Marion l'a suivie. Elles

avaient dû se trouver ensemble dans le bureau de la directrice, parce qu'elles étaient manifestement en pleine conversation et continuaient à se disputer. Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre. Tu sais comment c'est. J'aurais pu tousser ou tirer la chasse pour montrer que j'étais là, mais lorsque j'y ai pensé, il était déjà trop tard.

— Pour quoi se disputaient-elles ? demanda son amie. Pour une question d'argent ? »

D'après son expérience, c'était là la cause de dissension familiale la plus fréquente.

« Eh bien, c'est ce qu'on aurait dit. Elles ne parlaient pas très fort et je n'ai évidemment pas essayé d'entendre. Je crois qu'elles parlaient de la mère de Marion Bolam – elle a une sclérose en plaques, tu sais, et elle est plus ou moins grabataire à présent – parce que Miss Bolam a dit qu'elle regrettait, mais qu'elle faisait tout ce qu'elle pouvait et qu'il vaudrait mieux pour Marion qu'elle accepte la situation et inscrive sa mère sur une liste d'attente pour un lit d'hôpital.

— Voilà qui paraît assez raisonnable. On ne peut prendre indéfiniment soin de ces cas-là à la maison. À moins d'abandonner tout travail à l'extérieur et de rester chez soi toute la journée.

— Je ne pense pas que Marion Bolam pourrait se le permettre. En tout cas, elle a commencé à rouspéter et à dire que sa mère finirait dans une salle de gériatrie avec un tas de vieilles femmes séniles et que c'était du devoir d'Enid de les aider, parce que sa mère l'aurait voulu ainsi. Puis elle a dit quelque chose à propos du fait que l'argent leur reviendrait si Enid mourait et qu'il vaudrait tellement mieux qu'elles en reçoivent un peu maintenant, puisque ça ferait une grosse différence pour elles.

— Qu'a répondu Miss Bolam ?

— C'est ce qui me tracasse. Je ne me souviens pas des mots exacts, mais cela revenait à dire que Marion ne devait pas compter recevoir l'argent, parce qu'elle allait changer son testament. Elle avait eu l'intention d'en parler ouvertement à sa cousine dès qu'elle se serait réellement décidée. Cet argent représentait une grande responsabilité, et dans ses prières elle avait demandé conseil sur ce qu'elle devait faire. »

Miss Sharpe renifla. Elle avait peine à croire que le Tout-Puissant puisse jamais conseiller de faire un legs en dehors de la famille. Ou Miss Bolam n'était pas une pétitionnaire très efficace, ou elle avait délibérément mal interprété les instructions divines. Miss Sharpe n'était même pas sûre d'approuver ce genre de prière. On devrait pouvoir prendre certaines décisions tout seul. Mais elle comprit ce qui préoccupait son amie.

« Ça ferait moche si on le découvrait, admit-elle. Voilà qui ne fait aucun doute.

— Je pense connaître assez bien Bolam, Béa, et cette petite ne ferait pas de mal à une mouche. L'idée qu'elle puisse assassiner qui que ce soit est ridicule. Tu sais ce que je pense des jeunes infirmières en général. Eh bien, je verrais d'un bon œil que Bolam me succède lorsque je prendrai ma retraite l'année prochaine, ce qui n'est pas peu dire. Je lui ferais totalement confiance.

— Toi peut-être, mais pas la police. Pourquoi le ferait-elle ? Bolam est probablement déjà leur premier suspect. Elle était sur place ; elle n'a pas d'alibi ; elle a de bonnes connaissances médicales et saurait à quel endroit le crâne est le plus vulnérable et où enfoncer le ciseau. On lui avait dit que Tippet ne viendrait pas à la clinique. Et maintenant ceci !

— Et ce n'est pas comme s'il s'agissait d'une petite somme. » Miss Ambrose se pencha en avant et baissa la voix. « Il m'a semblé entendre Miss Bolam mentionner trente mille livres. Trente mille, Béa. Ce serait comme gagner le gros lot ! »

Malgré elle, Miss Sharpe se sentit impressionnée, mais elle remarqua simplement que les gens qui continuaient à travailler alors qu'ils possédaient trente mille livres avaient besoin de se faire examiner la cervelle.

« Que ferais-tu, Béa ? Crois-tu que je doive en parler ? »

Miss Ambrose, une femme pourtant farouchement indépendante et habituée à régler ses propres affaires, reconnaissait que cette décision la dépassait et déposait la moitié du fardeau dans les mains de son amie. Elles savaient toutes deux qu'il s'agissait d'un moment unique. Jamais deux amies n'avaient exigé aussi peu l'une de l'autre. Miss Sharpe resta silencieuse pendant quelques secondes, puis déclara :

« Non. En tout cas, pas encore. Après tout, elle est ta collègue et tu lui fais confiance. Ce n'est pas ta faute si tu as surpris cette conversation, et tu ne l'as entendue que par hasard. Ce n'est que par hasard que tu te trouvais au petit endroit. J'essayerais de l'oublier. De toute manière, la police découvrira à qui Bolam a légué son argent et si le testament a été changé. Dans les deux cas, on soupçonnera Marion Bolam. Et si l'affaire aboutit à un procès – je ne fais que dire "si", remarque –, eh bien, tu n'as pas envie d'être inutilement impliquée. Souviens-toi des infirmières dans l'affaire Eastbourne, les heures qu'elles ont passées à la barre. Tu n'as pas besoin de ce genre de publicité. »

En effet, pensa Miss Ambrose. Son imagination ne lui représentait que trop vivement la scène. Sir Machin-Chose, un homme grand, au nez crochu, représentant le ministère public, baisserait des yeux redoutables vers elle, les pouces coincés dans les bandes de sa toge.

« Et maintenant, Miss Ambrose, peut-être pourriez-vous expliquer

à monsieur le juge et aux jurés ce que vous étiez en train de faire lorsque vous avez surpris cette conversation entre l'accusée et sa cousine. »

Gloussements dans le tribunal. Le juge, terrifiant en rouge et perruque blanche, se penche sur son siège.

« Si les rires continuent, je fais évacuer le tribunal. »

Silence. Sir Machin se lançant de nouveau à l'attaque.

« Eh bien, Miss Ambrose... ? »

Non, elle n'avait certainement pas besoin de ce genre de publicité.

« Je pense que tu as raison, Béa, fit-elle. Après tout, ce n'est pas comme si le commissaire m'avait demandé si je ne les avais jamais surprises en train de se quereller. » Il ne l'avait pas fait, et avec un peu de chance, il ne le ferait jamais.

Miss Sharpe se dit qu'il était temps de changer de sujet.

« Comment le docteur Steiner l'a-t-il pris ? demanda-t-elle. Tu disais toujours qu'il s'acharnait à faire muter Bolam dans une autre unité.

— Ça aussi, c'est extraordinaire ! Il était bouleversé ! Tu te souviens que je t'ai dit qu'il était avec nous lorsque nous avons découvert le corps ? Tu sais qu'il pouvait à peine se maîtriser ? Il a dû nous tourner le dos et je pouvais voir ses épaules trembler. Il pleurait, je crois. Je ne l'ai jamais vu aussi bouleversé. Les gens ne sont-ils pas extraordinaires, Béa ? »

C'était un cri véhément de protestation et de rancœur. Les gens étaient extraordinaires ! On croyait les connaître. On travaillait avec eux, pendant des années parfois. On passait plus de temps avec eux qu'avec sa famille ou ses amis intimes. On connaissait chacune de leurs rides. Et pendant tout ce temps, ils avaient une vie à eux. Comme le docteur Steiner qui pleurait sur le cadavre d'une femme qu'il n'avait jamais aimée. Comme le docteur Baguley qui avait eu une liaison avec Fredrica Saxon pendant des années sans que personne le sache, jusqu'au moment où Miss Bolam l'avait découvert puis répété à sa femme. Comme Miss Bolam qui avait emmené Dieu sait quels secrets dans la tombe. Miss Bolam, l'ennuyeuse, l'ordinaire, la peu intéressante Enid Bolam, qui avait inspiré à quelqu'un une telle haine qu'elle avait fini avec un ciseau planté dans le cœur. Comme ce mystérieux membre du personnel qui se présenterait lundi matin à la clinique, vêtu comme à l'accoutumée, parlant et souriant comme à l'accoutumée, mais qui était un assassin.

« On peut sourire et pourtant être un scélérat », s'exclama tout à coup Miss Ambrose. Elle pensait que cette phrase était une citation tirée d'une pièce. Shakespeare probablement. Comme la plupart des citations. Mais sa laconique malveillance convenait à son état d'esprit.

« Tu as besoin de manger, déclara catégoriquement Miss Sharpe.

Quelque chose de léger et de nourrissant. Si on laissait le ragoût jusqu'à demain soir et qu'on se contentait d'œufs durs ? »

Elle l'attendait à l'entrée de St. James's Park, comme prévu. Lorsque en traversant le Mail, il aperçut la mince silhouette triste affaissée près du monument aux morts, Nagle ressentit presque de la pitié pour elle. La nuit était bigrement froide pour rester debout à attendre. Mais les premiers mots qu'elle prononça tuèrent en lui tout élan de pitié.

« On aurait dû se donner rendez-vous ailleurs. Toi, ça te convient, bien entendu. C'est sur ton chemin. »

Elle avait l'air aussi grincheuse qu'une épouse négligée.

« Rentrons à l'appartement alors », dit-il d'un ton persifleur. « Nous pouvons descendre en bus.

— Non. Pas l'appartement. Pas ce soir. »

Il sourit dans le noir et ils se dirigèrent ensemble vers l'ombre dense des arbres. Ils marchaient à quelques pas l'un de l'autre, et elle ne fit aucun geste pour se rapprocher de lui. Il contempla le haut profil calme, d'où toute trace de larmes avait disparu. Elle avait l'air désespérément fatiguée. Tout à coup, elle déclara :

« Ce commissaire est vraiment bel homme, tu ne trouves pas ? Crois-tu qu'il nous soupçonne ? »

C'était donc cela ; le besoin avide d'être rassurée, une envie puérile d'être protégée. Et pourtant, on aurait presque dit qu'elle n'y attachait aucune importance. Il répondit rudement :

« Pour l'amour de Dieu, pourquoi le ferait-il ? Je n'étais pas à la clinique lorsqu'elle est morte. Tu le sais aussi bien que moi.

— Mais moi si. J'étais là.

— Personne ne te soupçonnera longtemps. Les médecins y veilleront. Nous avons déjà parlé de tout cela. Tout ira bien si tu gardes la tête froide et que tu m'écoutes. À présent, voici ce que je veux que tu fasses. »

Elle écouta avec l'humilité d'un enfant, mais en contemplant ce visage fatigué et sans expression, il eut l'impression de se trouver en compagnie d'une étrangère. Il se demanda négligemment s'ils se libéreraient jamais l'un de l'autre. Et tout à coup, il eut le sentiment que ce n'était pas elle, la victime.

En arrivant au lac, elle s'arrêta et son regard erra sur l'eau. De la pénombre montaient les petits cris et les battements d'ailes des canards. Il sentit la brise du soir, salée comme un vent marin, et il frissonna. En se retournant pour étudier son visage, à présent ravagé de fatigue, il se remémora un autre tableau : un large sourcil sous un calot d'infirmière, un bandeau de cheveux blonds, d'immenses yeux gris qui ne trahissaient rien. Il se mit à jouer timidement avec une

nouvelle idée. Il n'en sortirait peut-être rien, bien entendu. Il y avait peu de chances qu'il en sorte quoi que ce soit. Mais le tableau serait bientôt terminé et il pourrait larguer Jenny. Dans un mois, il serait à Paris, mais Paris n'était qu'à une heure de vol et il reviendrait souvent. Et une fois débarrassé de Jenny, avec tout l'avenir devant lui, il pourrait tenter le coup. On pouvait faire pis qu'épouser l'héritière de trente mille livres sterling.

Marion Bolam s'introduisit dans l'étroite maison, identique à ses voisines, du 17, Rettinger Street, N.W.1, et fut accueillie par la familière odeur du rez-de-chaussée, un mélange de graisse à frire, d'encaustique et d'urine. Le landau des jumeaux se trouvait derrière la porte avec son alaise tachée jetée sur la poignée. L'odeur de cuisine lui parut moins forte que d'habitude. Elle rentrait tard ce soir, et les locataires du rez-de-chaussée devaient avoir fini leur dîner depuis longtemps. À l'arrière de la maison, on entendait vaguement les pleurs d'un bébé, à moitié couverts par le bruit de la télévision – l'hymne national. La B.B.C. arrêta son service pour ce jour-là.

Elle monta au premier étage. Les relents de nourriture, masqués par la forte odeur d'un désinfectant de ménage, y étaient plus faibles. La locataire du premier s'adonnait à la propreté comme celui du sous-sol s'adonnait à la boisson. Un petit mot était posé comme d'habitude sur le rebord de la fenêtre du palier. Ce soir, il y était écrit : « Ne laissez pas vos bouteilles de lait vides ici. Ce n'est pas un lieu public. C'est à vous que je m'adresse. » De derrière la porte en bois brun poli s'échappait, même à cette heure tardive, le rugissement d'un aspirateur.

En route pour le troisième étage et leur appartement. Elle s'arrêta sur la première marche de la dernière volée d'escalier et contempla, avec les yeux d'un étranger, ses pathétiques tentatives pour améliorer l'aspect du lieu. Les murs avaient été recouverts d'une peinture mate blanche, les marches d'un tapis gris. La porte était peinte en jaune citron et arborait un heurtoir en cuivre en forme de tête de grenouille. Au mur, soigneusement alignées l'une au-dessus de l'autre, étaient accrochées les trois gravures de fleurs qu'elle avait choisies au marché de Berwick Street. Jusqu'à ce soir, elle avait été contente du résultat de son travail. L'entrée avait vraiment de l'allure. Il lui était même arrivé de penser qu'elle pourrait sans risque inviter quelqu'un pour le café – peut-être Mrs. Bostock, de la clinique, ou même Miss Ambrose – sans avoir à s'excuser ni à fournir d'explications. Mais ce soir, libérée – glorieusement et à jamais – de cette duperie qu'est la pauvreté, elle pouvait voir l'appartement tel qu'il était réellement : sordide, sombre, sans air, puant et pathétique. Ce soir, pour la première fois, elle pouvait admettre en toute sécurité combien elle haïssait chaque brique

du 17 Rettinger Street.

Elle marchait sur la pointe des pieds, rechignant à entrer. Elle disposait de tellement peu de temps pour réfléchir, pour faire des plans. Elle savait exactement ce qu'elle verrait en ouvrant la porte de la chambre de sa mère. Le lit était placé contre la fenêtre ; les soirs d'été, Mrs. Bolam pouvait rester allongée et regarder le soleil se coucher derrière les crénelures des toits en pentes et des cheminées tordues avec, au loin, les tourelles de la gare de St. Paneras qui s'assombrissaient contre le ciel flamboyant. Ce soir, les rideaux seraient tirés. L'aide sociale aurait mis sa mère au lit, laissant le téléphone et la radio portative sur la table de nuit, à côté de la clochette avec laquelle Mrs. Bolam pouvait, en cas de nécessité, réclamer l'aide de la locataire du dessous. La lampe de chevet serait allumée, mince flaque de lumière dans les ténèbres environnantes. À l'autre bout de la pièce, l'une des barres du radiateur électrique serait allumée, une barre seulement, dose de confort soigneusement calculée pour une soirée d'octobre. Dès qu'elle ouvrirait la porte, les yeux de sa mère, ravivés par la joie et l'attente du plaisir, rencontreraient les siens. Une fois de plus, elle la saluerait sur ce ton intolérablement joyeux, une fois de plus elle l'interrogerait par le menu sur ses faits et gestes de la journée.

« As-tu eu une bonne journée à la clinique, ma chérie ? Pourquoi rentres-tu si tard ? S'est-il passé quelque chose ? »

Comment répondre à cela ?

« Rien d'important, Maman, si ce n'est que quelqu'un a transpercé le cœur de la cousine Enid et que nous allons être riches, tout compte fait. »

Qu'est-ce que cela signifiait pour elles ? Mon Dieu, qu'est-ce que cela ne signifiait pas ? Adieu les odeurs d'encaustique et de serviettes. Plus besoin de se concilier la harpie du deuxième étage au cas où l'on aurait besoin qu'elle réponde au coup de clochette. Plus besoin de surveiller le compteur d'électricité et de se demander s'il faisait vraiment assez froid pour allumer une barre supplémentaire au radiateur électrique. Plus besoin de remercier deux fois l'an la cousine Enid pour son généreux chèque, en décembre parce que cela faisait une telle différence pour la Noël, et à la fin juillet pour régler le taxi et l'hôtel hors de prix qui accueillait les invalides qui pouvaient se payer le luxe d'être à charge. Plus besoin de compter les jours, d'observer le calendrier, de se demander si Enid allait leur rendre ce service cette année encore. Plus besoin de saisir le chèque avec une gratitude de bon ton pour cacher derrière des yeux baissés la haine et le ressentiment qui donnaient envie de le déchirer et de le lui jeter au visage, ce visage suffisant, laid et condescendant. Plus besoin de monter ces marches, dorénavant. Elles pourraient s'offrir cette maison

en banlieue dont rêvait sa mère. L'une des banlieues chic, bien entendu, assez près de Londres pour qu'elle puisse se rendre facilement à la clinique – il ne serait pas prudent de démissionner avant que ça ne devienne réellement nécessaire –, assez loin pour se permettre un petit jardin, ou même une vue sur la campagne. Peut-être même pourraient-elles s'offrir une petite voiture. Elle apprendrait à conduire. Et ensuite, lorsqu'il ne serait plus possible de laisser sa mère seule, elles pourraient rester ensemble. Cela signifiait la fin de cette anxiété continuelle à propos de l'avenir. Il n'y avait plus de raison d'imaginer sa mère dans une salle pour malades chroniques, laissée aux soins d'étrangères débordées, entourée de vieillards séniles et incontinents, et attendant sans espoir que vienne la fin. Et l'argent pouvait procurer des plaisirs moins vitaux mais non sans importance. Elle s'achèterait des habits. Elle n'aurait plus à attendre les soldes bisannuels si elle avait envie d'un ensemble qui ait l'air convenable. Il était possible de bien s'habiller, vraiment bien, avec la moitié de l'argent qu'Enid dépensait pour ces jupes et ces tailleurs si peu séduisants. Il devait y en avoir des penderies pleines dans l'appartement de Kensington ! Quelqu'un devrait se charger de les trier. Et qui en voudrait ? Qui voudrait de quoi que ce soit ayant appartenu à la cousine Enid ? Sauf son argent. Sauf son argent. Et si elle avait déjà écrit à son notaire pour changer son testament ? Ce n'était sûrement pas possible ! Marion Bolam lutta contre un sentiment de panique et s'obligea une fois de plus à considérer rationnellement cette possibilité. Elle avait si souvent étudié la question. Supposons qu'Enid ait écrit mercredi soir. Bon, supposons qu'elle l'ait fait. Il aurait été trop tard pour la levée de ce soir-là, et la lettre ne serait arrivée que ce matin. Tout le monde sait le temps que prennent les notaires pour faire quoi que ce soit. Même si Enid avait insisté sur le caractère urgent de l'affaire et avait posté la lettre à temps pour la levée de mercredi, il était impossible que le nouveau testament ait déjà été prêt pour sa signature. Et s'il était prêt, s'il attendait d'être envoyé dans sa massive enveloppe officielle, qu'est-ce que cela pouvait faire ? La cousine Enid ne le signerait plus maintenant, de cette écriture ronde, droite, enfantine qui lui ressemblait tant. La cousine Enid ne signerait plus jamais rien.

Elle repensa à l'argent. Non à sa propre part. Il y avait peu de chance que celle-ci lui apporte le bonheur, à présent. Mais même si on l'arrêtait pour meurtre, on ne pourrait empêcher Maman d'hériter de sa part. Personne ne pouvait l'empêcher. Pourtant, il était urgent qu'elle mette la main sur de l'argent liquide. Tout le monde savait qu'un testament mettait des mois à être homologué. Est-ce qu'elle aurait l'air suspect ou insensible si elle allait trouver le notaire d'Enid pour lui expliquer qu'elles étaient très pauvres et lui demander ce qu'il

pouvait faire ? Ou serait-il plus sage de demander à la banque ? Peut-être le notaire la ferait-elle appeler. Oui, bien sûr, c'est ce qu'il ferait. Sa mère et elle étaient les plus proches parentes. Et dès qu'on aurait lu le testament, elle pourrait poser avec tact la question d'une avance. Cela semblerait suffisamment naturel ? Une avance de cent livres, ce ne serait pas trop demander pour quelqu'un qui en hérite de trente mille.

Tout à coup, elle n'y tint plus. La longue tension se brisa. Elle n'eut pas conscience de parcourir les dernières marches, d'introduire sa clé dans la serrure. Elle se retrouva dans l'appartement qu'elle traversa jusqu'à la chambre de sa mère. Hurlant de peur et de désespoir, pleurant comme elle ne l'avait plus fait depuis l'enfance, elle se jeta sur la poitrine de sa mère et sentit ses bras fragiles et tremblants qui l'entouraient et la réconfortaient avec une force inattendue. Les bras la bercèrent comme un bébé. La voix tant aimée roucoula des mots rassurants. Sous la chemise de nuit bon marché, elle sentit l'odeur de la douce chair familière.

« Chut, ma chérie. Mon bébé. Chut. Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Dis-le-moi, ma chérie. »

Et Marion Bolam le lui dit.

Depuis son divorce deux ans plus tôt, le docteur Steiner partageait une maison à Hampstead avec sa sœur, qui était veuve. Il possédait son propre salon et sa cuisine, et cet arrangement, qui leur permettait à Rosa et à lui de se voir peu, favorisait l'illusion qu'ils s'entendaient bien. Rosa était snob sur le plan culturel. Sa maison offrait un havre à une pléiade d'acteurs sans engagements, de poètes n'ayant jamais publié qu'un seul opuscule, d'esthètes posant aux confins du monde du ballet, et d'écrivains plus soucieux de parler de leur art dans une atmosphère de bienveillante compréhension que de le pratiquer. Le docteur Steiner ne s'offusquait pas de leur présence, pour autant qu'ils mangent et boivent aux frais de Rosa et non aux siens. Il se rendait compte que sa profession exerçait un certain prestige aux yeux de sa sœur et que le présenter comme « mon frère Paul, le célèbre analyste » compensait d'une certaine manière le loyer très bas qu'il payait par intermittences et les menues irritations inévitables entre frère et sœur. On ne l'aurait guère logé pour si peu et avec tant de confort s'il avait été le gérant d'une banque.

Ce soir, Rosa était de sortie. Cela dénotait un exaspérant manque de considération de sa part de s'absenter le seul soir où il avait besoin de sa compagnie, mais c'était bien d'elle. La bonne allemande était sortie elle aussi, vraisemblablement sans permission, puisque le vendredi n'était pas son demi-jour. On lui avait préparé de la soupe et de la salade dans sa cuisine, mais même réchauffer la soupe lui

semblait au-dessus de ses forces. Les sandwiches qu'il avait avalés sans les savourer à la clinique lui avaient coupé l'appétit sans lui ôter le besoin de manger des protéines, de préférence chaudes et convenablement préparées. Et il n'avait pas envie de dîner seul. Tout en se versant un sherry, il admit qu'il éprouvait le besoin de parler à quelqu'un du meurtre, peu importe qui. C'était un besoin impérieux. Il songea à Valda.

Son mariage avec Valda avait été voué à l'échec depuis le début, comme toute union où le mari et la femme témoignent d'une ignorance fondamentale de leurs besoins mutuels tout en nourrissant l'illusion qu'ils se comprennent parfaitement bien. Son divorce n'avait pas affligé le docteur Steiner, mais il l'avait dérangé et peiné, et il se sentait ravagé par un sentiment irrationnel de culpabilité et d'échec. En revanche, la liberté semblait réussir à Valda. Lorsqu'il la rencontrait, il était toujours frappé par son rayonnant bien-être physique. Ils ne s'évitaient pas, car Valda estimait que retrouver son ex-mari – ou les amants qu'elle avait quittés – avec des débordements d'amitié et de bonne humeur était la marque d'un comportement civilisé. Le docteur Steiner ne l'aimait pas, ne l'admirait pas non plus. Il appréciait la compagnie de femmes dans le coup, éduquées, intelligentes et fondamentalement sérieuses, mais ce n'était pas avec elles qu'il aimait coucher. Il savait tout de cette gênante dichotomie. Il avait passé beaucoup de temps et dépensé beaucoup d'argent à en rechercher les causes avec son analyste. Malheureusement, savoir est une chose, changer en est une autre, comme auraient pu lui apprendre certains de ses patients. Et il y avait des moments avec Valda (Millicent, de son nom de baptême) où il n'avait pas vraiment envie d'être différent.

Le téléphone sonna pendant une minute environ avant qu'elle ne réponde et il lui parla de Miss Bolam sur un fond de musique et de bruits de verres. L'appartement semblait plein de monde. Il n'était même pas sûr qu'elle l'ait entendu.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il avec irritation. Tu as du monde ? »

— Juste quelques copains. Attends que je diminue la musique. Bon, qu'as-tu dit ? »

Le docteur Steiner le répéta. Cette fois-ci, Valda eut une réaction tout à fait satisfaisante.

« Assassinée ! Non ! Chéri, cela a dû te terrifier ! Miss Bolam. N'est-ce pas cette ennuyeuse administratrice que tu détestais tant ? Celle qui essayait tout le temps de te rouler à propos de tes frais de déplacement ? »

— Je ne la détestais pas, Valda. D'une certaine manière, je la respectais. Elle avait une grande intégrité. Elle avait bien entendu des

tendances obsessionnelles, elle était terrifiée par les agressions de son propre subconscient, peut-être frigide...

— C'est ce que je disais, chéri. Je savais que tu ne pouvais pas la supporter. Oh, Paulie, on ne va pas croire que c'est toi qui l'as fait, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non, répondit le docteur Steiner, qui commençait à regretter le coup de tête qui l'avait poussé à se confier.

— Mais tu as toujours dit que quelqu'un devrait se débarrasser d'elle. »

La conversation commençait à prendre un tour cauchemardesque. Le gramophone scandait de ses basses obsédantes la cacophonie aiguë de la surprise-partie de Valda et le pouls du docteur Steiner battait à l'unisson. Il allait attraper une de ses migraines.

« Je voulais dire qu'on aurait dû la transférer dans une autre clinique, et non l'assommer avec un objet contondant. »

Ce cliché aiguisa la curiosité de Valda. La violence l'avait toujours fascinée. Il savait qu'elle voyait en imagination des éclaboussures de sang et de cervelle.

« Chéri, tu dois tout me raconter. Pourquoi ne fais-tu pas un saut jus qu'ici ?

— J'y pensais, répondit le docteur Steiner. Il y a un ou deux détails que je ne peux pas mentionner au téléphone, ajouta-t-il habilement, mais si tu donnes une surprise-partie, ce sera difficile. Franchement, Valda, je ne me sens pas capable de me montrer très sociable, pour le moment. Je commence une de mes migraines. Ça a été un choc épouvantable. Après tout, c'est moi qui ai plus ou moins découvert le cadavre.

— Mon pauvre chou ! Écoute, donne-moi une demi-heure pour me débarrasser des copains. »

Le docteur Steiner jugeait au bruit que lesdits copains étaient solidement retranchés, et il en fit la réflexion.

« Non, pas vraiment. Nous allions tous nous rendre chez Toni. Ils peuvent se débrouiller sans moi. Je les mets à la porte et toi, tu démarres dans une demi-heure environ. D'accord ? »

Et comment qu'il était d'accord ! En reposant le combiné, il décida qu'il avait juste le temps de prendre un bain et de mettre des vêtements confortables. Il s'interrogea sur le choix d'une cravate. Ses maux de tête avaient disparu de façon inexplicable. Juste avant qu'il ne quitte la maison, le téléphone sonna. Il eut un spasme d'appréhension. Peut-être Valda avait-elle changé d'avis et ne voulait-elle plus mettre les copains à la porte pour passer un peu de temps seule avec lui. Après tout, ça arrivait régulièrement, du temps où ils étaient mariés. Il constata avec irritation que sa main tremblait en saisissant le combiné. Ce n'était que le docteur Etherege, qui appelait

pour dire qu'il convoquait une réunion urgente de la commission médicale de la clinique le lendemain soir à huit heures. Le docteur Steiner en fut si soulagé qu'oubliant momentanément Miss Bolam, il s'évita juste à temps la sottise de demander pourquoi.

Si Ralfe et Sonia Bostock avaient vécu à Clapham, leur appartement se serait appelé un sous-sol. Mais comme il était situé à Hampstead, à moins d'un kilomètre en fait de la maison du docteur Steiner, une petite enseigne de bois, gravée avec un goût impeccable, indiquait la direction de l'appartement sur jardin. Ils payaient presque douze livres par semaine pour jouir d'une adresse prestigieuse et du privilège d'apercevoir la pente verte d'une pelouse depuis la fenêtre de leur salon. Ils avaient planté des crocus et des jonquilles dans le gazon et, au printemps, les pousses qui arrivaient à fleurir malgré le manque presque total de soleil entretenaient l'illusion que l'appartement donnait sur un jardin. En automne, pourtant, la vue était moins agréable et l'humidité qui émanait du talus de terre suintait jusque dans la pièce. L'appartement était bruyant. Il y avait une école maternelle deux maisons plus loin et un jeune couple habitait le rez-de-chaussée avec ses enfants. Ralfe Bostock avait l'habitude de dire, tout en servant des boissons à des amis soigneusement choisis, et en élevant la voix pour couvrir les hurlements de l'heure du bain :

« Désolé pour le boucan. Je crains que l'intelligentsia ne se soit décidée à engendrer mais non – hélas – à éduquer ses rejetons. »

Il était enclin à faire des remarques malveillantes, avec parfois une pointe d'esprit, mais il forçait la dose. Sa femme vivait dans la constante appréhension qu'il ne ressorte deux fois le même bon mot devant les mêmes gens. Peu de choses nuisaient plus à un homme que la réputation de répéter toujours les mêmes blagues.

Ce soir, il s'était rendu à une réunion politique. Elle voyait d'un bon œil cette réunion, qui pouvait se révéler importante pour lui, et il ne lui déplaisait pas d'être seule. Elle voulait avoir un peu de temps pour réfléchir. Elle se rendit dans la chambre à coucher et enleva son tailleur, le secoua soigneusement et le pendit dans la garde-robe, puis elle revêtit un peignoir de velours brun. Ensuite, elle s'assit devant sa coiffeuse. Elle attacha une bande de crêpe au-dessus de ses sourcils et commença à étaler le démaquillant. Elle était plus fatiguée qu'elle ne l'avait pensé et avait besoin d'un verre, mais rien ne pouvait la détourner de son rituel vespéral. Il lui fallait réfléchir, tirer des plans. Les yeux gris-vert, cerclés de crème, lui rendirent calmement son regard dans le miroir. Elle se pencha en avant et examina les plis délicats de la peau sous ses yeux, à l'affût des premières rides. Après tout, elle n'avait que vingt-huit ans. Elle n'avait pas encore à s'en faire. Mais Ralfe allait en avoir trente cette année. Le temps passait.

S'ils voulaient accomplir quoi que ce soit, il n'y avait pas de temps à perdre.

Elle envisagea différentes tactiques. La situation requérait de prudentes manœuvres et elle ne pouvait se permettre aucune erreur. Elle en avait déjà fait une. Elle n'avait pu résister à la tentation de gifler Nagle, mais elle avait commis une faute, et peut-être même une faute grossière ; elle n'aurait pas dû se laisser aller à cet exhibitionnisme vulgaire. Une directrice administrative en puissance ne giflait pas un employé subalterne, même si elle était sous pression, en particulier si elle désirait créer une impression de compétence, de calme et d'autorité. Elle se rappela l'expression sur le visage de Miss Saxon. Bah ! Fredrica Saxon ne pouvait guère se permettre de la critiquer. Dommage que le docteur Steiner se soit trouvé là, mais c'était arrivé si rapidement qu'elle n'était pas certaine qu'il ait bien vu. Quant à la jeune Priddy, elle ne comptait pas.

Nagle recevrait bien entendu son préavis, une fois qu'elle serait nommée. Là aussi, elle devrait se montrer prudente. Cet homme était une insolente crapule, mais on aurait pu tomber beaucoup plus mal, et les médecins consultants le savaient bien. Un portier efficace n'était pas sans agrément, surtout s'il était serviable et capable d'effectuer les nombreux petits travaux de réparation nécessaires. Son geste ne serait pas très apprécié s'il fallait attendre que le département technique du groupe hospitalier envoie quelqu'un chaque fois que le cordon d'une fenêtre se cassait ou qu'un plomb devait être remplacé. Nagle recevrait son préavis, mais elle tâterait le terrain pour lui trouver un bon remplaçant avant d'entreprendre quoi que ce soit.

Son souci principal, à présent, était d'obtenir que les médecins consultants la soutiennent dans sa candidature. Elle pouvait être sûre du docteur Etherage, et il avait une voix prépondérante. Ce n'était pas la seule, pourtant. Il allait prendre sa retraite dans les six mois à venir, et son influence allait décroître. Si on lui offrait provisoirement le poste, et que tout se passait bien, le comité de gestion des hôpitaux pourrait bien ne pas éprouver une trop grande hâte à publier l'offre d'emploi. Ils attendraient presque certainement que l'assassin soit découvert ou que la police classe l'affaire. Il ne dépendait que d'elle de consolider sa position pendant les mois qui allaient s'écouler. Il ne fallait pas s'imaginer que tout se passerait comme sur des roulettes. En cas de problèmes dans l'une des unités, le comité avait tendance à nommer des gens de l'extérieur. Il semblait plus prudent de faire venir quelqu'un qui n'avait pas été mêlé aux événements récents. Le secrétaire du groupe aurait beaucoup d'influence. Elle avait bien fait d'aller le trouver le mois précédent pour lui demander s'il pensait qu'elle devrait essayer de décrocher le diplôme de l'institut des administrateurs d'hôpitaux. Il aimait que son personnel soit qualifié

et, en tant qu'homme, il avait été flatté qu'on lui demande son opinion. Mais il n'était pas sot. Il n'avait pas besoin de l'être. Le C.G.H. avait peu de chances de trouver un candidat plus indiqué, et il le savait.

Elle s'allongea, détendue, sur le lit d'une personne, les pieds soutenus par un oreiller, les images de la réussite défilant dans sa tête. « Ma femme est directrice administrative à la clinique Steen. » Tellement plus satisfaisant que : « À vrai dire, ma femme travaille comme secrétaire pour le moment. À la clinique Steen, en fait. »

Et à moins de trois kilomètres de là, dans une morgue du nord de Londres, le corps de Miss Bolam, enfermé comme un hareng dans une chambre froide, raidissait lentement dans la nuit d'automne.

CHAPITRE V

S'il fallait commettre un meurtre à la clinique Steen, le vendredi était le jour qui convenait le mieux. La clinique n'ouvrait pas le samedi, ce qui permit à la police d'y travailler sans les complications posées par la présence des patients et du personnel. Et les employés étaient vraisemblablement contents de bénéficier d'un délai de deux jours pour se remettre du choc, décider à loisir de leur réaction officielle et chercher consolation et réconfort auprès de leurs amis.

La journée commença tôt pour Dalglish. Il avait demandé au commissariat du quartier un rapport sur le vol effectué à la Steen, et celui-ci l'attendait sur son bureau avec la transcription dactylographiée des interrogatoires de la veille. Le cambriolage avait laissé les policiers du coin perplexes. Il ne faisait aucun doute que quelqu'un s'était introduit dans la clinique et qu'il manquait quinze livres. Il n'était pas sûr que ces deux faits soient liés. Le constable du quartier avait trouvé bizarre qu'un voleur occasionnel ait choisi le seul tiroir contenant de l'argent et délaissé le coffre-fort ainsi que l'encrier d'argent qui se trouvait dans le bureau du directeur médical.

D'autre part, Cully avait bel et bien vu un homme quitter la clinique et Nagle et lui avaient tous deux un alibi pour l'heure de l'effraction. Les gens du commissariat avaient tendance à suspecter Nagle d'avoir empoché l'argent pendant qu'il était seul dans l'immeuble, mais on n'en avait pas trouvé sur lui et il n'y avait pas de preuve réelle. En outre, le portier aurait eu tout loisir de commettre des indécrottes à la Steen s'il en avait ressenti l'envie, et l'on n'avait rien à lui reprocher. Toute cette histoire était troublante. Ils travaillaient encore dessus, mais sans grand espoir. Dalglish demanda qu'on lui fasse immédiatement part du moindre progrès, puis il se mit en route avec le brigadier Martin pour aller examiner l'appartement de Miss Bolam.

Miss Bolam avait vécu au cinquième étage d'un solide immeuble de brique rouge près de Kensington High Street. Ils n'eurent aucune difficulté à obtenir la clé. La concierge la leur tendit en exprimant superficiellement et pour la forme ses regrets que Miss Bolam soit décédée. On avait l'impression qu'elle se sentait obligée de mentionner le meurtre tout en s'arrangeant pour faire entendre que les locataires de la compagnie avaient d'habitude le bon goût de quitter cette vie de manière plus orthodoxe.

« J'espère qu'il n'y aura pas de publicité intempestive », murmura-

t-elle en escortant Dalglish et le brigadier Martin vers l'ascenseur. « Ces appartements sont très sélects et la compagnie se montre très difficile dans le choix de ses locataires. Nous n'avons jamais eu ce genre de problème auparavant. »

Dalglish résista à la tentation de dire que le meurtrier de Miss Bolam ne s'était manifestement pas rendu compte qu'il avait affaire à l'une des locataires de la compagnie.

« Il y a peu de chances que le bruit fait autour de cette histoire affecte l'immeuble, fit-il remarquer. Ce n'est pas comme si le meurtre avait eu lieu ici. » Il entendit la concierge murmurer qu'elle espérait bien que non !

Ils montèrent au cinquième étage ensemble, dans le lent ascenseur aux panneaux démodés et à l'atmosphère soudain lourde de désapprobation.

« Connaissiez-vous un peu Miss Bolam ? demanda Dalglish. Il me semble qu'elle vivait ici depuis longtemps.

— On se disait bonjour, c'est tout. C'était une femme très discrète. Comme tous nos locataires d'ailleurs. Elle résidait ici depuis quinze ans, je crois. Sa mère louait l'appartement, et elles vivaient ensemble. Lorsque Mrs. Bolam est morte, sa fille a repris le bail. Mais c'était avant mon arrivée.

— Sa mère est-elle morte ici ? »

La concierge se raidit.

« Mrs. Bolam est morte dans une maison de santé à la campagne, de manière assez déplaisante, je crois.

— Vous voulez dire qu'elle s'est suicidée ?

— C'est ce qu'on m'a raconté. Comme je vous l'ai dit, c'est arrivé avant que je ne vienne travailler ici. Je n'y ai, bien entendu, jamais fait allusion ni devant Miss Bolam ni devant aucun autre locataire. Ce n'est pas le genre de chose dont on souhaite parler. Cette famille semble vraiment manquer de chance.

— Combien Miss Bolam payait-elle pour le loyer ? »

La concierge attendit un moment avant de répondre. Sur sa liste de questions à ne pas poser, celle-ci devait figurer en bonne place. Elle finit par réciter, comme si elle admettait avec réticence l'autorité de la police :

« Nos appartements de deux chambres à coucher au quatrième et cinquième étage commencent à quatre cent quatre-vingt-dix livres sans compter les taxes. »

Ce qui représentait à peu près la moitié du salaire de Miss Bolam, pensa Dalglish. Une proportion trop élevée pour quiconque ne jouissait pas d'une fortune personnelle. Il devait encore aller voir le notaire de la défunte, mais il semblait que Marion Bolam ne s'était guère trompée dans son estimation des revenus de sa cousine.

Arrivé à l'appartement, il renvoya la concierge et entra, suivi de Martin.

Dalglish avait toujours trouvé déplaisant cet aspect de son métier qui consistait à fouiller les vestiges personnels d'une vie qui vient de s'achever. Le défunt était par trop désavantagé. Au cours de sa carrière, il en avait tant vu de ces restes insignifiants et tant examiné avec un intérêt mêlé de pitié. Les sous-vêtements sales fourrés en hâte dans les tiroirs, les lettres personnelles qu'il eût été plus prudent de détruire, les repas à moitié avalés, les factures impayées, les vieilles photographies, les tableaux et les livres que le défunt n'aurait jamais choisis pour témoigner de ses goûts aux yeux d'un monde curieux ou vulgaire, les secrets de famille, le fard rance dans des pots grasseyés, le désordre d'une vie sans discipline ni bonheur. On n'en était plus à redouter de mourir sans absolution, mais la plupart des gens reconnaissaient qu'ils espéraient bien avoir le temps de ranger leurs petites affaires avant de mourir. Il entendait encore la voix d'une vieille tante qui, lorsqu'il était enfant, l'exhortait à changer de maillot de corps. « Et si tu te faisais écraser, Adam ? Que diraient les gens ? » La question était moins absurde qu'elle ne l'avait parue à un garçonnet de dix ans. Le temps lui avait appris qu'elle représentait l'une des préoccupations majeures du genre humain : l'angoisse de perdre la face.

Mais Enid Bolam avait dû vivre chacune de ses journées comme si elle s'était attendue à une mort brutale. Il n'avait jamais inspecté appartement aussi bien rangé, affichant une telle obsession de l'ordre. Même ses quelques produits de maquillage, son peigne et sa brosse étaient rangés sur la coiffeuse avec une précision modèle. Le lourd lit à deux places était fait. Manifestement, Miss Bolam avait l'habitude de changer la literie le vendredi. Les draps et les taies d'oreiller sales étaient pliés dans un panier à linge ouvert sur une chaise. Sur la table de chevet, rien qu'un petit réveil de voyage, une carafe d'eau et une bible accompagnée d'une brochure désignant le passage à lire chaque jour et expliquant la morale à en tirer. Le petit tiroir de la table ne contenait qu'un tube d'aspirine et un mouchoir plié. Une chambre d'hôtel n'aurait pas été plus impersonnelle.

Les meubles étaient tous vieux et lourds, la porte en acajou sculpté de la garde-robe s'ouvrait sans bruit pour révéler une rangée serrée de vêtements. Chers, mais peu attrayants. Miss Bolam faisait ses achats dans un de ces magasins qui fournissent encore principalement les douairières de province. Il y avait des jupes bien coupées à la couleur indéfinissable, de lourds manteaux taillés pour survivre à une douzaine d'hivers anglais, des robes de laine qui ne risquaient de choquer personne. Une fois l'armoire refermée, il était impossible de se rappeler le moindre vêtement avec précision. Derrière les habits, à

l'abri de la lumière, s'alignaient des pots en fibre dans lesquels on avait sans doute planté des bulbes que Miss Bolam ne verrait pas fleurir à Noël.

Dalglish et Martin travaillaient ensemble depuis trop longtemps pour se sentir obligés de se faire la conversation, et ils exploraient l'appartement dans un silence presque complet. Partout on retrouvait les mêmes meubles, lourds et démodés, le même ordre et la même propreté. On avait peine à croire que ces pièces étaient habitées, que quelqu'un avait cuit ses repas dans cette cuisine impersonnelle. L'appartement était très calme. À cette hauteur, le bruit de la circulation dans Kensington High Street se réduisait à un grondement faible et éloigné, assourdi par les solides murs victoriens. Seul le tic-tac lancinant d'une horloge à balancier dans le hall poignardait le silence immobile. Il faisait frais et l'on ne percevait pas d'autre odeur que le parfum des fleurs. Il y en avait partout. Un vase de chrysanthèmes trônait sur la table du hall et un autre dans le salon. Sur la cheminée de la chambre à coucher se trouvait une petite cruche contenant des anémones, sur le buffet de la cuisine un autre récipient en cuivre, plus grand, avec des feuillages d'automne, peut-être ramassés au cours d'une promenade récente à la campagne. Dalglish n'aimait pas les fleurs d'automne, les chrysanthèmes qui refusaient obstinément de mourir, hérissant triomphalement leur tête alors que leurs tiges pourrissaient déjà, les dahlias sans parfum tout juste bons à être plantés en rang d'oignons dans les parcs municipaux. Sa femme était morte au mois d'octobre et il avait appris à reconnaître les signes mineurs de deuil qui suivent la mort du cœur. L'automne ne lui semblait plus une bonne période de l'année. Pour lui, les fleurs de l'appartement de Miss Bolam accentuaient l'atmosphère générale de tristesse qui y régnait, comme des couronnes à un enterrement.

Le salon était la plus grande pièce de l'appartement, et c'est là que se trouvait le secrétaire de Miss Bolam. Martin le tâta d'un doigt appréciateur.

« C'est du solide, n'est-ce pas, monsieur ? Nous avons un meuble qui y ressemble un peu. Il nous vient de la mère de ma femme. On n'en fait plus comme ça, vous savez. On n'en obtient rien, de nos jours. Trop grands pour les appartements modernes, je suppose. Mais c'est de la bonne qualité.

— En tout cas, on peut s'y appuyer sans qu'ils s'écroulent, fit Dalglish.

— C'est ce que je voulais dire, monsieur. Du solide. Pas étonnant qu'elle l'ait gardé. En gros, une jeune femme intelligente, je dirais, soucieuse de son confort. »

Il rapprocha une deuxième chaise du secrétaire devant lequel Dalglish s'était déjà assis, y planta ses grosses cuisses et parut aussi à

l'aise que chez lui.

Le secrétaire n'était pas fermé à clé. Le couvercle se releva sans difficulté. À l'intérieur se trouvaient une machine à écrire portative et une boîte en métal contenant des chemises soigneusement étiquetées ; dans les tiroirs et les compartiments du secrétaire, du papier à lettres, des enveloppes et du courrier. Comme ils s'y attendaient, tout était dans un ordre parfait. Ils parcoururent les dossiers ensemble. Miss Bolam payait ses factures à temps et tenait une comptabilité de toutes ses dépenses de ménage.

Il y avait beaucoup de papiers à examiner. Les détails relatifs à ses investissements étaient classés sous la rubrique appropriée. À la mort de sa mère, les titres d'épargne avaient été remboursés et le capital réinvesti en Bourse. Le portefeuille était habilement diversifié et il était évident que Miss Bolam avait été bien conseillée et qu'elle avait considérablement augmenté son capital durant ces cinq dernières années. Dalgliesh inscrivit le nom de son agent de change et celui de son notaire. Il devrait les voir tous les deux avant de conclure son enquête.

La défunte gardait peu de lettres personnelles ; peut-être n'en avait-elle guère reçu qui valussent la peine d'être gardées. Mais il y en avait une, classée sous la lettre P, qui éveilla l'intérêt de Dalgliesh. Rédigée dans une écriture soignée sur du papier ligné bon marché, elle était adressée de Balham :

Chère Miss Bolam,

Ces quelques lignes pour vous remercier de tout ce que vous avez fait pour Jenny. Nos souhaits et nos prières n'ont pas été exaucés, mais Il nous fera connaître Ses intentions quand Il le jugera bon. Je suis persuadée qu'on a bien fait de les laisser se marier. Ce n'était pas seulement pour empêcher les commérages, comme vous le savez bien. Il est parti pour de bon, d'après sa lettre. Son papa et moi ne savions pas que les choses avaient si mal tourné entre eux. Elle ne nous parle pas beaucoup, mais nous attendons patiemment, et peut-être qu'un jour elle sera à nouveau notre petite fille. Elle est peu causante et refuse d'en parler, et nous ne savons pas si elle a du chagrin. J'essaye de ne pas ressentir d'amertume envers lui. Papa et moi, nous pensons que ce serait bien si vous pouviez trouver un emploi à Jenny au service de santé. C'est vraiment très bon de votre part de le proposer et de montrer de l'intérêt après tout ce qui s'est passé. Vous savez ce que nous pensons du divorce, aussi doit-elle maintenant trouver le bonheur dans son travail. Papa et moi, nous prions toutes les nuits qu'elle le trouve.

En vous remerciant encore pour votre sympathie et votre aide. Si vous arrivez à procurer cet emploi à Jenny, je suis sûre qu'elle ne vous laissera pas tomber. Elle a appris sa leçon, une amère leçon pour nous tous. Mais

que *Sa volonté soit faite*.

Veuillez agréer, chère Miss Bolam, l'expression de mes sentiments respectueux.

EMILY PRIDDY (Mrs.)

Il est extraordinaire, songea Dalglish, que des gens puissent encore écrire une telle lettre, avec son mélange archaïque de soumission et de dignité, sa sensiblerie éhontée et pourtant étrangement poignante. L'histoire qu'elle contenait était tout ce qu'il y avait de plus banale, mais Dalglish se sentait détaché de la réalité qu'elle représentait. Elle aurait pu être écrite cinquante ans plus tôt. Il s'attendait presque à voir le papier se racornir sous l'effet du temps et à sentir le timide parfum des fleurs séchées. Cette missive n'avait aucun rapport, assurément, avec la fille jolie et incompétente de la Steen.

« Il y a peu de chances que cela ait la moindre importance, dit-il à Martin, mais j'aimerais que vous vous rendiez à Clapham et bavardiez un peu avec ces gens. Nous ferions bien d'apprendre qui est le mari. Quoique je ne pense pas que ce soit le mystérieux maraudeur du docteur Etherege. L'homme – ou la femme – qui a tué Miss Bolam se trouvait encore dans le bâtiment lorsque nous sommes arrivés. Et nous lui avons parlé. »

Le téléphone sonna à ce moment-là, et cette sonnerie stridente rompit de façon lugubre le silence de l'appartement, comme si elle s'adressait à la morte.

« Je vais le prendre, fit Dalglish. Ce doit être le docteur Keating avec le rapport d'autopsie. Je lui ai demandé de m'appeler ici s'il avait fini. »

Moins de deux minutes plus tard, il était de retour auprès de Martin. Le rapport avait été bref.

« Aucune surprise, fit Dalglish. Elle était en bonne santé. Tuée d'un coup au cœur après avoir été assommée, ce que nous avons pu constater par nous-mêmes, et *virgo intacta*, ce que nous n'avions aucune raison de mettre en doute. Qu'avez-vous trouvé là ?

— Son album de photographies, monsieur. Des photos prises à des camps d'Éclaireuses, principalement. On dirait qu'elle emmenait les filles chaque année. »

Elle devait y consacrer ses vacances annuelles, songea Dalglish. Il éprouvait un respect proche de l'émerveillement pour ceux qui consacraient volontairement leurs heures de loisirs à s'occuper des rejetons des autres. Ce n'était pas le genre d'hommes à aimer les enfants. Il trouvait la plupart d'entre eux très vite insupportables. Il s'empara de l'album. Les clichés, pris avec un appareil petit format,

n'étaient ni grands ni remarquables sur le plan technique, mais disposés avec soin sur la page et soigneusement étiquetés en caractères d'imprimerie blancs. On y voyait des Éclaireuses en randonnée, en train de cuisiner sur des réchauds à pétrole ou de monter des tentes, enveloppées dans des couvertures autour d'un feu de camp ou alignées pour l'inspection du matériel. Et sur beaucoup de ces photographies on retrouvait la silhouette de leur cheftaine, gironde, maternelle, souriante. Il était difficile de faire le rapport entre cette extravertie heureuse et grassouillette et le cadavre allongé sur le sol de la salle des archives – ou l'administratrice autoritaire et maniaque décrite par le personnel de la Steen. Les commentaires sous certaines des photographies évoquaient de façon pathétique des souvenirs heureux : « Les Hirondelles font le service. Shirley tient le pudding aux raisins à l'œil. »

« Valerie échappe aux Lutins. »

« Les Martin-Pêcheurs s'attaquent à la vaisselle. Cliché pris par Susan. »

« La Cheftaine tient tête à la marée ! Pris par Jean. »

Cette dernière photo montrait les épaules grassouillettes de Miss Bolam émergeant des vagues, entourée d'une demi-douzaine de filles. Ses cheveux mouillés, aussi ternes que des algues, pendaient comme des brins de pailles des deux côtés de son visage hilare. Les deux détectives contemplèrent la photographie en silence. Puis Dalgliesh s'exclama :

« On n'a pas encore versé beaucoup de larmes pour elle, pas vrai ? À part sa cousine, et c'était plus sous le choc que de chagrin. Je me demande si les Hirondelles et les Martins-Pêcheurs vont la pleurer. »

Ils refermèrent l'album et continuèrent leurs fouilles. Elles ne révélèrent plus qu'un seul article présentant de l'intérêt, un intérêt certain, même. C'était la copie au carbone d'une lettre que Miss Bolam avait écrite à son notaire ; elle était datée de la veille de sa mort et lui demandait un rendez-vous « en raison des changements que je me propose d'apporter à mon testament et dont nous avons brièvement discuté par téléphone hier soir. »

La visite à Ballantyne Mansions fut suivie d'un hiatus dans l'enquête, l'un de ces délais inévitables que Dalgliesh avait toujours du mal à accepter. Il travaillait avec rapidité. Sa réputation reposait sur cette rapidité aussi bien que sur ses succès. Il ne s'appesantissait pas trop sur les implications de ce besoin irrépressible de faire avancer le travail. Il lui suffisait de savoir que le moindre délai lui causait plus d'irritation qu'à la plupart des gens.

Ce retard n'avait rien d'étonnant. Il avait peu de chances de trouver un notaire londonien à son bureau un samedi après-midi. Plus

décourageante était la nouvelle que Mr. Babcock de Babcock & Honeywell s'était envolé vendredi après-midi pour Genève avec sa femme afin d'assister aux funérailles d'un ami, et qu'il ne serait pas de retour dans son bureau de la City avant le mardi suivant. La firme ne comptait plus de Mr. Honeywell, mais le clerc principal de Mr. Babcock se trouverait au bureau lundi matin si cela pouvait aider le commissaire. C'était le concierge qui avait répondu au téléphone. Dalglish ne voyait pas très bien en quoi le clerc principal pouvait l'aider. Il préférait de loin voir Mr. Babcock lui-même. Le notaire pourrait probablement lui donner bon nombre d'informations utiles à propos de la famille de Miss Bolam et de ses finances, mais il ne s'exécuterait qu'avec une réticence plus ou moins symbolique et Dalglish n'obtiendrait rien s'il ne faisait preuve de tact. Ce serait pure sottise d'en compromettre le succès en s'adressant d'abord au clerc.

En attendant d'obtenir les détails du testament, il n'avait guère de raisons de revoir Marion Bolam. Devant cette déconvenue, Dalglish changea ses plans et se rendit, sans le brigadier, chez Peter Nagle. Il n'avait pas de but précis, mais cela ne l'inquiétait guère. Il ne gaspillerait pas son temps. Le travail le plus utile s'accomplissait au cours de ces conversations imprévues, presque à bâtons rompus, pendant lesquelles il parlait, écoutait, observait, étudiait un suspect chez lui, ou glanait les fins épis d'information qu'on laissait tomber par mégarde à propos de la personnalité centrale dans toute enquête criminelle – celle de la victime.

Nagle vivait à Pimlico, au quatrième étage d'une grande maison victorienne en stuc blanc, près de Eccleston Square. Dalglish s'était rendu pour la dernière fois dans cette rue trois ans plus tôt, alors qu'elle semblait s'enfoncer dans un déclin irrémédiable. Mais le courant avait changé de direction. La vague de mode et de popularité qui déferle de façon inexplicable dans Londres, évitant parfois un quartier pour s'engouffrer dans le quartier voisin, était venue baigner la large rue, apportant l'ordre et la prospérité dans son sillage. À en juger par le nombre d'enseignes d'agents immobiliers, les spéculateurs, toujours les premiers à sentir la marée, récoltaient comme d'habitude tous les profits. L'immeuble à l'angle de la rue paraissait avoir été repeint récemment. La lourde porte d'entrée était ouverte. À l'intérieur un tableau indiquait le nom des locataires, mais il n'y avait pas de sonnettes. Dalglish en conclut que les appartements avaient chacun leur entrée particulière et qu'un concierge, quelque part, répondait à la sonnette d'entrée quand la porte était fermée pour la nuit. Il ne vit pas d'ascenseur et se mit en devoir de grimper les quatre volées d'escalier qui menaient à l'appartement de Nagle.

La maison était claire, aérée et très calme. Il ne perçut aucun signe de vie jusqu'au troisième étage, où quelqu'un jouait du piano et en

jouait bien ; peut-être un musicien professionnel en train de répéter. La cascade de sons aigus enveloppa Dalglish puis s'éloigna lorsqu'il atteignit le quatrième étage. Il se retrouva devant une simple porte de bois munie d'un lourd heurtoir de cuivre au-dessus duquel était épinglée une carte avec un seul mot : Nagle. Il frappa et entendit Nagle crier aussitôt : « Entrez ».

L'appartement le surprit. Il ne savait pas très bien à quoi il s'était attendu, mais certainement pas à cet impressionnant studio, immense et aéré. Il occupait tout l'arrière de la maison, la grande fenêtre sans rideaux au nord donnant sur une vue panoramique de tuyaux de cheminée tordus et de toits en pentes inégaux. Nagle n'était pas seul. Il se tenait assis, les jambes écartées, sur un lit étroit niché sur une plateforme surélevée dans le coin est de la pièce. Contre lui, vêtue seulement d'une robe de chambre, était blottie Jennifer Priddy. Ils buvaient du thé dans de grandes tasses bleues ; un plateau avec la théière et une bouteille de lait était déposé sur la petite table derrière eux. Le tableau auquel Nagle était en train de travailler reposait sur un chevalet au milieu de la pièce.

La fille ne témoigna d'aucune gêne lorsqu'elle aperçut Dalglish ; au contraire, elle sortit ses jambes du lit et lui lança un sourire franchement heureux, presque de bienvenue, mais dénué de coquetterie.

« Aimeriez-vous une tasse de thé ? demanda-t-elle.

— Les gens de la police ne boivent jamais quand ils sont en service commandé, même du thé. Tu ferais mieux de t'habiller, ma vieille. Il ne faut pas choquer le commissaire. »

La fille sourit à nouveau, rassembla ses vêtements d'une main et ramassa le plateau à thé de l'autre, puis elle s'éclipsa par une porte à l'autre bout du studio. Dalglish avait du mal à reconnaître dans cette silhouette sensuelle et assurée la jeune fille hésitante aux joues tachées de larmes qu'il avait rencontrée à la Steen. Il la regarda passer près de lui. Elle était manifestement nue sous la robe de chambre de Nagle ; ses mamelons durcis pointaient sous la mince couche de laine. Dalglish se dit qu'ils venaient de faire l'amour. Lorsqu'elle disparut de sa vue, il se retourna vers Nagle et surprit dans son regard une leur narquoise. Mais ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre.

Dalglish fit le tour du studio, et Nagle, toujours sur le lit, le suivit des yeux. La pièce n'était pas encombrée. L'ordre maniaque qui y régnait lui rappela l'appartement d'Enid Bolam, mais c'était leur seul point commun. L'estrade avec son simple lit de bois, sa chaise et sa petite table servait manifestement de chambre à coucher. Le reste du studio était occupé par du matériel de peintre, mais on n'y trouvait pas ce fouillis indiscipliné que l'homme de la rue associe à la vie d'artiste. Une douzaine de grandes peintures à l'huile étaient appuyées

contre le mur sud et leur puissance surprit Dalglish. Il n'avait pas affaire à un simple amateur donnant libre cours à ses talents. Miss Priddy semblait être le seul modèle qu'utilisait Nagle. Son corps adolescent à la lourde poitrine luisait devant lui en une série de poses, raccourci ici, curieusement étiré ailleurs comme si le peintre se faisait gloire de son habileté technique. Le tableau le plus récent se trouvait sur le chevalet. Il montrait la fille à califourchon sur un tabouret, ses mains enfantines pendant lâchement entre ses cuisses, ses seins pressés vers l'avant. Quelque chose dans cet étalage de technique, dans l'utilisation audacieuse des gris et des mauves et dans les rapports étudiés entre les couleurs réveilla chez Dalglish certains souvenirs.

« Qui est votre professeur ? demanda-t-il. Sugg ?

— Exact. » Nagle n'avait pas l'air surpris. « Vous connaissez son œuvre ?

— J'ai une de ses premières huiles. Un nu.

— Vous avez fait une bonne affaire. Ne la lâchez pas.

— Ce n'est pas mon intention, répondit doucement Dalglish. Elle me plaît. Il y a longtemps que vous travaillez avec lui ?

— Deux ans. À temps partiel, bien entendu. Dans trois ans, c'est moi qui lui en remontrerais. Si du moins il est capable d'apprendre. Il n'est plus très vert et il s'accroche à ses trucs.

— Vous semblez en avoir imité quelques-uns...

— Vous croyez ? Intéressant ! » Nagle n'avait pas l'air offensé. « Voilà pourquoi ça me fera du bien de partir. Je serai à Paris avant la fin du mois. J'ai posé ma candidature pour la bourse Bollinger. Le vieux a glissé un mot en ma faveur et la semaine dernière, j'ai reçu une lettre m'annonçant que c'était dans la poche. »

Il avait beau essayer, il ne pouvait complètement éliminer un accent de triomphe de sa voix. Sous la pose nonchalante jaillissait une source joyeuse. Et il avait raison d'être content de lui. Le Bollinger n'était pas un prix ordinaire. Comme Dalglish ne l'ignorait pas, il permettait, grâce à une allocation généreuse, de passer deux ans dans n'importe quelle ville européenne, et laissait à l'étudiant la liberté de vivre et travailler comme il l'entendait. Le fonds Bollinger avait été établi par un fabricant de spécialités pharmaceutiques qui était mort riche et couronné de succès mais insatisfait. Son argent provenait de poudres pour l'estomac, mais son cœur appartenait à la peinture. Lui-même n'avait que peu de talent et, à en juger par la collection de tableaux qu'il avait légués aux malheureux curateurs du musée local, son goût allait de pair avec son œuvre. Mais la bourse Bollinger lui avait acquis la gratitude des artistes. Bollinger n'était pas de ceux qui pensent que la pauvreté offre un terrain fertile à l'art et que les meilleures œuvres sont produites dans de froides mansardes par des artistes à l'estomac vide. Dans sa jeunesse, il avait connu le

dénuement et ne l'avait pas trouvé agréable. Une fois vieux, il avait beaucoup voyagé et s'était plu à l'étranger. La bourse Bollinger permettait à de jeunes artistes pleins de promesses de profiter des voyages sans avoir à subir les mansardes, et la gagner était un exploit. Si Nagle avait obtenu la Bollinger, il y avait peu de chances qu'il se soucie beaucoup à présent des ennuis de la clinique Steen.

« Quand êtes-vous censé partir ? demanda Dalglish.

— Quand je veux. Avant la fin du mois, en tout cas. Mais peut-être partirai-je plus tôt et sans prévenir. Pas besoin de faire de la peine à qui que ce soit. » Il indiqua la porte arrière d'un mouvement de tête tout en parlant et ajouta :

« C'est pourquoi ce crime tombe si mal. J'avais peur que ça ne retarde les choses. C'était mon ciseau, après tout. Et ce n'est pas la seule tentative pour me compromettre. Pendant que j'attendais le courrier au secrétariat, quelqu'un a téléphoné pour me demander de descendre chercher le linge. On aurait dit une femme. J'avais déjà mis mon pardessus et m'apprêtais à partir, et j'ai répondu que j'irais le chercher à mon retour.

— Alors c'est pour cela que vous êtes allé voir Marion Bolam après avoir mis le courrier à la boîte et que vous lui avez demandé si le linge était prêt ?

— Oui.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas parlé du coup de fil à ce moment-là ?

— Je ne sais pas. Je n'en voyais pas l'intérêt. Je n'avais aucune envie de m'attarder dans la salle de LSD. Ces malades me donnent la chair de poule avec leurs gémissements et leurs grognements. Lorsque Bolam m'a expliqué que le linge n'était pas prêt, j'ai pensé que c'était Miss Bolam qui avait téléphoné, et ça n'aurait servi à rien de le dire. Elle avait un peu trop tendance à se mêler des responsabilités des infirmières, d'après celles-ci, du moins. Bref, je n'ai pas parlé de l'appel téléphonique. J'aurais pu, mais je ne l'ai pas fait.

— Et vous ne m'en avez pas non plus parlé lorsque je vous ai interrogé la première fois.

— Exact. La vérité, c'est que toute cette affaire m'a paru un peu bizarre et que je voulais prendre le temps d'y réfléchir. Eh bien, j'y ai réfléchi et l'histoire, la voilà ! Que vous me croyiez ou non, ça m'est complètement égal.

— Vous réagissez avec un certain calme si vous pensez réellement que quelqu'un a essayé de vous impliquer dans un meurtre.

— Je ne m'en fais pas. Pour commencer, on n'a pas réussi et en second lieu, je crois, moi, qu'un homme innocent n'a pratiquement aucune chance de se faire condamner pour meurtre dans ce pays. Vous devriez trouver cela flatteur. Quant aux coupables, avec le système du

jury, ils ont de fortes chances de s'en tirer. C'est pourquoi je doute que vous parveniez à résoudre cette affaire de meurtre. Trop de suspects. Trop de possibilités.

— Nous verrons. Parlez-moi encore de cet appel. Quand l'avez-vous reçu exactement ?

— Je ne m'en souviens pas. À peu près cinq minutes avant que Shorthouse n'arrive au secrétariat, je pense. Peut-être plus tôt. Il se peut que Jenny s'en souviennne.

— Je lui demanderai lorsqu'elle reviendra. Qu'a dit la voix, exactement ?

— Simplement : "Le linge est prêt, voulez-vous venir le chercher maintenant s'il vous plaît." J'en ai conclu que la voix était celle de Marion Bolam. J'ai répondu que j'étais sur le point de sortir avec le courrier et que je m'en occuperais à mon retour. Puis j'ai raccroché avant qu'elle n'ait le temps de discuter.

— Vous êtes sûr que c'était Marion Bolam qui parlait ?

— Je n'en suis pas sûr du tout. Sur le moment, j'ai pensé que c'était elle puisque c'est elle qui téléphone d'habitude pour la lessive. Mais en fait, la femme parlait à voix basse ; ç'aurait pu être n'importe qui.

— Mais c'était une voix de femme ?

— Oh, oui. Sans aucun doute.

— C'était donc un faux message puisque nous savons qu'en réalité, le linge n'avait pas été trié.

— Oui. Mais dans quel but ? Ça ne rime à rien. Si l'assassin pensait m'attirer en bas afin de me compromettre, il courait le risque que j'arrive au mauvais moment. Marion Bolam, par exemple, n'aurait pas voulu m'avoir sur place à réclamer la lessive si elle avait l'intention d'aller matraquer sa cousine aux archives. Même si Miss Bolam était morte avant l'appel téléphonique, ça n'a aucun sens. Et si j'étais allé y fourrer mon nez et que j'aie découvert le cadavre ? L'assassin ne voulait sûrement pas qu'on le trouve aussi vite ! De toute manière, je ne suis descendu qu'après être allé poster le courrier. Encore heureux que je sois sorti. La boîte aux lettres est de l'autre côté de la rue, mais je descends en général jusqu'à Beefsteak Street pour acheter le *Standard*. Le vendeur se souvient probablement de moi. »

Jennifer Priddy était revenue au moment où Nagle prononçait ces derniers mots. Elle avait revêtu une simple robe de laine. Elle déclara, en attachant une ceinture autour de sa taille :

« C'est la dispute à propos du journal qui a eu raison de ce pauvre vieux Cully. Tu aurais pu le lui donner, chéri, lorsqu'il te l'a demandé. Il voulait seulement vérifier le résultat des courses.

— Le vieux bouc ! répondit Nagle sans la moindre rancune. Il ferait n'importe quoi pour épargner trois sous. Pourquoi ne peut-il

l'acheter lui-même de temps à autre ? Je suis à peine rentré qu'il essaie de me l'arracher.

— N'empêche, tu n'as pas été très gentil avec lui, chéri. Tu n'avais même pas l'intention de le lire. Nous y avons à peine jeté un coup d'œil en bas puis nous l'avons utilisé pour emballer la pâtée de Tigger. Tu connais Cully. La moindre contrariété lui tombe droit sur l'estomac. »

Nagle exprima ce qu'il pensait de l'estomac de Cully avec force et originalité. Miss Priddy jeta un coup d'œil à Dalglish, comme si elle l'invitait à partager une admiration choquée pour les caprices de son génie et elle murmura :

« Peter ! Vraiment, chéri, tu es terrible ! »

Elle parlait avec une indulgence faussement effarouchée, jouant à la petite femme qui fait de douces réprimandes. Dalglish regarda Nagle pour voir comment il le prenait, mais le peintre ne semblait pas avoir entendu. Il restait assis sur le lit, immobile, et les contemplait. Bien que vêtu d'un pantalon de toile brune, d'un épais pull de laine bleue et de sandales, il avait l'air aussi net et compassé que dans son uniforme de portier, avec ses yeux clairs qui ne trahissaient aucune inquiétude et ses longs bras musclés et détendus.

Sous son regard, la fille s'affairait dans le studio ; elle touchait avec un bonheur possessif le cadre d'un tableau, ses doigts couraient le long du rebord de la vitre ou déplaçaient un pot de dahlias d'une fenêtre à l'autre. On aurait dit qu'elle cherchait à marquer de douces nuances féminines cet atelier à la discipline toute masculine, à prouver qu'elle était ici chez elle, à sa place. Elle n'éprouvait aucun embarras devant les peintures qui la représentaient nue. Peut-être cet exhibitionnisme indirect lui procurait-il même une certaine satisfaction. Tout à coup, Dalglish demanda :

« Vous souvenez-vous, Miss Priddy, si quelqu'un a téléphoné à Mr. Nagle alors qu'il était avec vous au secrétariat ? »

La fille parut surprise, mais s'adressa à Nagle sans inquiétude :

« Marion Bolam a téléphoné à propos de la lessive, n'est-ce pas ? Je sortais de la pièce où l'on range les dossiers – je n'y étais entrée qu'une seconde – et je t'ai entendu dire que tu étais sur le point de sortir et que tu descendrais à ton retour. » Elle rit. « Après avoir raccroché, tu as dit quelque chose de bien moins poli à propos de la manière dont les infirmières s'attendent à ce que tu leur obéisses au doigt et à l'œil. Tu te souviens ?

— Oui. » Nagle se tourna vers Dalglish. « D'autres questions, commissaire ? Jenny va devoir rentrer bientôt, et d'habitude je fais un bout de chemin avec elle. Ses parents ne savent pas qu'elle sort avec moi.

— Une ou deux seulement. L'un de vous sait-il pourquoi

Miss Bolam aurait fait appeler le secrétaire du groupe ? »

Miss Priddy secoua la tête.

« En tout cas, ça n'avait rien à voir avec nous, répondit Nagle. Elle ne savait pas que Jenny pose pour moi. Même si elle l'avait découvert, elle n'aurait pas fait venir Lauder. Elle n'était pas stupide. Elle savait qu'il ne se préoccupait pas des faits et gestes du personnel en dehors des heures de travail. Après tout, lorsqu'elle a découvert que le docteur Baguley avait une liaison avec Fredrica Saxon, elle n'a pas été assez folle pour le raconter à Lauder. »

Dalgliesh ne demanda pas à qui Miss Bolam l'avait raconté.

« Il s'agissait manifestement d'une question concernant l'administration de la clinique, dit-il. S'était-il récemment passé quelque chose d'inhabituel ?

— Rien, si ce n'est notre fameux cambriolage et la disparition du pognon. Mais vous êtes au courant.

— Ça n'a rien à voir avec Peter, déclara la fille, tout à coup sur la défensive. Il n'était même pas à la clinique lorsque les quinze livres sont arrivées. » Elle se tourna vers Nagle. « Tu te souviens, chéri ? C'était le matin où tu t'es retrouvé coincé dans le métro. Tu n'étais même pas au courant, pour l'argent ! »

Elle avait dit quelque chose qu'elle n'aurait pas dû. L'éclair d'irritation dans les grands yeux couleur de boue ne dura pas, mais il n'échappa pas à Dalgliesh. Il y eut un instant de silence, puis Nagle reprit la parole, d'une voix parfaitement posée :

« J'en ai vite entendu parler. Comme nous tous. Forcément, avec le tintouin à propos de qui l'avait envoyé et les bagarres pour savoir qui le dépenserait, le groupe au grand complet devait être au courant. » Il regarda Dalgliesh : « C'est tout ?

— Non. Savez-vous qui a tué Miss Bolam ?

— Non, et j'en suis bien content. Je ne pense pas qu'il s'agisse d'un des psychiatres. Ces types ne vous donnent vraiment pas envie de devenir fou. Mais je ne peux les imaginer en train de tuer quelqu'un. Ils n'en ont pas le courage. »

Quelqu'un de très différent avait dit la même chose.

Alors qu'il atteignait la porte, Dalgliesh s'arrêta et se retourna vers Nagle. Celui-ci était assis avec la fille sur le lit comme à son arrivée, et ils ne firent ni l'un ni l'autre le geste de l'accompagner à la porte, mais Jenny lui lança un joyeux sourire d'adieu.

Dalgliesh posa sa dernière question :

« Pourquoi êtes-vous allé prendre un verre avec Cully, le soir du cambriolage ?

— Cully me l'avait demandé.

— N'était-ce pas inhabituel ?

— Si inhabituel que je l'ai accompagné par curiosité, pour voir ce

qu'il mijotait.

— Et qu'est-ce que c'était ?

— Rien, en réalité. Il m'a demandé de lui prêter une livre, ce que j'ai refusé de faire, et une fois la clinique vide, quelqu'un s'y est introduit. Je ne pense pas que Cully ait prévu cela. Ou peut-être l'a-t-il fait. En tout cas, je ne vois pas ce que cela peut avoir à faire avec le meurtre. »

Dalgliesh non plus, à vrai dire. En descendant l'escalier, il se sentait irrité à l'idée du temps qui passait, du temps perdu, des heures qui allaient se traîner jusqu'au lundi matin, lorsque la clinique rouvrirait et que les suspects se réuniraient à nouveau là où ils avaient le plus de chance de se montrer vulnérables. Mais il avait fait bon usage des quarante dernières minutes. Il commençait à repérer le fil conducteur dans cet écheveau embrouillé. Au troisième étage, le pianiste jouait du Bach. Dalgliesh s'arrêta un moment pour écouter. La musique contrapuntique était la seule qu'il appréciait vraiment. Mais le pianiste s'arrêta soudain dans un fracas de notes discordantes. Puis plus rien. Dalgliesh descendit silencieusement les marches et quitta la maison endormie sans être vu.

Lorsque le docteur Baguley arriva à la clinique pour la réunion de la commission médicale, les places de stationnement réservées aux médecins étaient déjà prises. Le docteur Etherege avait garé sa Bentley à côté de la Rolls de Steiner. De l'autre côté, une Vauxhall défoncée prouvait qu'Albertine Maddox avait décidé d'être présente.

En haut, dans la salle de réunion du premier étage, les rideaux tirés cachaient le ciel bleu-noir d'octobre. Au milieu de la lourde table d'acajou trônait un vase rempli de roses. Baguley se souvint que Miss Bolam apportait toujours des fleurs pour les réunions de la commission médicale. Quelqu'un avait décidé de perpétuer cette coutume. C'étaient des roses automnales, de minces boutons cultivés en serre, rigides et sans parfum sur leurs tiges dépourvues d'épines. Dans quelques jours elles s'ouvriraient pour une brève et stérile floraison. Dans moins d'une semaine, elles seraient fanées. Une fleur aussi extravagante et aussi évocatrice ne convenait guère à l'humeur de la réunion, songea Baguley. Mais une coupe vide aurait été insupportablement poignante et oppressante.

« Qui a fourni les roses ? demanda-t-il.

— Mrs. Bostock, je pense, répondit le docteur Ingram. Elle était en train d'arranger la pièce quand je suis arrivée.

— Remarquable », fit Etherege. Il tendit un doigt et caressa l'un des boutons avec tant de délicatesse que la tige ne frémit même pas. Baguley se demanda si le commentaire se rapportait à la qualité des roses ou à la perspicacité dont avait fait preuve Mrs. Bostock en les

apportant.

« Miss Bolam aimait beaucoup les fleurs, beaucoup », fit le directeur médical. Il regarda autour de lui comme s'il défiait ses collègues de dire le contraire.

« Eh bien, fit-il, si nous commençons ? »

En tant que secrétaire honoraire, le docteur Baguley s'assit à la droite du docteur Etherege. Le docteur Steiner prit le siège à côté de lui. Le docteur Maddox s'assit à la droite de Steiner. Il n'y avait pas d'autre médecin consultant. Les docteurs McBain et Mason-Giles participaient à une conférence aux États-Unis. Les autres, tiraillés entre la curiosité et la répugnance à l'idée d'interrompre leur week-end, avaient manifestement décidé d'attendre avec patience jusqu'au lundi. Le docteur Etherege avait jugé de mise de leur téléphoner à tous et de les informer de la réunion. Il présenta officiellement leurs excuses, qui furent reçues avec gravité.

Albertine Maddox avait été chirurgien, et même un chirurgien de renom, avant d'obtenir son diplôme de psychiatre. La double qualification du docteur Maddox rehaussait son prestige aux yeux de ses collègues, divisés sur leur propre terrain. La doctoresse représentait la clinique à la commission médicale consultative du groupe, et défendait son unité, avec une ironie et une vigueur qui la faisaient craindre et respecter, contre les médecins et chirurgiens qui lui cherchaient occasionnellement noise.

À la clinique même, elle ne prenait pas position dans le débat qui opposait les Freudiens aux « éclectiques » et, comme l'observait Baguley, se montrait également vache envers les deux partis. Ses malades l'adoraient, mais cela n'impressionnait pas ses collègues. Ils avaient l'habitude de susciter ce sentiment chez leurs patients et se contentaient de remarquer qu'Albertine s'en tirait exceptionnellement bien dans les situations de transfert prononcé. Physiquement, c'était une femme grassouillette, aux cheveux gris, aux traits ordinaires et qui avait l'air de ce qu'elle était, une agréable matrone. Elle avait cinq enfants, ses fils étaient intelligents et prospères, ses filles avaient fait de bons mariages. Son mari, un homme effacé, et ses enfants la traitaient avec une sollicitude légèrement amusée qui étonnait chaque fois ses collègues de la Steen, aux yeux desquels elle passait pour une formidable personnalité. À présent, avec Hector, un vieux pékinois bougon, sur les genoux, elle trônait telle une banlieusarde qui au théâtre attend béate le lever du rideau.

« Vraiment, Albertine, s'écria le docteur Steiner avec irritation, était-il indispensable d'amener Hector ? Je ne veux pas me montrer méchant, mais cet animal commence à sentir mauvais. Vous devriez le faire piquer.

— Merci, Paul, répliqua le docteur Maddox de sa voix profonde,

superbement modulée, je ferai piquer Hector, pour employer votre euphémisme, lorsqu'il aura cessé de trouver la vie agréable. À mon avis, il n'a pas encore atteint ce stade-là. Il n'est pas dans mes habitudes de supprimer des êtres vivants simplement parce que je trouve certaines de leurs caractéristiques physiques déplaisantes ; ni, ajouterais-je, parce qu'ils ont commencé à m'embêter. »

Le docteur Etherege intervint :

« Merci d'avoir pris le temps de venir ce soir, Albertine. Je suis désolé de n'avoir pu vous prévenir plus longtemps à l'avance. »

Il parlait sans ironie, même s'il savait aussi bien que ses collègues que le docteur Maddox n'assistait qu'à une réunion de la commission sur quatre, sous prétexte – et elle ne faisait aucun effort pour le cacher – que son contrat avec le Conseil régional ne contenait aucune clause lui imposant une séance par mois de profond ennui mêlé de boniments, et que la présence de plus d'un psychiatre à la fois rendait Hector malade. Cette dernière assertion avait été trop souvent confirmée pour qu'on puisse la mettre en doute sans courir de gros risques.

« Je suis membre de cette commission, Henri, répliqua gracieusement le docteur Maddox. Pour quelle raison ne ferais-je pas l'effort d'y assister ? » Le coup d'œil qu'elle lança au docteur Ingram impliquait que les personnes présentes n'étaient pas toutes sur un pied d'égalité. Mary Ingram était l'épouse d'un médecin généraliste de banlieue, et elle venait à la Steen deux fois par semaine pour administrer les anesthésies au cours des sessions de sismothérapie. N'étant ni psychiatre ni médecin consultant, elle ne participait pas aux réunions de la commission médicale. Le docteur Etherege comprit très bien l'allusion et déclara avec fermeté :

« Le docteur Ingram a eu la bonté de venir ce soir, à ma demande. Le point principal à l'ordre du jour est, bien entendu, le meurtre de Miss Bolam, et le docteur Ingram était à la clinique vendredi soir.

— Mais ne fait pas partie des suspects, si j'ai bien compris, répliqua le docteur Maddox. Je l'en félicite. Il est rassurant qu'un membre du personnel médical au moins ait réussi à produire un alibi satisfaisant. »

Elle jeta un coup d'œil sévère au docteur Ingram. Le ton qu'elle avait employé sous-entendait qu'un alibi était suspect en soi et ne convenait guère au plus jeune des médecins, si trois de ses aînés avaient été dans l'impossibilité d'en produire un. Personne ne demanda au docteur Maddox comment elle était au courant de l'alibi. Elle avait probablement parlé à Miss Ambrose.

« Il est ridicule de parler d'alibis, décréta le docteur Steiner d'un ton maussade. Comme si la police pouvait sérieusement soupçonner l'un de nous ! Ce qui est arrivé me semble parfaitement évident.

L'assassin l'attendait au sous-sol. Nous savons cela. Il a pu s'y cacher pendant des heures, peut-être même depuis la veille. Il aurait pu passer devant Cully avec l'un des malades ou prétendre qu'il était un parent ou un ambulancier. Il aurait même pu s'introduire pendant la nuit. Ça s'est déjà vu, après tout. Une fois au sous-sol, il aurait eu bien assez de temps pour découvrir quelle clé ouvrait les archives et se choisir une arme. Le fétiche et le ciseau n'étaient cachés ni l'un ni l'autre.

— Et comment cet assassin inconnu a-t-il quitté le bâtiment ? demanda le docteur Baguley. Nous avons fouillé l'immeuble de fond en comble avant l'arrivée de la police et les détectives ont fait de même. Les portes du sous-sol et du rez-de-chaussée étaient toutes les deux verrouillées de l'intérieur, rappelez-vous.

— En grim pant le long de la cage d'ascenseur à l'aide des câbles, et en sortant par l'une des portes qui mènent à l'escalier de secours, répondit le docteur Steiner, jouant son atout avec un certain panache. J'ai examiné le monte-charge et c'est tout juste possible. Un homme petit – ou une femme, bien entendu – pourrait se glisser par-dessus et s'introduire dans la cage. Les câbles sont assez épais pour supporter le poids d'un être humain et un individu raisonnablement agile ne devrait pas éprouver trop de difficulté à grimper. À condition d'être mince, bien entendu. » Il jeta un coup d'œil suffisant à sa propre bedaine.

« Charmante théorie ! fit Baguley. Malheureusement, toutes les portes ouvrant sur l'escalier de secours étaient, elles aussi, verrouillées de l'intérieur.

— Il n'y a pas un immeuble au monde dans lequel un individu qui s'y connaît et qui *doit* réussir son coup ne puisse s'introduire, ou dont il ne puisse sortir, déclara le docteur Steiner comme s'il parlait d'expérience. Il aurait pu sortir par une fenêtre du premier étage puis se glisser le long du rebord jusqu'à l'escalier de secours. Ce que je veux dire, c'est que le meurtrier ne se trouve pas nécessairement parmi les employés qui travaillaient ici hier soir.

— Ce pourrait être moi, par exemple », lança le docteur Maddox. Le docteur Steiner ne se laissa pas démonter.

« Ne dites pas d'absurdités, Albertine. Je n'accuse personne. Je me contente de relever le fait que le cercle de suspects est moins restreint que ce que la police semble croire. Ils devraient aller enquêter du côté de la vie privée de Miss Bolam. Elle avait manifestement un ennemi. »

Mais le docteur Maddox poursuivit sur sa lancée : « Heureusement pour moi, la nuit dernière, j'assistais avec mon mari à un récital Bach au Royal Festival Hall – et j'y ai dîné avant le concert. Et même si le témoignage d'Alasdair peut sembler suspect mon beau-frère, qui est évêque, s'y trouvait aussi. Évêque de la Haute-Église [1] », ajouta-t-elle

avec suffisance, comme si l'encens et la chasuble garantissaient la vertu et la véracité épiscopales.

Le docteur Etherege sourit gentiment. « Je me sentirais soulagé, dit-il, si je pouvais produire ne fût-ce qu'un simple vicaire pour répondre de moi entre six heures et quart, et sept heures hier soir. Mais ne perdons-nous pas notre temps à élaborer toutes ces théories ? Le crime est entre les mains de la police, et nous devons l'y laisser. Notre principal souci est d'en discuter les retombées sur le travail de la clinique, et, en particulier, la suggestion du président et du secrétaire du groupe que Mrs. Bostock assure les fonctions de directrice administrative par intérim. Mais nous ferions mieux de procéder par ordre. Puis-je signer le compte rendu de la dernière réunion ? » Ils firent entendre le marmonnement d'approbation inintelligible que cette question provoque en général et le directeur médical attira à lui le registre des comptes rendus et le signa.

« De quoi a-t-il l'air ? demanda soudain le docteur Maddox. Je veux dire, le commissaire ? »

Le docteur Ingram, qui n'avait pas encore prononcé un mot, répondit, à la surprise de tous :

« Il doit avoir à peu près quarante ans, à mon avis. Grand et basané. Il a une belle voix et de belles mains. » Puis elle rougit violemment en se souvenant que devant un psychiatre, même la remarque la plus anodine pouvait dévoiler d'embarrassants secrets. Ce commentaire sur les belles mains constituait peut-être une erreur. Le docteur Steiner, qui ne se souciait pas des caractéristiques physiques de Dalglish, se lança dans une évaluation psychologique du commissaire à laquelle les autres médecins accordèrent l'attention polie que prêtent des experts aux théories d'un collègue. S'il avait été présent, Dalglish se serait montré surpris et intrigué par la précision et la perspicacité du diagnostic posé par le docteur Steiner.

« Il est maniaque et intelligent, ajouta le directeur médical. Et ce sont les hommes intelligents qui commettent les erreurs les plus dangereuses. Nous n'avons qu'à espérer, dans notre intérêt à tous, qu'il n'en fera aucune. Le meurtre, et la publicité qu'il va occasionner, ne peuvent qu'affecter les patients et le travail de la clinique. Ce qui nous amène à cette suggestion à propos de Mrs. Bostock.

— J'ai toujours préféré Bolam à Bostock, déclara le docteur Maddox. Ce serait le comble, de perdre une directrice incompetente — même de manière regrettable et accidentelle — pour se retrouver avec une autre du même genre sur les bras.

— Je suis bien de votre avis, répondit le docteur Baguley. Personnellement, j'ai toujours préféré Bolam. Mais il ne s'agirait que d'un arrangement temporaire, j'imagine. On publiera une offre d'emploi. En attendant, quelqu'un doit prendre la relève et

Mrs. Bostock a au moins le mérite de savoir ce qu'il y a à faire.

— Lauder m'a fait comprendre que le C.G.H. n'envisagerait pas d'un bon œil d'engager une personne de l'extérieur avant que la police n'ait terminé son enquête, même s'ils trouvaient quelqu'un qui accepte de venir. Nous n'avons pas besoin de bouleversements supplémentaires. Il y aura déjà assez d'agitation comme cela. Ce qui m'amène au problème de la presse. Lauder a proposé, et je suis d'accord avec lui, que toutes les demandes de renseignements soient dirigées vers la direction du groupe et que personne ici ne fasse de déclaration. Cela me semble de loin le meilleur plan. Il est important, dans l'intérêt des patients, que les journalistes n'envahissent pas la clinique. Les thérapies vont déjà suffisamment en pâtir sans cela. La commission m'autorise-t-elle à confirmer officiellement la décision ? »

Oui, la commission l'y autorisait. Personne ne manifestait d'enthousiasme à l'idée d'affronter la presse. Le docteur Steiner ne se joignit pas au murmure général d'assentiment. Son esprit était encore préoccupé par le problème de la succession de Miss Bolam.

« Je ne puis comprendre pourquoi le docteur Maddox et le docteur Baguley témoignent d'une telle animosité envers Mrs. Bostock, fit-il d'un ton bougon. Ce n'est pas la première fois que je le remarque. Il est ridicule de la comparer de façon défavorable à Miss Bolam. La meilleure administratrice des deux ne fait – ne faisait – ne fait aucun doute. Mrs. Bostock est une femme extrêmement intelligente, stable sur le plan psychologique, efficace, et elle apprécie réellement l'importance du travail que nous effectuons. Personne n'aurait pu en dire autant de Miss Bolam. Son attitude envers les patients était parfois des plus malheureuses.

— Je ne sais pas si elle avait tellement de contacts avec les malades, répliqua le docteur Baguley. En tout cas, je n'ai jamais reçu de plainte.

— Il lui arrivait de donner des rendez-vous, et elle remboursait les frais de déplacement. Je veux bien croire que vos patients ne vous faisaient pas de remarques sur son attitude. Mais les miens ont une autre classe. Ils sont aussi plus sensibles à ce genre de choses. Mr. Burge, par exemple, l'a mentionné. » Le docteur Maddox eut un rire dépourvu de gentillesse.

« Oh, Burge ! Il vient encore ? J'ai vu qu'on nous promettait son nouveau chef-d'œuvre pour le mois de décembre. Il sera intéressant de voir si vos efforts ont amélioré sa prose, Paul. Si c'est le cas, les deniers publics auront été bien dépensés. »

Le docteur Steiner laissa échapper une exclamation peinée. Il soignait un bon nombre d'écrivains et d'artistes, dont des protégés de Rosa à la recherche d'une petite psychothérapie gratuite. Malgré sa culture, son sens critique – d'habitude fort développé – lui faisait

complètement défaut lorsqu'il s'agissait de ses propres patients. Il ne pouvait supporter qu'on les démolisse devant lui, vivait dans l'espoir continu que leur grand talent soit enfin reconnu, et se mettait facilement en colère pour les défendre. Le docteur Baguley y voyait là une des qualités les plus attachantes de Steiner ; à bien des égards, il était touchant de naïveté. Il se lançait à présent dans une défense embrouillée du caractère de son patient autant que de son style :

« Mr. Burge est un homme très sensible et très talentueux, conclut-il, il est profondément déprimé par son inaptitude à maintenir une relation sexuelle satisfaite, en particulier avec ses épouses. »

Ce malheureux solécisme avait toutes les chances de provoquer un nouvel accès de méchanceté chez le docteur Maddox. Ce soir, songea Baguley, il ne fait aucun doute qu'elle est « proélectique ».

Le docteur Etherege intervint avec douceur :

« Pourrions-nous oublier nos différends professionnels un instant et nous concentrer sur l'objet de la réunion ? Docteur Steiner, voyez-vous une objection à ce que nous acceptions Mrs. Bostock comme directrice administrative intérimaire ?

— La question est purement académique, grommela le docteur Steiner. Si le secrétaire du groupe désire qu'elle soit nommée, elle le sera. C'est une farce ridicule que de faire semblant de nous consulter ! Nous n'avons aucune autorité ni pour donner notre accord ni pour le refuser. Lauder a été très clair à ce sujet le mois dernier lorsque j'ai abordé la question du transfert de Miss Bolam.

— Je ne savais pas que vous lui en aviez parlé » fit le docteur Etherege.

— J'ai eu un entretien avec lui après la réunion du comité de gérance au mois de septembre. C'était une simple suggestion.

— Laquelle s'est vu opposer une fin de non-recevoir bien sentie, je parie, déclara Baguley. Vous auriez mieux fait de tenir votre langue.

— Ou de soumettre la question à la commission, ajouta Etherege.

— Avec quel résultat ? s'écria Steiner. Que s'est-il passé la dernière fois que je me suis plaint de Bolam ? Rien ! Vous avez tous reconnu qu'elle ne convenait pas pour le poste de directrice administrative. Vous étiez tous d'accord – en tout cas, presque tous – sur le fait que Bostock – ou même quelqu'un de l'extérieur – serait préférable. Mais lorsqu'il a fallu agir, aucun d'entre vous n'était prêt à apposer sa signature au bas d'une lettre adressée au comité de gestion des hôpitaux. Et vous savez très bien pourquoi ! Vous aviez tous une peur bleue de cette femme. Une peur bleue, parfaitement ! »

Couvrant le murmure de protestation, le docteur Maddox déclara :

« Elle avait quelque chose d'intimidant. Peut-être était-ce cette probité gauche mais redoutable – qui vous affectait autant que les autres, Paul !

— C'est possible. Mais au moins j'ai essayé de faire quelque chose à son sujet. J'en ai parlé à Lauder.

— Moi aussi, fit doucement Etherege, et avec de meilleurs résultats peut-être. Je lui ai fait comprendre que notre commission se rendait bien compte qu'elle n'avait aucune influence sur le personnel administratif, mais j'ai déclaré qu'en tant que psychiatre et président de la commission médicale, j'estimais que Miss Bolam n'avait pas le tempérament qui convenait pour cet emploi. J'ai suggéré qu'il serait dans son intérêt à elle de la transférer. Son efficacité ne pouvait être mise en doute et je n'ai formulé aucune critique de ce genre. Lauder ne s'est engagé à rien, bien entendu, mais il savait parfaitement que j'étais en droit de lui faire cette remarque. Et celle-ci n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd.

— Si l'on tient compte de sa prudence naturelle, de la méfiance qu'il éprouve envers les psychiatres et du temps qu'il lui faut pour prendre une décision administrative, déclara le docteur Maddox, nous aurions été débarrassés de Miss Bolam d'ici deux ans. Quelqu'un s'est manifestement chargé de précipiter les choses. »

Tout à coup, le docteur Ingram prit la parole. Son visage rose et plutôt stupide se couvrit d'une rougeur peu élégante. Elle était assise, droite et raide, et ses mains, croisées sur la table devant elle, tremblaient.

« Vous ne devriez pas dire des choses pareilles. Ce... Ce n'est pas correct. Miss Bolam a été tuée, brutalement assassinée. Et vous êtes tous là à discuter comme si sa mort vous était égal ! Je sais qu'elle n'avait pas un caractère facile, mais elle est morte, et je ne pense pas que ce soit le moment de faire preuve de méchanceté à son égard. »

Le docteur Maddox dévisagea le docteur Ingram avec un intérêt mêlé d'étonnement, comme si elle avait affaire à un enfant particulièrement borné qui venait d'émettre une remarque intelligente : « Je vois que vous souscrivez à la superstition qui veut qu'on ne dise jamais la vérité à propos des morts. Les origines de cette croyance atavique m'ont toujours intéressée. Il faudra que nous en parlions un jour. J'aimerais connaître votre opinion. »

Rouge de honte, prête à pleurer, le docteur Ingram donnait l'impression qu'elle serait heureuse de renoncer à ce privilège.

« De la méchanceté à son égard ? articula le docteur Etherege. Je serais désolé de penser que quelqu'un ici présent s'est montré méchant. Il y a des choses, voyons, qui n'ont pas besoin d'être dites. Tous les membres de cette commission, sans exception, sont horrifiés par la mort brutale et insensée de Miss Bolam et tous souhaiteraient la revoir parmi nous, quels qu'aient été ses défauts en tant qu'administratrice. » La sensiblerie était trop flagrante pour qu'on s'y trompe. Comme s'il prenait conscience de leur surprise et de leur

confusion, il leva les yeux et dit d'un ton provoquant : « Eh bien, est-ce que je me trompe ? »

— Bien sûr que non », répondit le docteur Steiner. Il parlait d'une voix apaisante, mais ses petits yeux perçants, jetant un regard en coin, rencontrèrent ceux de Baguley. Celui-ci y lut de la gêne mais aussi une étincelle de malice. Le directeur médical ne menait pas son jeu très intelligemment. Il avait laissé Albertine Maddox dépasser les bornes et son autorité sur la commission s'en trouvait diminuée. Le plus triste, dans tout cela, songea Baguley, c'est qu'Etherege était sincère. Il y croyait. Il avait une franche horreur de la violence – comme chacun d'entre eux, si l'on y songeait. C'était un homme compatissant que choquait et attristait la pensée qu'une femme sans défense ait pu être brutalement mise à mort. Mais ses mots sonnaient faux. Il se réfugiait dans la froideur et essayait délibérément d'abaisser le ton émotionnel de la réunion et de le réduire à de conventionnelles platitudes. Et il ne parvenait qu'à manquer de sincérité.

Après la sortie du docteur Ingram, la réunion perdit de son entrain. Le docteur Etherege ne fit que des efforts épisodiques pour la mener à bien et la conversation s'étira d'un sujet à l'autre, sur un ton fatigué et décousu, pour toujours en revenir au meurtre. Ils avaient l'impression qu'il fallait que la commission exprime une opinion unanime. Après avoir essayé de multiples théories, les participants finirent par accepter la proposition du docteur Steiner. Le meurtrier était entré dans la clinique tôt dans la journée, avant qu'on ne commence à inscrire dans le registre les gens qui entraient et sortaient. Il s'était caché au sous-sol, avait choisi ses armes à loisir, repéré le numéro du poste de Miss Bolam sur la feuille accrochée à côté du téléphone, puis l'avait appelée pour la faire descendre. Il avait gagné les étages supérieurs sans se faire remarquer et était sorti par l'une des fenêtres en s'arrangeant pour la refermer derrière lui avant de se glisser jusqu'à l'escalier de secours. Ils n'insistèrent pas trop sur le fait que cette hypothèse supposait une chance considérable, alliée à une agilité inhabituelle. Sous la direction du docteur Steiner, la théorie prit forme. Il fut décidé que le coup de téléphone de Miss Bolam au secrétaire du groupe n'avait rien à voir avec l'affaire. Elle avait sans aucun doute souhaité se plaindre d'une incartade insignifiante, réelle ou imaginaire, qui n'avait aucun rapport avec sa mort. La suggestion quelque peu fantasque que le meurtrier avait grimpé le long du câble dans la cage du monte-charge fut réfutée d'un commun accord, même si – comme le fit remarquer le docteur Maddox – pour un homme capable de fermer une lourde fenêtre tout en se tenant en équilibre sur le rebord extérieur de la même fenêtre, puis de se jeter dans le vide pour atteindre l'échelle de secours à un mètre cinquante de là, la cage d'ascenseur ne devait pas poser un problème insurmontable.

Lassé de participer à l'invention de ce tueur mythique, le docteur Baguley ferma à demi les yeux et, sous ses paupières baissées, s'adonna à la contemplation du vase de roses. Dans la chaleur de la pièce, les pétales s'étaient lentement ouverts, de façon presque visible à l'œil nu. Le rouge, le rose et le vert se mêlaient à présent en un schéma informe de couleur dont, en laissant errer son regard, il aperçut le reflet sur la table. Soudain il ouvrit grand les yeux et vit que le docteur Etherage le contemplait fixement. Il lut de l'inquiétude dans ce regard perçant d'analyste. Il lui sembla aussi y lire de la pitié.

« Certains de nos membres en ont assez, déclara le docteur Etherage. Moi aussi, je pense. Si personne n'a d'affaires urgentes à soumettre, je déclare la séance levée. »

Le docteur Baguley songea que ce n'était pas entièrement un hasard si le directeur médical et lui avaient été les derniers à partir, se retrouvant ainsi seuls dans la pièce. Tout en vérifiant que les fenêtres étaient fermées, le docteur Etherage demanda :

« Eh bien, James, avez-vous décidé si vous voulez me succéder en tant que directeur médical ?

— Il s'agit plutôt de décider si je souhaite ou non poser ma candidature une fois que l'offre d'emploi sera publiée, n'est-ce pas ? répondit Baguley. Et Mason-Giles, ou McBain ?

— L'offre n'intéresse pas M. G. Le poste implique un maximum de séances, et il ne veut pas abandonner l'hôpital universitaire. McBain est coincé avec la nouvelle unité régionale pour adolescents. »

Ces accès de froide indifférence étaient fréquents chez le directeur médical, qui n'essayait même pas d'adoucir le fait qu'il s'était d'abord adressé à d'autres. Il racle les fonds de tiroir, songea Baguley. « Et Steiner ? demanda-t-il. Il posera sa candidature, j'imagine ? »

Le directeur médical sourit.

« Oh ! je ne pense pas que le Conseil régional nommera le docteur Steiner. Cette clinique est pluridisciplinaire. Nous avons besoin de quelqu'un qui puisse maintenir une certaine cohésion. Et il y aura peut-être de très grands changements. Vous connaissez mes opinions. Si la psychiatrie doit mieux s'intégrer à la médecine générale, une clinique de ce genre devra sans doute sacrifier au bien commun et disparaître. Nous devrions pouvoir disposer de lits. La Steen trouverait peut-être sa place comme dispensaire dans un centre hospitalier. Je ne dis pas que c'est probable. Mais c'est possible. »

Ainsi, c'est ce que pensait le Conseil ? Le docteur Etherage avait l'oreille aux aguets. Un petit service de consultation externe, sans stages d'apprentissage ni lien avec un centre hospitalier pourrait bien devenir anachronique aux yeux des planificateurs.

« L'endroit où je vois mes patients n'a pas d'importance, déclara le docteur Baguley, à condition qu'on m'accorde un peu de calme et de

paix, une certaine tolérance et qu'on ne m'assène pas trop de baratin hiérarchique et de linge amidonné. C'est très bien d'intégrer ces unités psychiatriques aux centres hospitaliers, pourvu que les hôpitaux tiennent compte de nos besoins en matière de personnel et de locaux. Je suis trop fatigué pour livrer bataille. » Il regarda le directeur médical. « D'ailleurs, j'avais plus ou moins décidé de ne pas poser ma candidature. J'ai téléphoné à votre bureau hier soir de la salle des médecins pour vous demander si nous pouvions avoir une conversation à propos de la clinique.

— Vraiment ? À quelle heure ?

— Vers six heures vingt, six heures vingt-cinq. Il n'y a pas eu de réponse. Plus tard, nous avons eu d'autres sujets de préoccupations, bien entendu.

— Je devais être à la bibliothèque, répondit le directeur médical. Et j'en suis très heureux, si cela signifie que vous avez eu le temps de revenir sur votre décision. J'espère que vous y repenserez, James. »

Il éteignit les lumières et ils descendirent ensemble. Au bas de l'escalier, le directeur médical se tourna vers Baguley.

« Il était environ six heures vingt lorsque vous avez téléphoné ? Je trouve cela très intéressant, vraiment très intéressant.

— Ma foi, c'était à peu près cela, je pense. »

Le docteur Baguley s'aperçut avec un étonnement agacé que c'était lui qui paraissait coupable et embarrassé, et non le directeur médical. Il fut saisi par un désir intense de quitter la clinique, d'échapper au regard bleu spéculatif qui le mettait si mal à l'aise. Mais il y avait encore autre chose. À la porte, il se força à marquer un arrêt et à faire face au docteur Etherege. Mais bien qu'il essayât d'adopter un ton nonchalant, sa voix était forcée, agressive même :

« Je me demande si nous devrions faire quelque chose à propos de Marion Bolam ?

— De quelle manière ? » demanda le directeur médical avec douceur. Comme il ne recevait pas de réponse, il continua : « Tous les membres du personnel savent qu'ils peuvent demander à me voir n'importe quand. Mais je ne provoque pas les confidences. Il s'agit d'une enquête criminelle, James, je n'y puis rien. Absolument rien. Je pense qu'il serait sage de votre part d'adopter la même attitude. Bonne nuit. »

CHAPITRE VI

Le lundi matin, jour anniversaire de la mort de sa femme, Dalglish se rendit très tôt dans une petite église catholique derrière le Strand pour y allumer un cierge. Sa femme était catholique. Ils ne pratiquaient pas la même religion et elle était morte avant qu'il n'ait pu commencer à saisir ce que cela signifiait pour elle ou quelle influence cette différence fondamentale aurait pu exercer sur leur mariage. Il avait allumé le premier cierge le jour de sa mort par besoin de donner forme à un chagrin intolérable et peut-être aussi dans l'espoir enfantin qu'elle en aurait l'âme réconfortée. Ce cierge-ci était le quatorzième. Lui qui était d'ordinaire si détaché et réservé considérait ce geste très personnel non comme un acte de superstition ou de piété, mais comme une habitude dont il ne pouvait plus se défaire, même s'il l'avait voulu. Il ne rêvait que rarement de sa femme, mais c'était alors avec la plus grande netteté ; quand il se réveillait, il ne pouvait plus se rappeler avec exactitude les traits de son visage. Il fit glisser sa pièce de monnaie dans la fente et présenta la mèche du cierge à la flamme mourante d'un moignon de chandelle liquéfié. La mèche prit immédiatement, produisant une flamme claire et brillante. Il lui avait toujours semblé important que le cierge s'enflamme tout de suite. Il contempla un instant la flamme sans rien ressentir, pas même de la colère. Puis il fit demi-tour.

L'église était presque vide, mais elle dégageait une atmosphère d'activité intense et silencieuse qu'il ressentait sans pouvoir la partager. Alors qu'il se dirigeait vers la porte, il reconnut une femme en manteau rouge et la tête entourée d'un châle vert foncé qui s'arrêtait pour plonger les mains dans le bénitier. C'était Fredrica Saxon, psychologue à la clinique Steen. Ils atteignirent la porte extérieure ensemble et il la tint ouverte pour elle en luttant contre un soudain coup de vent automnal. Elle lui adressa un sourire amical et sans la moindre trace de gêne.

« Bonjour. Je ne vous ai jamais vu ici auparavant.

— Je ne viens qu'une fois l'an », répondit Dalglish. Il ne lui donna aucune explication et elle ne lui posa aucune question.

« Je voulais vous voir, dit-elle. Il y a quelque chose que vous devriez savoir, je pense. Vous êtes en congé ? Sinon, pouvez-vous ne pas vous montrer trop à cheval sur les règlements et venir bavarder avec un suspect dans un café ? Je préférerais ne pas aller à votre bureau et il est difficile de vous voir à la clinique. De toute manière,

j'ai besoin d'une tasse de café. J'ai froid.

— Il y avait un endroit, à l'angle de la rue, fit Dalglish. Le café y est passable et il y fait assez calme. »

Le bistrot avait changé en un an. Dalglish se souvenait d'un endroit propre mais sans attrait, avec une série de tables en bois blanc recouvertes de nappes de plastique et un long comptoir décoré d'une fontaine à thé et de couches de copieux sandwiches sous des dômes en verre. Il avait fait du chemin depuis ! Les murs étaient recouverts de panneaux imitant le vieux chêne auxquels était accroché un formidable assortiment de rapières, de pistolets anciens et de sabres à l'authenticité douteuse. Les serveuses avaient l'air de « débutantes » d'avant-garde qui gagnaient ici leur argent de poche, et l'éclairage était si discret qu'il en devenait carrément sinistre. Miss Saxon se dirigea vers une table dans un coin éloigné.

« Rien qu'un café ? demanda Dalglish.

— Rien qu'un café. »

Elle attendit qu'on ait pris la commande avant de déclarer :

« C'est à propos du docteur Baguley.

— Je m'en doutais.

— Comme vous en entendrez inévitablement parler, autant tout vous raconter maintenant au lieu d'attendre vos questions. Je préfère que ce soit moi qui vous le dise plutôt qu'Amy Shorthouse. »

Elle parlait sans gêne ni rancune.

« Je ne vous ai pas interrogée à ce sujet parce qu'il me semblait sans rapport avec le crime, répliqua Dalglish, mais si vous voulez m'en parler, peut-être en sortira-t-il quelque chose.

— Je ne veux pas que vous vous formiez une opinion erronée, c'est tout. Il serait si facile d'imaginer que nous en voulions à Miss Bolam. Ce n'était pas le cas, vous savez. À un moment donné, nous lui en avons même été reconnaissants. »

Dalglish n'eut pas à demander à qui elle faisait allusion, lorsqu'elle disait « nous ».

Indifférente, la serveuse leur apporta le café, une mousse pâle servie dans de petites tasses transparentes. Miss Saxon fit glisser son manteau de ses épaules et dénoua son châle. Ils enserrèrent tous deux les tasses brûlantes de leurs doigts. Elle se servit abondamment de sucre puis poussa le bol de plastique vers Dalglish. Aucune tension, aucune gaucherie dans ses gestes. Elle était aussi directe qu'une écolière buvant une tasse de café avec une amie. Il la trouvait curieusement apaisante, peut-être parce qu'elle ne lui paraissait pas séduisante. Il l'aimait bien, pourtant. Il avait peine à croire qu'ils ne se voyaient que pour la seconde fois et qu'ils s'étaient rencontrés à la faveur d'un meurtre. Elle écuma la mousse de son café et déclara sans lever les yeux :

« James Baguley et moi sommes tombés amoureux l'un de l'autre il y a presque trois ans. Nous n'avons pas farouchement lutté contre ce sentiment. Nous n'avons pas cherché à nous aimer, mais nous ne l'avons pas non plus évité. Après tout, on ne renonce pas volontairement au bonheur à moins d'être un masochiste ou un saint, et nous ne sommes ni l'un ni l'autre. Je savais que la femme de James était névrosée parce que c'est le genre de choses qui se sait, mais il ne parlait guère d'elle. Nous étions tous deux conscients qu'elle avait besoin de lui et qu'un divorce était hors de question. Nous étions convaincus que nous ne lui faisons aucun mal et qu'elle n'avait jamais besoin de savoir. James disait que m'aimer rendait son mariage plus heureux. Il est évidemment plus facile de se montrer gentil et patient lorsqu'on est soi-même heureux, et peut-être avait-il raison. Je ne sais pas. Des milliers d'amants doivent utiliser ce raisonnement.

« Nous ne pouvions nous voir très souvent, mais j'avais mon propre appartement et nous arrivions en général à passer deux soirées par semaine ensemble. Une fois, Helen – c'est sa femme – est même allée loger chez sa sœur et nous avons eu une nuit entière pour nous. Nous devions nous montrer prudents à la clinique, bien entendu, mais de toute façon, nous ne nous y voyons pas beaucoup.

— Comment Miss Bolam l'a-t-elle découvert ? demanda Dalglish.

— De manière idiote, en réalité. Nous nous trouvions au théâtre pour une pièce d'Anouilh et elle était assise seule dans la rangée derrière nous. Qui aurait pu croire que Bolam avait envie de voir une pièce d'Anouilh ? Je suppose qu'elle avait reçu un billet gratuit. C'était le deuxième anniversaire de notre rencontre et nous nous sommes tenu la main pendant toute la pièce. Peut-être étions-nous un peu saouls. Après cela, nous avons quitté le théâtre, toujours la main dans la main. N'importe qui de la clinique, n'importe laquelle de nos connaissances, aurait pu nous voir. Nous étions de moins en moins prudents et il fallait s'attendre à ce que tôt ou tard quelqu'un nous voie. Le hasard a choisi Bolam. D'autres gens se seraient probablement mêlés de leurs propres affaires.

— Alors qu'elle, elle l'a raconté à Mrs. Baguley ? Voilà qui semble témoigner d'un excès de zèle et d'une cruauté inhabituels.

— Pas vraiment. Ce n'est pas ainsi que Bolam le voyait. Elle faisait partie de ce petit nombre de bienheureux qui ne doutent pas un seul instant de connaître la différence entre le bien et le mal. Elle manquait d'imagination, ce qui l'empêchait de se mettre dans la peau des autres. Si elle avait été une femme trompée, je suis sûre qu'elle aurait voulu qu'on l'en informe. Rien n'aurait pu être pire que de ne pas savoir. Elle possédait ce genre de force qui trouve du plaisir dans la lutte, j'imagine qu'elle a cru de son devoir de le dire. En tous les cas, Helen est arrivée à l'improviste à la clinique un mercredi après-midi pour

voir son mari, et Miss Bolam l'a fait entrer dans son bureau et lui a tout raconté. Je me demande souvent quels termes elle a utilisés. J'imagine qu'elle lui a dit que nous "couchions ensemble". Elle pouvait donner une coloration vulgaire à pratiquement n'importe quoi.

— Elle prenait un risque, pas vrai ? demanda Dalglish. Elle avait très peu de preuves, aucune preuve tangible en tout cas. »

Miss Saxon éclata de rire.

« Vous parlez comme un policier. Elle avait suffisamment de preuves. Miss Bolam savait reconnaître les marques de l'amour. Et de toute façon, nous nous amusions sans permis, c'était déjà de l'infidélité. »

Les mots étaient amers mais ne trahissaient ni rancune ni sarcasme. Elle sirotait son café avec un plaisir évident. Dalglish se dit qu'elle aurait tout aussi bien pu parler de l'un des patients de la clinique, ou discuter avec un intérêt professionnel mineur et détaché des caprices de la nature humaine. Pourtant, il ne croyait pas un seul instant qu'elle était du genre à s'amouracher facilement ou que ses sentiments étaient superficiels. Il lui demanda quelle avait été la réaction de Mrs. Baguley.

« C'est ce qu'il y a d'extraordinaire, ou du moins ça l'a semblé à l'époque. Elle l'a pris merveilleusement bien. Quand je regarde en arrière, je me demande si nous n'étions pas fous tous les trois, si nous ne vivions pas dans un monde imaginaire dont deux minutes de réflexion nous auraient démontré qu'il ne pouvait exister. Helen, dont la vie consiste en une série d'attitudes, décida alors de jouer les épouses courageuses, compréhensives. Elle insista pour divorcer. Ce devait être un divorce amical. Ce qui n'est possible, j'imagine, que si les gens ne tiennent plus l'un à l'autre, ne se sont jamais aimés ou sont incapables d'aimer. Mais c'est ce qui allait se passer. Nous en avons beaucoup discuté. Il fallait sauvegarder le bonheur de chacun. Helen allait ouvrir une boutique de mode – c'est quelque chose dont elle parle depuis des années. Le projet nous passionnait tous les trois, et nous avons cherché un local qui conviendrait. En réalité, c'était pathétique. Nous nous dupions en croyant que tout se passerait bien. C'est pour cela que j'ai dit que James et moi, nous étions reconnaissants envers Enid Bolam. Les gens à la clinique ont fini par apprendre qu'il allait y avoir un divorce et que Helen m'accuserait – tout cela faisait partie de notre politique de franchise et d'honnêteté – mais on nous en parlait très peu, à nous. Bolam n'a jamais mentionné le divorce. Ce n'était pas une commère et elle n'était pas mauvaise non plus. Son rôle a fini par se savoir, parce que ces choses-là s'apprennent. Je pense que Helen l'a peut-être dit à quelqu'un, mais Miss Bolam et moi n'en avons jamais parlé. Jamais.

« Et puis l'inévitable a fini par arriver. Helen a commencé à craquer. James lui avait laissé la maison du Surrey et habitait avec moi. Il devait la voir assez souvent. Il n'en parlait pas beaucoup au début, mais je me doutais de ce qui arrivait. Elle était malade et nous le savions tous les deux. Elle avait joué le rôle de la femme qui attend sans se plaindre et, d'après les romans et les films, son mari aurait dû lui revenir. Et James ne revenait pas. Il me cachait presque tout, mais je me rendais compte de ce que cela lui faisait, les scènes, les larmes, les supplications, les menaces de suicide. Un instant, elle acceptait le divorce, l'instant d'après elle ne lui rendrait jamais sa liberté. Elle ne l'aurait pas pu, bien entendu. Je le vois bien maintenant. Elle n'avait pas à la lui donner. C'est dégradant de parler d'un mari comme s'il était un chien enchaîné dans le jardin. Pendant tout ce temps, je comprenais de plus en plus que je ne pouvais pas continuer ainsi. Quelque chose qui avait lentement mûri au cours des années est arrivé à éclosion. Il ne sert à rien d'en parler ou d'essayer de l'expliquer. Cette affaire n'a rien à voir avec votre enquête, n'est-ce pas ? Il y a neuf mois, j'ai commencé à suivre des cours de catéchisme dans l'espoir de me faire admettre au sein de l'Église catholique. Lorsque je l'ai fait, Helen a retiré sa plainte et James lui est revenu. Je pense qu'il ne se souciait plus de ce qui pouvait lui arriver ou de l'endroit où il vivait. Mais vous comprenez, n'est-ce pas, qu'il n'avait aucune raison de haïr Miss Bolam. L'ennemi, c'était moi. » Dalgliesh songea qu'il n'y avait peut-être guère eu de lutte. Son visage rose, plein de santé, avec son nez large et légèrement retroussé et sa grande bouche joyeuse convenait mal à la tragédie. Il se souvint de l'expression du docteur Baguley dans la lumière qui tombait de la lampe de bureau de Miss Bolam. Il était stupide et présomptueux d'évaluer le malheur des gens d'après leurs rides ou leur regard. Le physique de Miss Saxon reflétait probablement un caractère bien trempé et plein de ressources. Cela ne voulait pas dire qu'étant plus résistante, elle était moins sensible. Mais il avait profondément pitié de Baguley, que sa maîtresse avait rejeté à l'heure de la pire épreuve en faveur d'un bonheur personnel qu'il ne pouvait ni partager ni comprendre. Personne ne pouvait probablement saisir l'ampleur d'une telle trahison. Dalgliesh ne prétendait pas comprendre Miss Saxon. Il n'était pas difficile d'imaginer ce qu'en avaient fait certaines personnes à la clinique. Les explications faciles venaient sans effort à l'esprit. Mais il ne pouvait croire que Fredrica Saxon avait fui sa propre sexualité dans la religion ou qu'elle ait jamais refusé d'envisager la réalité en face.

Il songea à certains de ses commentaires sur Enid Bolam. « Qui aurait pu croire que Bolam avait envie de voir une pièce d'Anouilh ? Je suppose qu'elle avait reçu un billet gratuit... Même Bolam pouvait reconnaître les marques de l'amour... Elle pouvait donner une

coloration vulgaire à pratiquement n'importe quoi. » La piété ne rendait pas les gens automatiquement gentils. Pourtant, elle avait prononcé ces mots sans malice réelle. Elle disait ce qu'elle pensait et devait faire preuve du même détachement envers ses propres sentiments. Elle était probablement le meilleur juge de caractères de la clinique. Tout à coup, au mépris des règles, Dalglish demanda :

« Qui l'a tuée, croyez-vous, Miss Saxon ?

— En se fondant sur le caractère des suspects et la nature du crime, et sans tenir compte de mystérieux coups de téléphone depuis le sous-sol, d'ascenseurs qui grincent et d'alibis apparents ?

— En se fondant sur les caractères et la nature du crime.

— Je dirais que c'est Peter Nagle », fit-elle sans hésitation ni réticence.

Dalglish ressentit une pointe de déception. Il était déraisonnable de croire qu'elle aurait pu savoir.

« Pourquoi Nagle ? demanda-t-il.

— En partie parce que je pense que c'est un crime d'homme. Le coup de couteau est révélateur. Je ne peux m'imaginer une femme tuant de cette manière-là. Je pense qu'une femme étranglerait sa victime si celle-ci était inconsciente. Puis il y a le ciseau. Qu'il ait été utilisé avec une telle maîtrise suggère que l'assassin s'est identifié à l'arme. Sinon, pourquoi l'utiliser ? Il aurait pu la frapper encore et encore avec le fétiche.

— Salissant, bruyant et moins sûr, fit Dalglish.

— Mais le ciseau n'est une arme sûre qu'entre les mains d'un homme qui se sent capable de l'utiliser, quelqu'un qui est littéralement habile de ses mains. Je ne puis imaginer le docteur Steiner tuant ainsi, par exemple. Il ne pourrait même pas enfoncer un clou sans casser le marteau. »

Dalglish avait lui aussi tendance à croire que le docteur Steiner était innocent. Le personnel de la clinique avait mentionné plus d'une fois sa maladresse avec les outils. C'est vrai, il avait menti en niant savoir où se trouvait le ciseau, mais Dalglish pensait que c'était la peur plutôt qu'un sentiment de culpabilité, qui l'y avait poussé. Et sa confusion, lorsqu'il avait avoué, le visage rouge de honte, qu'il s'était endormi en attendant Mr. Burge, n'était pas feinte.

« Il était tellement certain qu'on ferait le rapport entre le ciseau et Nagle que je pense qu'on a voulu l'incriminer. Et d'ailleurs, vous le soupçonnez ?

— Oh, non ! Je sais qu'il n'aurait pas pu le faire. Je me suis contentée de répondre à votre question telle que vous me l'avez posée. Je jugeais en fonction des caractères et de la nature du crime. »

Ils avaient terminé leur café et Dalglish se dit qu'elle voulait probablement partir. Mais elle n'avait pas l'air pressée. Après un court

silence, elle reprit la parole :

« J'ai un aveu à vous faire ; de la part de quelqu'un d'autre, en fait. Il s'agit de Cully. Rien d'important, mais il faut que vous le sachiez et j'ai promis que je vous en parlerais. Le pauvre vieux Cully a peur à en perdre la tête – qu'il n'a déjà pas très solide, même dans ses bons moments.

— Je savais qu'il avait menti, fit Dalglish. Il a vu quelqu'un traverser le hall, je suppose.

— Oh non ! Rien qui puisse vous être aussi utile ! C'est à propos du tablier de caoutchouc manquant dans le département d'ergothérapie. Si j'ai bien compris, vous pensez qu'il a peut-être été utilisé par le meurtrier. Eh bien, c'est Cully qui l'a emprunté lundi dernier pour repeindre sa cuisine. Vous savez comme on peut se salir avec de la peinture. Il n'a pas demandé la permission à Miss Bolam parce qu'il connaissait la réponse d'avance, et il n'a pas pu demander à Mrs. Baumgarten puisqu'elle était malade. Il avait l'intention de le rapporter vendredi, mais lorsque Miss Ambrose a fait l'inventaire avec votre sergent et qu'ils lui ont demandé s'il avait vu le tablier, il a perdu la tête et répondu "non". Il n'est pas très malin, et il était terrifié à l'idée que vous puissiez l'accuser du meurtre s'il avouait. »

Dalglish lui demanda quand Cully lui en avait parlé.

« Je savais qu'il avait le tablier parce que je l'ai vu le prendre. J'ai deviné qu'il serait dans tous ses états, et je suis allée le voir hier matin. Il a des crampes d'estomac lorsqu'il se fait du souci et je me suis dit qu'il valait mieux que quelqu'un l'ait à l'œil.

— Où se trouve le tablier maintenant ? »

Miss Saxon se mit à rire :

« Dispersé à travers Londres dans une demi-douzaine de poubelles, si celles-ci n'ont pas encore été vidées. Le pauvre vieux Cully n'a pas osé le jeter dans sa propre boîte à ordures de peur que la police ne la fouille, et il n'a pas pu le brûler parce qu'il habite dans une H.L.M. chauffée à l'électricité et n'a pas de poêle. Alors, il a attendu que sa femme soit couchée, puis il est resté jusqu'à onze heures du soir à le couper en morceaux avec des ciseaux de cuisine. Il a caché les morceaux dans une série de sacs en papier, les a mis dans un fourre-tout et a pris le bus 36 qui remonte Harrow Road, jusqu'à ce qu'il se trouve suffisamment loin de chez lui. Ensuite, il a glissé les sacs un à un dans chaque poubelle qu'il rencontrait et a laissé tomber les attaches métalliques dans la grille du caniveau. Le pauvre homme a eu un mal fou à revenir chez lui, malade de peur et de fatigue – il avait raté le dernier bus – et tirillé par ses maux de ventre. Il n'était pas en grande forme lorsque je suis passée le lendemain matin, mais j'ai réussi à le convaincre que ce n'était pas une affaire de vie ou de mort – de mort, en tout cas. Je lui ai promis que je vous en parlerais. »

Dalglish la remercia d'une voix grave. « Vous n'avez pas à me faire d'autres aveux par hasard ? Ou éprouvez-vous une objection morale à livrer à la justice un malheureux psychopathe ? »

Elle rit tout en rajustant son manteau et en nouant le foulard sur ses souples cheveux noirs.

« Oh, non ! Si je connaissais le coupable, je vous le dirais. Je suis contre le meurtre et je respecte la loi. Mais je ne savais pas que nous parlions de justice. C'est vous qui avez prononcé ce mot. Comme Portia, je crois que si justice était faite, aucun d'entre nous ne trouverait le salut. Je vous en prie, laissez-moi payer mon café moi-même. »

Elle ne veut pas avoir l'impression que je lui ai acheté ses renseignements, pensa Dalglish, même pour un shilling. Il résista à l'envie de lui dire qu'il ferait passer le café dans ses frais généraux, tout en s'étonnant un peu de cette tendance au sarcasme qu'elle provoquait chez lui. Il l'aimait bien, mais s'irritait un peu de ses certitudes et de son indépendance. Peut-être était-ce de l'envie.

En quittant le café, il lui demanda si elle se rendait à la clinique.

« Pas aujourd'hui. Je n'ai pas de consultation le lundi matin. Mais j'y serai demain. »

Elle le remercia cérémonieusement pour le café et ils se séparèrent. Il se dirigea vers l'est et la clinique, et elle disparut en direction du Strand. Tout en regardant diminuer sa mince silhouette sombre, il imagina Cully, à moitié pétrifié de peur, se glissant dans la nuit avec son pathétique fardeau. Il n'était pas surpris que le vieux portier se soit confié aussi complètement à Fredrica Saxon ; sans doute l'aurait-il fait lui aussi. Elle lui avait donné bon nombre d'informations intéressantes, songea-t-il. Mais elle n'avait pu lui fournir un alibi pour le docteur Baguley ou pour elle-même.

Mrs. Bostock, carnet de sténo en main, était assise à côté du docteur Etherege, ses jambes élégantes croisées à hauteur des genoux et sa tête d'échassier dressée afin de recevoir, avec la gravité qui convenait, les instructions du directeur médical.

« Le commissaire Dalglish a téléphoné pour dire qu'il serait bientôt ici. Il désire revoir certains membres du personnel et m'a demandé une entrevue avant le déjeuner. »

— Je ne vois pas comment vous pourrez le voir avant le déjeuner, docteur, répondit Mrs. Bostock d'un ton autoritaire. Il y a le comité du personnel à deux heures et demie et vous n'avez pas eu le temps de consulter l'ordre du jour. Le docteur Talmage, des États-Unis, a rendez-vous à midi et demi et j'espérais qu'à onze heures, vous pourriez me dicter pendant une heure.

— Cela devra attendre. Je crains que le commissaire ne vous

prenne une bonne partie de votre temps. Il a des questions à propos du fonctionnement de la clinique.

— Je ne comprends pas, docteur. Voulez-vous dire qu'il s'intéresse à l'administration générale ? »

La voix de Mrs. Bostock contenait un mélange parfait de surprise et de désapprobation.

« C'est ce qu'il semble, répondit le docteur Etherege. Il a parlé des carnets de rendez-vous, du registre des diagnostics, de la manière dont on enregistrerait le courrier qui entre et qui sort, et du système de classement des dossiers médicaux. Vous feriez mieux de vous en occuper personnellement. Si j'ai besoin de dicter quelque chose, je ferai venir Miss Priddy.

— Bien entendu, je ferai ce que je peux, répondit Mrs. Bostock. Malheureusement, il a choisi une de nos matinées les plus chargées. Il me serait plus facile de lui arranger un programme si je savais ce qu'il a en tête.

— Nous aimerions tous le savoir, j'imagine, répliqua le directeur médical. À votre place, je me contenterais de répondre à ses questions le plus complètement possible. Et s'il vous plaît, dites à Cully de me prévenir dès qu'il voudra monter.

— Bien, docteur », répondit Mrs. Bostock, vaincue. Et elle prit congé.

En bas, dans la salle de sismothérapie, le docteur Baguley enfilait sa blouse blanche avec l'aide de Marion Bolam.

« Mrs. King viendra mercredi comme d'habitude pour son traitement au LSD. Je crois qu'il vaudrait mieux le lui administrer dans le bureau d'une des assistantes sociales, au deuxième étage. Miss Kettle ne vient pas le mercredi soir, n'est-ce pas ? Parlez-lui-en. Autrement, nous pourrions utiliser le bureau de Mrs. Kallinski ou l'une des petites pièces réservées aux entretiens qui donnent sur l'arrière.

— Ce ne sera pas aussi commode pour vous, docteur. Vous devrez monter deux étages lorsque je téléphonerai.

— Cela ne me tuera pas. J'ai peut-être l'air gâteux mais j'ai encore l'usage de mes jambes.

— Il y a le problème du lit, docteur. Je suppose que nous devons utiliser l'un des brancards qui se trouvent dans la salle de réanimation du département de sismothérapie.

— Demandez à Nagle de s'en occuper. Je ne veux pas que vous restiez seule au sous-sol.

— Mais je n'ai pas peur, docteur Baguley. »

Le docteur Baguley perdit patience.

« Pour l'amour du ciel, utilisez votre cervelle. Mais si, vous avez peur ! Il y a un assassin en liberté dans cette clinique et aucun de nous — une seule personne exceptée — n'a envie de rester trop

longtemps au sous-sol. Si vous n'éprouvez vraiment aucune crainte, ayez au moins le bon sens de le dissimuler, en particulier à la police. Où est la surveillante ? Au secrétariat ? »

Il décrocha le combiné et composa le numéro d'une main tremblante.

« Miss Ambrose ? Ici Baguley. Je viens de dire à Miss Bolam que je ne tiens pas à utiliser la pièce du sous-sol pour le LSD cette semaine. »

La voix de la surveillante leur parvint clairement : « Comme vous voulez, docteur. Mais si le sous-sol convient mieux et qu'on peut obtenir une infirmière de remplacement pour la consultation de sismothérapie dans l'un des centres hospitaliers du groupe, je serais très heureuse de tenir compagnie à Miss Bolam en bas. Nous pourrions surveiller Mrs. King ensemble.

— Je veux que vous soyez à la consultation de sismothérapie comme d'habitude, Miss Ambrose, répondit le docteur Baguley avec brusquerie, et la malade ira en haut pour son LSD. J'espère que je me fais enfin comprendre. »

Deux heures plus tard, Dalglish déposait trois boîtes en métal noir sur le bureau du docteur Etherege. Les boîtes, percées de petits trous ronds sur les côtés, étaient remplies de cartes chamois : le fichier des diagnostics de la clinique.

« Mrs. Bostock m'en a expliqué le fonctionnement, déclara Dalglish. Si je l'ai bien comprise, chacune de ces cartes représente un patient. Les informations contenues dans le dossier sont codées et l'on perfore la carte en conséquence. Les cartes sont percées de rangées égales de petits trous et les espaces entre chaque trou sont numérotés. En perforant n'importe quel numéro avec la machine à main, je découpe l'espace entre deux trous adjacents pour former une fente oblongue. Si l'on insère alors cette tringle métallique, disons dans le trou portant le numéro vingt à l'extérieur de la boîte, qu'on la fait glisser à travers toutes les cartes, puis qu'on fait pivoter la boîte, cela fait ressortir toutes les cartes dont on a perforé ce numéro. C'est en fait l'un des systèmes les plus simples de cartes perforées qu'on puisse trouver sur le marché.

— C'est exact. Nous l'utilisons surtout comme répertoire pour les diagnostics et comme outil de recherche. » Si le directeur médical était étonné que Dalglish s'y intéresse, il ne le montra pas.

« Mrs. Bostock me dit, continua le commissaire, que vous ne mettez pas en code les informations contenues dans les dossiers avant que le patient n'ait terminé son traitement, et que l'on a introduit ce système à la clinique en 1952. Cela signifie que les patients en cours de traitement n'auront pas encore de carte – à moins, bien entendu, qu'ils n'aient déjà été soignés ici – et que les malades soignés avant

1952 ne sont pas inclus.

— Exact. Nous aimerions inclure les cas plus anciens, mais nous manquons de personnel. Cela prend du temps de coder et de perforer, et c'est le genre de travail qu'on remet à plus tard. Pour le moment, nous sommes en train de coder les cas dont le traitement s'est terminé en février 1962, nous sommes donc sérieusement en retard.

— Mais une fois que la carte du patient est codée, vous pouvez choisir à volonté n'importe quel diagnostic ou n'importe quelle catégorie de malades ?

— En effet. » Le directeur médical sourit, un sourire lent et doux. « Je ne dis pas que nous pourrions immédiatement sélectionner tous les autochtones dépressifs de naissance légitime dont la grand-mère avait des yeux bleus, parce que nous ne chiffons pas les informations concernant les grands-parents. Mais tout ce qui a été mis en code peut être retiré sans problème. »

Dalgliesh déposa une mince chemise jaune sur le bureau.

« Mrs. Bostock m'a prêté les instructions pour le codage. Je vois que vous attribuez un numéro de code au sexe, à l'âge, à l'état civil, à l'adresse par autorité régionale, au diagnostic, au médecin qui a soigné le malade, à la date de la première visite et des visites suivantes et à un nombre considérable de détails concernant les symptômes, le traitement et les progrès du malade. À la classe sociale aussi. Je trouve cela intéressant.

— C'est évidemment inhabituel, répondit le docteur Etherege. Avant tout, parce qu'il s'agit souvent d'une évaluation purement subjective. Mais comme cette catégorie est parfois utile pour des travaux de recherche, nous l'avons gardée. Ainsi que vous le voyez, nous utilisons les catégories de l'état civil. Elles sont suffisamment exactes pour nos besoins. »

Dalgliesh fit glisser la fine tige métallique entre ses doigts.

« Ainsi je pourrais par exemple sélectionner les cartes des patients de catégorie un qui ont suivi un traitement il y a huit à dix ans, étaient mariés et pères de famille et souffraient, disons, d'aberration sexuelle, de kleptomanie ou de tout autre désordre de la personnalité qui soit socialement inacceptable.

— Vous le pourriez, admit tranquillement le directeur médical. Mais je ne vois pas pourquoi vous souhaiteriez le faire.

— Chantage, docteur. Il m'est venu à l'idée que vous avez là un dispositif soigneusement combiné pour la présélection d'une victime. Vous enfillez la tige au bon endroit et une carte jaillit. La carte porte un numéro dans le coin supérieur droit. Et aux archives du sous-sol, le dossier médical attend, bien à sa place.

— Ce ne sont que des conjectures, répliqua le directeur médical. Il n'y a pas un atome de preuve.

— C'est vrai, il n'y a aucune preuve, — rien qu'une sérieuse probabilité. Résumons les faits. Mercredi après-midi, Miss Bolam a vu le secrétaire du groupe après la réunion du comité de gérance et lui a dit que tout allait bien à la clinique. À midi un quart, vendredi, elle lui téléphonait pour lui demander de passer de toute urgence parce qu'il se passait quelque chose ici dont il devait être informé. Quelque chose de sérieux, de permanent, et qui avait commencé avant son arrivée à elle, c'est-à-dire il y a plus de trois ans.

— Quoi qu'il en soit, nous n'avons aucune preuve que c'est pour cela qu'elle est morte.

— Non.

— En fait, si l'assassin voulait empêcher Miss Bolam de voir Lauder, il s'y est pris un peu tard. Rien n'empêchait le secrétaire du groupe de faire son apparition ici après une heure de l'après-midi.

— Il lui a dit au téléphone qu'il ne pourrait venir qu'après la réunion de la commission consultative mixte — ce qui nous amène à nous demander qui a pu surprendre cette conversation téléphonique. Officiellement, c'est Cully qui aurait dû être au standard, mais il n'était pas dans son assiette ce jour-là, et des membres du personnel l'ont fréquemment remplacé, parfois seulement pour quelques minutes. Nagle, Mrs. Bostock, Miss Priddy et même Mrs. Shorthouse, tous disent qu'ils ont donné un coup de main au standard. Nagle pense qu'il a pris le relais un court instant vers midi, avant d'aller boire sa bière à l'heure du déjeuner, mais il n'en est pas sûr. Et Cully non plus. Personne ne reconnaît avoir transmis cet appel.

— Même s'ils l'ont fait, ils ne le savent peut-être pas, répondit le docteur Etherege. Nous insistons pour que le réceptionniste n'écoute pas les conversations téléphoniques. Après tout, dans notre profession, c'est important. Miss Bolam a peut-être simplement demandé qu'on lui passe les bureaux du groupe. Elle devait téléphoner assez souvent aussi bien au service des finances ou des fournitures qu'au secrétaire du groupe. L'opérateur ne pouvait pas savoir que cet appel était différent. Elle a peut-être même demandé qu'on lui donne une ligne extérieure et fait le numéro elle-même. La chose est possible, avec le central automatique.

— Mais la personne qui était au standard aurait tout aussi bien pu l'entendre.

— En se branchant sur le système, je suppose que oui.

— Miss Bolam a dit à Cully en fin d'après-midi qu'elle attendait Mr. Lauder, et elle a peut-être parlé de cette visite à d'autres personnes. Nous n'en savons rien. Personne n'ira admettre qu'il le savait, à part Cully. Vu les circonstances, ce n'est peut-être pas étonnant. Nous ne progresserons pas beaucoup pour le moment. À présent, je dois découvrir ce que Miss Bolam voulait dire à Mr. Lauder.

Dans un endroit comme celui-ci, le chantage est une des premières éventualités à envisager. Dieu sait que c'est quelque chose de permanent, et de suffisamment sérieux. »

Le directeur médical garda un moment le silence. Dalglish se demanda s'il se préparait à protester une fois de plus, choisissant les mots justes pour exprimer son inquiétude ou son scepticisme. Finalement, Etherege prit la parole à voix basse :

« C'est évidemment très sérieux. Il ne sert à rien de se perdre en discussions oiseuses. Puisque vous avez élaboré cette théorie, vous devez manifestement poursuivre votre enquête. Toute autre attitude serait profondément injuste envers les membres de mon personnel. Que désirez-vous que je fasse ?

— Que vous m'aidiez à choisir une victime. Et plus tard, que vous donniez peut-être quelques coups de téléphone.

— Vous êtes conscient que les dossiers des patients sont confidentiels, commissaire ?

— Je ne demande à voir aucun dossier. Même si je le faisais, je ne pense pas que ni vous ni le patient auriez à vous en inquiéter. Pouvons-nous commencer ? Sortons d'abord les malades de la catégorie 1. Voulez-vous choisir les codes pour moi ? »

Un nombre considérable de patients de la clinique Steen appartenaient à la catégorie 1. « Ne s'occupe que des névroses de la bourgeoisie », songea Dalglish. Il fit un rapide inventaire puis déclara :

« Si j'étais le maître-chanteur, est-ce que je choisirais un homme ou une femme ? Cela dépendrait probablement de mon propre sexe. Une femme pourrait choisir une femme. Mais si des revenus réguliers entrent en ligne de compte, alors il vaudrait mieux choisir un homme. Sortons les hommes. J'imagine que ma victime doit vivre en dehors de Londres. Choisir un ancien patient qui pourrait trop facilement succomber à la tentation de se pointer un jour à la clinique pour vous informer de ce qui se passe serait trop risqué. Je pense que je choisirais une victime qui habite une petite ville ou un village.

— Nous n'avons codé par comté que les adresses hors de Londres, déclara le directeur médical. Les patients londoniens sont codés par commune. La meilleure tactique, c'est de sortir toutes les adresses londoniennes et de voir ce qui reste. »

Ainsi fut fait. Il n'y avait plus que quelques douzaines de cartes à passer en revue. Comme on pouvait s'y attendre, la plupart des patients de la clinique habitait le comté de Londres.

« Mariés ou célibataires ? Il est difficile de décider lesquels seraient les plus vulnérables. Laissons cela et attaquons-nous aux diagnostics. C'est là que j'ai particulièrement besoin de votre aide, docteur. Je me rends compte que cette information est hautement confidentielle. Je

suggère que vous sélectionniez les codes des diagnostics ou des symptômes qui pourraient intéresser un maître-chanteur. Je ne veux pas de détails. »

De nouveau, le directeur médical marqua une pause. Dalglish attendit patiemment, la tige métallique en main, tandis que le médecin gardait le silence, la liste des codes posée devant lui. Il ne semblait pas la voir. Après quelques secondes, il se reprit et fixa ses yeux sur la page.

« Essayez le 23, le 68, le 69 et le 71 », dit-il à voix basse.

Il ne restait plus que onze cartes à présent. Chacune d'entre elles portait le numéro du dossier dans la marge supérieure droite. Dalglish prit note des numéros puis déclara :

« Le répertoire des diagnostics ne nous mènera pas plus loin. Nous devons maintenant faire ce qu'a fait, je crois, notre maître-chanteur : examiner les dossiers et en apprendre plus sur nos victimes en puissance. Descendons au sous-sol, voulez-vous ? »

Le directeur médical se leva sans un mot. Alors qu'ils descendaient les escaliers, ils croisèrent Miss Kettle qui montait. Elle fit un signe de tête au directeur médical et lança à Dalglish un coup d'œil rapide et perplexe, comme si elle se demandait s'il s'agissait de quelqu'un qu'elle avait déjà rencontré et qu'elle aurait dû reconnaître. Le docteur Baguley bavardait dans le hall avec la surveillante. Ils s'interrompirent et se retournèrent pour contempler, le visage grave et sévère, le docteur Etherege et Dalglish qui se dirigeaient vers l'escalier du sous-sol. À l'autre bout du couloir, la tête de Cully se découpait en gris à travers la vitre de la réception. Elle ne bougea pas, et Dalglish supposa que Cully, absorbé dans la contemplation de la porte d'entrée, ne les avait pas entendus.

Les archives étaient fermées à clé, mais les scellés n'y étaient plus. Nagle était en train d'enfiler son pardessus dans le local des hommes de peine et s'apprêtait manifestement à sortir déjeuner. Il ne fit aucun geste lorsque le directeur médical prit la clé des archives au tableau, mais Dalglish enregistra l'éclair d'intérêt dans les yeux clairs couleur de boue. Ils n'étaient pas passés inaperçus. Tôt dans l'après-midi, tout le monde, à la clinique, saurait qu'il avait examiné le répertoire des diagnostics avec le directeur médical puis s'était rendu aux archives. Pour l'un d'entre eux, cette information aurait un intérêt crucial. Dalglish espérait que l'assassin paniquerait et perdrait la tête ; il craignait qu'il ne devienne plus dangereux.

Le docteur Etherege fit de la lumière dans la salle des archives, et les tubes fluorescents clignotèrent, avant de produire une lumière blanche qui révéla les contours de la pièce. Dalglish renifla à nouveau son odeur caractéristique, mélange de moisi, de vieux papier et de métal chaud. Il observa sans trahir la moindre émotion le

directeur médical qui fermait la porte de l'intérieur et glissait la clé dans sa poche.

La pièce ne gardait plus aucune trace du meurtre. Les dossiers déchirés avaient été recollés et replacés sur les étagères, la chaise et la table redressées et remises à leur place.

Les dossiers étaient attachés par paquets de dix avec de la ficelle. Certaines chemises étaient entreposées là depuis si longtemps qu'elles semblaient adhérer les unes aux autres. La ficelle mordait les couvertures cartonnées, pleines à craquer, dont le sommet était recouvert d'une légère couche de poussière.

« On devrait pouvoir reconnaître les liasses qui ont été défaits après que les dossiers ont été triés et entreposés ici en bas, fit Dalglish. Certaines ont l'air de ne pas avoir été touchées depuis des années. Je me rends bien compte qu'une liasse peut avoir été défaite afin d'en sortir un dossier dans un but parfaitement innocent, mais autant commencer par les chemises provenant de liasses qui ont été ouvertes il y a manifestement moins d'un an. Les deux premiers numéros sont dans la série des huit mille. Ils se trouvent sur l'étagère supérieure, dirait-on. Avez-vous une échelle ? »

Le directeur médical s'éclipsa derrière la première rangée d'étagères et réapparut avec un petit escabeau qu'il manœuvrait difficilement dans l'étroite allée. Levant les yeux vers Dalglish tandis que le détective y grimpeait, il demanda :

« Dites-moi, commissaire, est-ce que cette touchante confiance signifie que vous m'avez éliminé de la liste des suspects ? Si c'était le cas, je serais curieux de savoir quelles déductions vous ont amené à cette conclusion. Je ne puis entretenir la flatteuse illusion que vous me croyez incapable de commettre un meurtre. Je suis sûr qu'aucun détective n'admettrait cela, de qui que ce soit.

— Et probablement aucun psychiatre, répondit Dalglish. Je ne me demande pas si un homme est capable de commettre un meurtre mais s'il est capable de commettre ce meurtre-ci. Je ne pense pas que vous soyez un vulgaire maître-chanteur. Je ne vois pas comment vous auriez pu être au courant de la visite de Lauder. Je ne pense pas que vous ayez ni la force ni l'habileté de tuer de cette manière. Et en dernier lieu, je pense que vous êtes probablement la seule personne ici que Miss Bolam n'eût pas fait attendre. Même si j'ai tort, vous ne pouvez guère refuser de coopérer, n'est-ce pas ? »

Sa voix était délibérément cassante. Les clairs yeux bleus plongeaient toujours dans les siens, l'invitant à des confidences qu'il n'avait pas envie de faire tout en ayant du mal à y résister.

« Je n'ai jamais rencontré que trois meurtriers, continua le directeur médical. Deux d'entre eux sont maintenant recouverts de chaux-vive. L'un des deux savait à peine ce qu'il faisait et le deuxième

n'a pas pu s'en empêcher. Trouvez-vous cette solution satisfaisante, commissaire ?

— Aucun homme sensé ne la trouverait satisfaisante, répondit Dalglish. Mais je ne vois pas en quoi cela concerne ce que j'essaie de faire maintenant : attraper l'assassin avant qu'il – ou elle – ne tue encore. »

Cette fois, le directeur médical se tut. Ils trouvèrent les onze dossiers qu'ils cherchaient et les emmenèrent dans le bureau du docteur Etherage. Si Dalglish s'était attendu à ce que le directeur médical fasse des difficultés à propos du stade suivant de l'enquête, il fut agréablement surpris. L'allusion au fait que le meurtrier puisse ne pas se contenter d'une seule victime avait fait son effet. Lorsque Dalglish lui expliqua ce qu'il attendait de lui, le directeur médical n'éleva aucune protestation.

« Je ne vous demande pas les noms de ces patients, lui dit Dalglish. Leur maladie ne m'intéresse pas. Je veux seulement que vous appeliez chacun d'entre eux et que vous leur demandiez avec tact s'ils ont téléphoné à la clinique récemment, vendredi matin, par exemple. Vous pourriez expliquer qu'il y a eu un appel téléphonique et que nous devons en retrouver la trace. Si l'un de ces patients a effectivement téléphoné, je veux son nom et son adresse. Pas de diagnostic. Rien d'autre que le nom et l'adresse.

— Je dois demander le consentement des patients avant de donner ces informations.

— Si vous trouvez cela nécessaire, répondit Dalglish. Je vous laisse le soin d'en décider. Tout ce que je demande, c'est d'obtenir ces informations. »

Cette stipulation de la part du directeur médical était une formalité, et ils le savaient tous les deux. Les onze dossiers médicaux reposaient sur le bureau et seul l'emploi de la force pouvait empêcher Dalglish de lire les adresses s'il le désirait. Il était assis à quelque distance du docteur Etherage, dans l'un des grands fauteuils en cuir, et s'apprêtait à observer avec un intérêt professionnel comment son collaborateur improvisé allait procéder. Le directeur médical saisit le combiné et demanda une ligne extérieure. Les numéros de téléphone des patients étaient inscrits dans leur dossier et les deux premiers essais réduisirent déjà les onze possibilités à neuf. Dans chaque cas, le patient avait changé d'adresse depuis sa dernière visite. Le docteur Etherage s'excusa d'avoir dérangé les nouveaux abonnés et composa un troisième numéro. Quelqu'un décrocha et le directeur médical demanda à parler à Mr. Caldecote. Il y eut un crépitement prolongé à l'autre bout, puis le docteur Etherage donna la réponse appropriée. Non, il ne savait pas. Il était désolé. Vraiment ? Non, c'était sans importance. Une vieille connaissance qui passait par le Wiltshire et

avait espéré revoir Mr. Caldecote. Non, il ne désirait pas parler à Mrs. Caldecote. Il ne voulait pas l'attrister.

« Décédé ? demanda Dalglish tandis que le médecin reposait le combiné.

— Oui. Il y a trois ans, apparemment. Cancer, le pauvre type. Je dois l'inscrire dans son dossier. »

C'est ce qu'il fit tandis que Dalglish attendait.

Il eut du mal à obtenir le numéro suivant et dut parlementer longuement avec l'opératrice. Quand la sonnerie retentit enfin, il n'obtint aucune réponse.

« Nous n'avons pas beaucoup de succès, dirait-on, commissaire. Intéressante, votre théorie, mais plus ingénieuse que vraie.

— Il nous reste sept patients », répondit doucement Dalglish. Le directeur médical murmura quelque chose à propos d'un docteur Talmage qu'il attendait d'un moment à l'autre, mais il se reporta au dossier suivant et composa un nouveau numéro. Cette fois, le patient était chez lui et, apparemment, n'avait pas du tout l'air surpris d'entendre la voix du directeur médical de la clinique Steen. Il débita un copieux compte rendu de son état psychologique du moment, que le docteur Etherege écouta avec une patiente compréhension en donnant les réponses appropriées. Dalglish trouvait intéressante et plutôt amusante l'habileté avec laquelle il menait la conversation. Mais le patient n'avait pas téléphoné récemment à la clinique. Le directeur médical raccrocha et passa un bon moment à noter dans son dossier ce que le patient lui avait dit.

« L'une de nos réussites, dirait-on. Il n'était pas du tout surpris que je téléphone. La manière dont les malades trouvent tout à fait naturel que leurs médecins se sentent immensément concernés par leur bien-être et pensent à eux personnellement jour et nuit est plutôt touchante. Mais il n'a pas téléphoné. Il ne mentait pas, je vous assure. Ceci prend énormément de temps, commissaire, mais je suppose que nous devons continuer.

— Oui, s'il vous plaît. Je suis désolé, mais nous devons continuer. »

Pourtant, l'appel suivant fut couronné de succès. Au début, ils avaient cru à un nouvel échec. D'après la conversation, Dalglish devina que le patient avait été récemment hospitalisé et que c'était sa femme qui avait pris la communication. Puis il vit l'expression changer sur le visage du directeur médical et il l'entendit s'exclamer :

« Vraiment ? Nous savions que quelqu'un avait téléphoné, et nous essayions de retrouver qui. Je suppose que vous avez entendu parler de l'épouvantable tragédie que nous venons de vivre. Oui, cela a un rapport. » Il attendit un long moment tandis qu'on parlait à l'autre bout du fil. Puis il raccrocha et écrivit quelques mots sur son bloc-notes. Dalglish ne dit rien. Le directeur médical le regarda avec une

expression mi-perplexe, mi-étonnée.

« C'était l'épouse du colonel Fenton, à Sprigg's Green dans le Kent. Elle a téléphoné à Miss Bolam vers midi vendredi dernier à propos d'une affaire très sérieuse. Elle ne voulait pas vous en parler au téléphone, et j'ai cru préférable de ne pas la forcer. Mais elle aimerait vous voir le plus vite possible. J'ai noté son adresse.

— Merci, docteur », répondit Dalglish, et il saisit le papier qu'on lui tendait. Il ne montra ni surprise ni soulagement, mais son cœur battait la chamade. Le directeur médical secoua la tête comme si tout cette affaire échappait totalement à son entendement.

« Une vieille dame qui semble avoir beaucoup de caractère, fit-il. Elle a dit qu'elle serait heureuse de vous offrir le thé cet après-midi. »

Dalglish pénétra lentement dans Sprigg's Green un peu après quatre heures. La localité se révéla être un village identique à tant d'autres entre Maidstone et Canterbury. Il ne se souvenait pas l'avoir déjà traversé. Il y avait peu de passants. La localité était située trop loin de Londres pour tenter ceux qui faisaient la navette, songea Dalglish, et elle n'avait pas ce charme ancien qui attire les couples retraités ou les artistes et écrivains à la recherche d'une paix campagnarde à des prix campagnards. Des ouvriers de ferme habitaient manifestement la plupart des cottages aux jardins encombrés de choux et de choux de Bruxelles plantés serrés mais qu'une récolte récente avait laissés épars et les tiges marquées de cicatrice, et aux fenêtres fermées pour se protéger du traître automne anglais. Dalglish dépassa l'église dont la petite tour en grès et les vitres transparentes n'étaient qu'à moitié visible derrière son enceinte de châtaigniers. Le cimetière était assez mal entretenu, mais l'herbe avait été tondue entre les tombes et l'on avait tenté de désherber les sentiers couverts de gravier. Une haute haie de lauriers séparait le cimetière du presbytère, une sombre bâtisse victorienne érigée pour abriter une famille de dimension victorienne, et ses dépendances. Puis venait la place du village, un petit carré de gazon délimité par une rangée de maisonnettes en planches de recouvrement avec, en face, un pub moderne plus laid que la normale et une pompe à essence. À l'extérieur du *Ring's Head* se trouvait un abri de bus en béton dans lequel un groupe de femmes attendait, l'air abattu.

Elles lancèrent à Dalglish un coup d'œil rapide et indifférent lorsqu'il les dépassa. Au printemps, les cerisaies environnantes devaient sans aucun doute donner du charme même à Sprigg's Green. Mais pour le moment, l'air était humide et glacé, les champs avaient l'air perpétuellement détrempés, une lente et lugubre procession de vaches qu'on menait traire comme chaque soir transformait les accotements de la route en borbier. Dalglish se mit au pas pour les

dépasser, tout en gardant l'œil à l'affût de Sprigg's Acre. Il ne voulait pas demander son chemin.

Il ne fut pas long à trouver. La maison était un peu en retrait de la route et en était protégée par une haie de hêtres de deux mètres de haut où s'attardaient des reflets dorés dans la lumière qui baissait. Il ne semblait pas y avoir d'allée et Dalglish rangea prudemment sa Cooper Bristol le plus loin possible sur l'accotement herbeux avant de franchir la barrière blanche du jardin. La maison se trouvait devant lui, un bâtiment bas, informe et couvert de chaume, qui dégageait un air de confort et de simplicité. Alors qu'il se retournait après avoir refermé la barrière, une femme apparut à l'angle de la maison et descendit le sentier à sa rencontre. Elle était très petite. Cela surprit Dalglish. Son imagination lui avait dépeint une épouse de colonel robuste et à la poitrine abondante qui condescendait à le rencontrer mais en choisissant elle-même l'heure et l'endroit. Elle était en réalité moins intimidante et bien plus fascinante. Il y avait quelque chose de vaillant et d'un peu pathétique à la fois dans la manière dont elle se dirigeait vers lui. Elle portait une jupe en gros tissu et une veste de tweed mais pas de chapeau, et ses abondants cheveux blancs se soulevaient dans l'air du soir. Elle avait aux mains des gants de jardinage absurdement grands avec des crispins si larges que son déplantoir avait l'air d'un jouet. Quand elle arriva à sa hauteur, elle retira le gant droit et lui tendit la main en fixant sur lui des yeux inquiets que le soulagement éclairait de façon presque imperceptible. Mais lorsqu'elle prit la parole, sa voix était étonnamment ferme.

« Bonjour ! Vous devez être le commissaire Dalglish. Je m'appelle Louise Fenton. Êtes-vous venu en voiture ? Il m'a semblé entendre un bruit de moteur. »

Dalglish expliqua où il avait laissé sa voiture et ajouta qu'il espérait qu'elle ne gênait pas.

« Oh, non ! Pas du tout. Quelle manière désagréable de voyager ! Vous auriez très facilement pu venir en train jusqu'à Marden et j'aurais envoyé le cabriolet à votre rencontre. Nous n'avons pas de voiture. Nous les détestons tous les deux. Je suis désolée que vous ayez dû venir ainsi depuis Londres.

— C'était le moyen le plus rapide, expliqua Dalglish en se demandant s'il devait s'excuser de vivre au ^{xx}e siècle. Et je tenais à vous voir le plus vite possible. »

Il s'était appliqué à garder un ton de voix égal, mais il se rendit compte qu'elle contractait soudain les épaules.

« Oui, oui, bien sûr. Aimeriez-vous voir le jardin avant que nous n'entrons ? La lumière baisse, mais nous aurons peut-être juste le temps. »

Il était manifestement de mise de témoigner de l'intérêt pour le

jardin, aussi Dalglish acquiesça-t-il. Un léger vent d'est se levait dans la lumière mourante et fouettait désagréablement son cou et ses chevilles. Mais il ne bousculait jamais quelqu'un qu'il voulait interroger. Cette entrevue s'annonçait difficile pour Mrs. Fenton et elle avait le droit de prendre son temps. Il s'étonna de sa propre impatience, tout en la dissimulant. Depuis deux jours, il s'était senti contrarié par le pressentiment d'une tragédie ou d'un échec d'autant plus troublant qu'il était irrationnel. L'affaire débutait à peine. Son intelligence lui soufflait qu'il progressait. En ce moment même, il avait un mobile à portée de main et le mobile, il le savait, était crucial dans cette affaire. Il n'avait pas encore connu d'échec au cours de sa carrière à Scotland Yard et ce crime-ci, avec son nombre limité de suspects et sa mise en scène soignée, ne semblait guère un bon candidat pour une première défaite. Il se faisait pourtant du souci, et cette peur irrationnelle de voir le temps passer le contrariait. Peut-être était-ce l'automne. Peut-être était-il fatigué. Il remonta le col de son manteau et s'apprêta à adopter une expression intéressée et appréciative.

Ils franchirent ensemble une grille de fer forgé à côté de la maison et pénétrèrent dans le grand jardin.

« J'aime énormément jardiner, disait Mrs. Fenton, mais je ne suis pas très douée. Les plantes ne poussent pas quand c'est moi qui m'en occupe. Mon mari a la main verte. Il est à l'Hôpital de Maidstone en ce moment, où il s'est fait opérer d'une hernie. Avec succès, je dois dire. Est-ce que vous jardinez, commissaire ? »

Dalglish expliqua qu'il habitait dans la City, un appartement dominant la Tamise et qu'il avait récemment vendu son cottage dans l'Essex.

« Je m'y connais vraiment très peu en jardinage, ajouta-t-il.

— Alors vous aurez du plaisir à visiter notre jardin », répliqua Mrs. Fenton avec une douce mais illogique persévérance.

Il y avait en effet beaucoup à voir, même dans la lumière faiblissante d'une journée d'automne. Le colonel avait laissé libre cours à son imagination en s'adonnant à des débordements pittoresques et désordonnés – pour compenser peut-être la discipline forcée qu'il subissait la plupart du temps. Une petite pelouse, bordée de pavés bizarres entourait un bassin à poissons. Une succession de treillages voûtés menaient d'un parterre soigneusement entretenu à un autre. Dans une roseraie ornée d'un cadran solaire, quelques roses tardives brillaient encore de toute leur blancheur sur leurs tiges dénudées. Des haies de hêtres, d'ifs et d'aubépine servaient de toile de fond verte et dorée aux massifs de chrysanthèmes. Dans le bas du jardin coulait un petit ruisseau que des ponts de bois franchissaient tous les dix mètres, véritables monuments au zèle du colonel, sinon à

son goût. L'appétit était venu en mangeant. Après avoir construit avec succès un premier pont pour franchir son ruisseau, le colonel avait été incapable de résister à d'autres entreprises. Ils s'arrêtèrent ensemble sur l'un des ponts. Dalglish remarqua les initiales du colonel gravées dans le bois du garde-fou. Sous leurs pieds, le petit ruisseau, déjà à moitié étouffé par les feuilles mortes, chantait sa triste rengaine.

« Ainsi, elle a été assassinée, déclara soudain Mrs. Fenton. Je sais que je devrais éprouver de la pitié pour elle, malgré ce qu'elle a fait. Mais je ne le puis. Pas encore. J'aurais dû comprendre que Matthew ne serait pas sa seule victime. Ces gens-là ne se contentent jamais d'une seule victime, n'est-ce pas ? Je suppose que quelqu'un n'a plus supporté et s'en est sorti de cette manière-là. Une manière terrible, mais que je peux comprendre. Je l'ai lu dans le journal, vous savez, avant que le directeur médical ne me téléphone. Eh bien, commissaire, un instant je m'en suis réjouie. C'est affreux à dire, mais c'est vrai. Je me suis réjouie de sa mort. Je me suis dit que Matthew n'avait plus à s'en faire.

— Nous ne croyons pas que Miss Bolam ait fait chanter votre mari, dit gentiment Dalglish. Peut-être l'a-t-elle fait, mais c'est peu probable. Nous pensons qu'elle a été tuée parce qu'elle avait découvert ce qui se passait et qu'elle avait l'intention d'y mettre fin. C'est pour cela qu'il est si important que je vous parle. »

Les articulations de Mrs. Fenton blanchirent. Ses mains, qui agrippaient le garde-fou, se mirent à trembler.

« Je crains de m'être montrée très stupide, fit-elle. Je ne dois plus vous faire perdre votre temps. Il commence à faire froid. Rentrons, voulez-vous. »

Ils se dirigèrent sans un mot vers la maison. Dalglish ralentit l'allure pour s'adapter au pas lent de la mince silhouette toute droite qui marchait à ses côtés. Il lui lança un coup d'œil anxieux. Elle était très pâle, et il lui sembla qu'elle remuait les lèvres sans bruit. Mais son pas était ferme. Elle s'en tirerait. Il se dit qu'il ne devait pas précipiter les choses. Dans une demi-heure, moins peut-être, il tiendrait le mobile entre ses mains, comme une bombe qui ferait sauter l'énigme. Mais il devait se montrer patient. Il fut à nouveau saisi d'un trouble indéfinissable, comme si, même en cet instant de triomphe imminent, il gardait la conviction intime qu'il courait à l'échec. Le crépuscule les enveloppait. Un feu couvait dans un jardin, emplissant leurs narines d'une fumée âcre. Sous leurs pieds, la pelouse était comme une éponge humide.

La maison les accueillit avec sa bonne chaleur et sa légère odeur de pain cuit au four. Mrs. Fenton l'abandonna pour aller passer la tête dans une pièce à l'autre bout du hall. Il devina qu'elle demandait qu'on leur serve le thé. Puis elle le conduisit dans le salon où un

confortable feu de bois dessinait des ombres immenses sur les fauteuils et le divan recouverts de chintz, et le tapis aux couleurs passées. Elle alluma un énorme lampadaire à côté de la cheminée et tira les rideaux devant les fenêtres, bannissant ce sentiment de déclin et de désolation. Le thé arriva, le plateau fut déposé sur une table basse par une bonne flegmatique en tablier, presque aussi vieille que sa maîtresse, et qui évita soigneusement de regarder Dalglish. Le thé était copieux. Dalglish constata avec une émotion qui ressemblait trop à de la compassion pour lui sembler agréable qu'on avait mis les petits plats dans les grands pour lui. Il y avait des scones frais, deux sortes de sandwiches, des gâteaux faits maison et un gâteau de Savoie glacé. C'était un goûter d'écolier, beaucoup trop abondant. On aurait dit que les deux femmes, confrontées à ce visiteur indésirable et inconnu, avaient cherché à conjurer leurs incertitudes en lui servant ce festin déconcertant. Mrs. Fenton elle-même parut surprise par la variété des mets. Elle manipulait les tasses sur le plateau avec la maladresse d'une hôtesse qui cherche à plaire. Elle attendit que Dalglish ait en main une tasse de thé et un sandwich avant de reparler du meurtre.

« Mon mari a fréquenté la clinique Steen pendant quatre mois environ, il y a près de dix ans, peu après avoir quitté l'armée. Il vivait à Londres à l'époque, et moi à Nairobi, chez ma bru qui attendait son premier bébé. Jusqu'il y a une semaine, mon mari ne m'avait jamais dit qu'il s'y était fait soigner. »

Elle fit une pause, et Dalglish s'empressa de la rassurer :

« Je dois vous dire tout de suite que ce qui nous intéresse, ce n'est pas la maladie du colonel Fenton. Il s'agit là d'un problème médical confidentiel qui n'est pas du ressort de la police. Je n'ai pas demandé de renseignements au docteur Etherege, et si je l'avais fait, il ne m'en aurait pas donné. Le fait que l'on faisait chanter votre mari devra probablement être divulgué – je ne crois pas que nous puissions l'éviter –, mais la raison pour laquelle il s'est fait soigner à la clinique Steen et les détails de son traitement ne regardent personne d'autre que vous et lui. »

Mrs. Fenton déposa sa tasse sur le plateau avec d'infinies précautions. Elle contempla le feu et déclara :

« En vérité, je ne pense pas que cela me regarde. Je ne regrette pas que mon mari ne m'en ait pas parlé. Il est facile de dire maintenant que j'aurais compris, aidé, mais je me demande si c'est vrai. Je pense qu'il a eu raison de ne pas en parler. Les gens font tout un plat de l'honnêteté absolue dans le mariage, mais il n'est pas très malin d'avouer des choses qui font mal – à moins d'avoir réellement l'intention de faire mal. Pourtant, j'aurais préféré qu'il me parle du chantage. Là, il avait vraiment besoin d'aide. Je suis sûre qu'ensemble nous aurions pu trouver une solution. »

Dalglish demanda comment cela avait commencé.

« Il y a deux ans exactement, d'après Matthew. Il a reçu un coup de téléphone. La voix lui a rappelé qu'il s'était fait soigner à la clinique Steen et lui a même cité certains détails intimes que Matthew avait livrés au psychiatre. Puis elle a ajouté qu'il aimerait sûrement aider d'autres malades à surmonter des difficultés semblables, et s'est étendue sur les horribles conséquences sociales qui pourraient découler d'une absence de traitement. La méthode était intelligente, subtile, mais ce que voulait la voix ne laissait aucun doute. Matthew demanda ce qu'on attendait de lui et on lui répondit qu'il devrait envoyer chaque mois quinze livres en billets de banque, en s'arrangeant pour qu'elles arrivent par le courrier du matin le premier du mois. Si le premier était un samedi ou un dimanche, la lettre devrait arriver le lundi. Il devait l'adresser, à l'encre verte, à la secrétaire administrative et accompagner l'argent d'un mot expliquant qu'il s'agissait d'un don de la part d'un patient reconnaissant. La voix déclara qu'il pouvait être sûr que l'argent serait utilisé à bon escient.

— C'était un plan très malin, déclara Dalglish. Le chantage est difficile à prouver et la somme était bien calculée. J'imagine que votre mari aurait été obligé d'adopter une attitude différente si la demande avait été trop exorbitante.

— Oh, sûrement ! Matthew n'aurait jamais accepté de nous ruiner. Mais, voyez-vous, c'était une si petite somme. Je ne veux pas dire que nous avons les moyens de perdre quinze livres tous les mois, mais Matthew pouvait les prélever sur ses économies personnelles sans que je me méfie. Et la somme n'a jamais été augmentée. C'était là le plus extraordinaire. Matthew avait toujours cru qu'un maître chanteur n'était jamais satisfait et réclamait toujours plus, jusqu'à ce que sa victime ne puisse plus payer le moindre penny. Mais ce n'était pas le cas. Matthew a envoyé l'argent de façon à ce qu'il arrive le premier du mois suivant et il a reçu un autre coup de téléphone. La voix l'a remercié pour son généreux don et lui a bien fait comprendre qu'elle ne lui réclamerait jamais plus de quinze livres. Et on ne lui a jamais réclamé plus. La voix a parlé de répartir les sacrifices de façon équitable. Matthew avait presque fini par se convaincre qu'elle ne racontait pas d'histoires. Il y a six mois environ, il a décidé de sauter un mois et de voir ce qui allait se passer. Le résultat n'a pas été très agréable. Il y a eu un autre coup de téléphone avec des menaces à peine voilées. La voix lui a dit qu'il était nécessaire de sauver certains malades d'un ostracisme social et que les habitants de Sprigg's Green seraient désolés d'apprendre qu'il manquait de générosité. Mon mari a décidé de continuer. Si le village l'apprenait, nous aurions à quitter cette maison. Ma famille y vit depuis deux cents ans et nous l'aimons tous les deux énormément. Matthew aurait le cœur brisé s'il devait

abandonner son jardin. Et puis, il y a le village. Bien sûr, vous ne l'avez pas vu sous son meilleur jour, mais nous nous y plaisons. Mon mari est bedeau. Notre petit garçon, qui a été tué dans un accident de la route, est enterré ici. Il n'est pas facile de se déraciner à soixante-dix ans. »

Non, ce ne devait pas être facile. Dalglish ne mettait pas en doute le fait qu'une telle découverte les obligerait à partir. Un couple plus jeune, plus endurant, plus sophistiqué, se laisserait probablement porter par la vague de publicité, ignorant les allusions et acceptant la sympathie gênée de leurs amis, avec la conviction que rien ne dure toujours et que rien ne s'éteint plus vite dans la vie d'un village que le scandale de l'année précédente. La pitié était plus difficile à accepter. C'est probablement la crainte de susciter la pitié qui pousse la plupart des victimes à battre en retraite. Il demanda ce qui avait provoqué un changement.

« Deux choses, en vérité, répondit Mrs. Fenton. La première c'est que nous avons eu besoin d'argent. Le frère cadet de mon mari est décédé subitement le mois dernier, laissant sa veuve dans l'embarras. Elle est invalide et n'en a probablement plus que pour un an ou deux à vivre, mais elle est confortablement installée dans une maison de retraite près de Norwich et aimerait y rester. À condition que nous l'aidions à payer sa pension. Elle avait besoin d'environ cinq livres par semaine et je ne pouvais comprendre pourquoi cela rendait Matthew si soucieux. Cela voulait dire qu'on devrait faire attention, mais je pensais qu'on pourrait s'en sortir. Mais lui savait, bien entendu, que nous ne le pourrions pas s'il devait continuer à envoyer les quinze livres à la clinique Steen. Puis il y a eu son opération. Je sais qu'elle n'était pas très grave, mais toute opération représente un risque à soixante-dix ans et il a eu peur de mourir et que tout soit révélé sans qu'il puisse s'expliquer. Il m'en a donc parlé. J'en ai été très heureuse. Le résultat, c'est qu'il est entré à l'hôpital parfaitement détendu, et que l'opération s'est bien déroulée. Vraiment très bien. Puis-je vous servir encore un peu de thé, commissaire ? »

Dalglish lui passa sa tasse et lui demanda ce qu'elle avait alors décidé de faire. Ils en arrivaient au point crucial, mais il fit bien attention de ne pas la bousculer ni de paraître trop impatient. Ses commentaires et ses questions étaient ceux d'un visiteur participant poliment à la conversation comme il en avait le devoir. Son hôtesse était une vieille dame qui venait de faire face à une rude épreuve et devrait en subir une autre, bien pire encore. Il se doutait un peu de ce que devaient lui coûter ces révélations faites à un étranger. Il aurait été présomptueux de sa part de lui offrir des marques de sympathie, mais il pouvait au moins l'aider en faisant preuve de patience et de compréhension.

« Ce que j'allais faire ? C'était bien là le problème ! J'étais décidée à faire cesser le chantage, mais je tenais à nous épargner tous les deux si possible. Je ne suis pas une femme très intelligente – ça ne sert à rien de secouer la tête : si je l'étais, ce meurtre n'aurait pas eu lieu –, mais j'ai sérieusement réfléchi. Il me semblait que la meilleure voie à suivre était de me rendre à la clinique Steen et d'y voir un membre de la direction. Je pourrais expliquer ce qui se passait, peut-être même sans mentionner mon nom, et leur demander de procéder à leur propre enquête et de mettre fin au chantage. Après tout, ils étaient au courant pour mon mari ; je ne mettrais donc pas quelqu'un d'autre dans le secret, et ils auraient tout aussi à cœur que moi d'éviter une publicité intempestive. Une histoire pareille ne ferait aucun bien à la clinique si elle venait à s'ébruiter, n'est-ce pas ? Ils pourraient probablement découvrir le coupable sans trop de difficultés. Après tout, les psychiatres sont censés comprendre le caractère des gens, et ce devait être quelqu'un qui y était déjà du temps de mon mari. Et le fait que c'était une femme rétrécirait le champ d'investigation.

— Vous voulez dire que le maître chanteur était une femme ? demanda Dalgliesh, surpris.

— Mais oui ! En tout cas, d'après mon mari, c'était une voix féminine au téléphone.

— En est-il bien sûr ?

— Il ne m'a fait part d'aucun doute à ce sujet. Pas seulement à cause de la voix, mais aussi à cause de certaines de ses remarques. À propos du fait que ce n'était pas seulement des gens du sexe de mon mari qui attrapaient cette maladie ; s'était-il jamais douté à quel point les femmes pouvaient en souffrir, et cætera. Il y avait des allusions indubitables au fait qu'elle était une femme. Mon mari se souvient très clairement des conversations téléphoniques et il pourra vous répéter ces remarques. J'imagine que vous tenez à le voir le plus vite possible, n'est-ce pas ? »

Touché par l'anxiété manifeste de sa voix, Dalgliesh répondit :

« Si son médecin pense que le colonel Fenton est suffisamment bien pour avoir une brève conversation avec moi, j'aimerais lui rendre visite sur le chemin du retour. Il y a un ou deux points que lui seul peut éclaircir – cette affaire du sexe du maître chanteur, par exemple. Je ne le dérangerai pas plus que nécessaire.

— Je suis sûre qu'il sera en état de vous recevoir. Il a une petite chambre pour lui tout seul et se sent très bien. Je lui ai dit que vous alliez venir aujourd'hui, il ne sera donc pas étonné de vous voir. Je ne vous accompagnerai pas, si cela ne vous fait rien. Je pense qu'il préférera une entrevue seul à seul. Je vais vous écrire un petit mot pour lui. »

Dalgliesh la remercia.

« Que le colonel prétende qu'il s'agit d'une femme m'intéresse, ajouta-t-il. Il a peut-être raison, bien entendu, mais il se peut aussi qu'il s'agisse d'une astucieuse supercherie de la part du maître chanteur, vu qu'il serait difficile de prouver le contraire. Certains hommes sont capables d'imiter une voix de femme de façon très convaincante, et les remarques destinées à confirmer le sexe du maître chanteur ne pouvaient qu'entretenir l'illusion. Si le colonel avait décidé de poursuivre en justice et que l'affaire était arrivée devant les tribunaux, il aurait été très difficile de condamner un homme pour ce crime particulier, à moins d'avoir de fortes preuves. Et pour autant que je puisse voir, ces preuves n'existent pour ainsi dire pas. Je pense que nous ne nous braquerons pas sur le sexe du maître chanteur. Mais excusez-moi, je vous ai interrompue.

— C'était un point relativement important, n'est-ce pas ? J'espère que mon mari sera en mesure de vous aider. En tout cas, comme je vous le disais, j'ai décidé que la meilleure chose à faire était de me rendre à la clinique. Je suis partie pour Londres vendredi dernier par un des premiers trains du matin. Je devais voir mon pédicure et Matthew avait besoin de deux ou trois choses pour l'hôpital. J'ai décidé de faire mes achats d'abord. J'aurais dû me rendre directement à la clinique, évidemment. Encore une erreur. Due à la lâcheté, je le crains. Cette perspective ne me souriait pas et je voulais donner l'impression que je ne venais pas dans un but précis, qu'il s'agissait d'une simple visite que je pouvais caser entre les courses et le pédicure. Pour finir, je n'y suis pas du tout allée. Au lieu de cela, j'ai téléphoné. Vous voyez, je vous ai dit que je n'étais pas très intelligente. »

Dalgliesh lui demanda ce qui l'avait poussée à changer ses projets.

« Oxford Street. Cela peut paraître ridicule, mais c'est ainsi. Il y avait longtemps que je n'étais plus allée seule à Londres et j'avais oublié quelle ville épouvantable elle était devenue. Petite, je l'adorais. C'était une ville très raffinée, à l'époque. Maintenant, la ligne des toits a changé et les rues sont pleines de hippies et d'étrangers. On ne devrait pas s'en offusquer, je le sais – je veux parler des étrangers. Mais j'avais tellement l'impression de venir d'une autre planète. Et puis, il y a les automobiles. J'ai essayé de traverser Oxford Street et me suis retrouvée coincée sur l'un des îlots, au milieu des voitures. Elles ne tuaient ni ne renversaient personne, bien sûr ; elles ne l'auraient pas pu. Elles ne pouvaient même pas avancer. Mais elles dégageaient une odeur si épouvantable que j'ai dû me couvrir le nez de mon mouchoir, et je me suis sentie mal. Quand j'ai atteint le trottoir, je suis entrée dans l'un des magasins pour chercher les toilettes. C'était au cinquième étage et il m'a fallu longtemps avant de trouver le bon ascenseur. Il y avait un monde fou et nous y étions tous

entassés comme des sardines. Lorsque je suis arrivée aux toilettes, toutes les places étaient prises. Je m'appuyais contre le mur en me demandant comment j'allais trouver suffisamment d'énergie pour faire la queue au restaurant lorsque j'ai aperçu une rangée de cabines téléphoniques. Tout à coup, je me suis rendu compte que je pouvais téléphoner à la clinique et m'épargner ainsi le trajet et le supplice d'avoir à raconter mon histoire à visage découvert. C'était stupide de ma part, je le vois bien maintenant, mais à ce moment-là, cela m'a paru une excellente idée. Il me serait plus facile de cacher mon identité au téléphone et il me semblait que je serais capable de donner des explications plus détaillées. Je me suis sentie aussi réconfortée à l'idée que si la conversation devenait trop difficile, je pourrais toujours raccrocher. Vous voyez, j'ai fait preuve de très peu de courage et ma seule excuse, c'est que j'étais très fatiguée, une fatigue dépassant l'imagination. Je suppose que vous allez me dire que j'aurais dû aller tout droit à la police, à Scotland Yard. Mais j'associe Scotland Yard à des affaires de détectives et de meurtres. Le fait que le Yard existe vraiment et qu'on puisse y téléphoner pour raconter son histoire paraît à peine possible. En outre, je tenais toujours à éviter toute publicité. Je ne pensais pas que la police verrait d'un bon œil quelqu'un qui voulait qu'on l'aide mais n'était pas prêt à coopérer, à débiter toute son histoire ou à entamer une action en justice. Je ne souhaitais rien d'autre que de mettre fin au chantage. Je ne me suis pas conduite en bonne citoyenne, n'est-ce pas ?

— C'est tout à fait compréhensible, répliqua Dalglish. J'ai très vite pensé que Miss Bolam avait pu recevoir l'avertissement par téléphone. Vous rappelez-vous ce que vous lui avez dit ?

— Pas très clairement, je le crains. Après avoir trouvé les quatre pennies pour le téléphone et cherché le numéro dans l'annuaire, j'ai passé quelques minutes à réfléchir à ce que j'allais dire. Une voix d'homme a répondu, et j'ai demandé à parler au secrétaire administratif. Puis il y a eu une voix de femme qui a dit : "Ici la directrice administrative." Je ne m'attendais pas à tomber sur une femme et tout à coup, je me suis mis en tête que j'avais affaire au maître chanteur. Après tout, pourquoi pas ? Je lui ai donc dit que quelqu'un dans la clinique faisait chanter mon mari, que c'était probablement elle et que je téléphonais pour dire que dorénavant, elle ne recevrait plus un penny et que si l'on nous téléphonait encore une seule fois, nous nous rendrions tout droit à la police. J'ai débité cela à toute vitesse. Je tremblais assez violemment et j'ai dû m'appuyer contre la paroi de la cabine pour ne pas tomber. J'ai dû avoir l'air un peu hystérique. Lorsqu'elle a réussi à placer un mot, elle m'a demandé si j'étais une des patientes et qui me soignait, et elle a parlé de me mettre en communication avec l'un des médecins. Je suppose qu'elle

m'a crue folle. J'ai répondu que je n'avais jamais mis les pieds à la clinique et que si j'avais un jour besoin de me faire soigner, je ne serais pas assez stupide pour choisir un endroit où la vie privée et les malheurs des patients donnaient matière à chantage. Je crois que j'ai terminé en disant qu'il s'agissait d'une femme, qu'elle devait être à la clinique depuis bientôt dix ans et que si la directrice administrative n'était pas la personne en question, j'espérais qu'elle considérerait de son devoir de découvrir de qui il s'agissait. Elle a essayé d'obtenir mon nom, ou que je passe la voir, mais j'ai raccroché.

— Lui avez-vous donné des précisions sur la manière dont se déroulait le chantage ?

— Je lui ai dit que mon mari avait envoyé quinze livres tous les mois dans une enveloppe dont l'adresse était écrite à l'encre verte. C'est à ce moment-là qu'elle s'est mise à insister pour que je passe à la clinique ou qu'au moins je laisse mon nom. Il était grossier de ma part de raccrocher avant que la conversation ne soit terminée, mais j'ai soudain pris peur. Je ne sais pas pourquoi. Et j'avais dit tout ce que j'avais à dire. L'un des sièges dans l'antichambre des toilettes était libre à présent et je suis restée assise pendant une demi-heure, jusqu'à ce que je me sente mieux. Ensuite, je suis allée directement à Charing Cross, où j'ai pris un café et des sandwiches au buffet en attendant mon train. Samedi, j'ai appris le meurtre par les journaux et j'en ai conclu qu'une des autres victimes – car il y en a sûrement eu d'autres – avait choisi cette porte de sortie. Je n'ai pas fait le rapport entre le crime et mon coup de téléphone, en tout cas pas tout de suite. Puis j'ai commencé à me demander s'il était de mon devoir d'aller raconter à la police ce qui se passait dans cet horrible endroit. Hier, j'en ai parlé à mon mari et nous avons décidé de ne rien faire à la hâte. Nous pensions qu'il valait mieux attendre et voir si nous recevions d'autres coups de téléphone du maître chanteur. Ce silence ne me plaisait pas trop. Les journaux n'ont pas donné beaucoup de détails sur le meurtre et je ne sais pas ce qui s'est passé exactement. Mais je me rendais compte que le chantage avait peut-être un lien avec le crime et qu'il fallait avertir la police. J'étais encore en train de me demander ce que je devais faire lorsque le docteur Etherege a téléphoné. Vous connaissez le reste. J'en suis toujours à me demander comment vous avez retrouvé ma trace.

— Nous vous avons trouvée grâce à la méthode qu'a utilisée le maître chanteur pour sélectionner le colonel Fenton, à partir du répertoire des diagnostics et du dossier médical. Ne pensez pas que tout le monde a accès aux documents confidentiels à la clinique Steen. Ce n'est pas le cas. D'ailleurs, le docteur Etherege est bouleversé à propos de ce chantage. Mais aucun système n'est entièrement sûr, lorsque la malignité se double d'intelligence.

— Vous trouverez le meurtrier, n'est-ce pas ? demanda-t-elle. Vous le trouverez ?

— Grâce à vous, je pense que oui », répondit Dalglish. Au moment où il prenait congé d'elle, la vieille dame lui demanda soudain :

« De quoi avait-elle l'air, commissaire ? Je veux dire la femme qu'on a assassinée. Parlez-moi de Miss Bolam.

— Elle avait quarante et un ans, répondit Dalglish. Célibataire. Je ne l'ai jamais vue de son vivant, mais elle avait des cheveux châtain clair et des yeux gris-bleu. Assez corpulente, avec des sourcils épais et une bouche mince. Elle était fille unique, et ses parents étaient tous les deux décédés. Elle menait une vie assez solitaire, mais son église avait beaucoup d'importance pour elle et elle était cheftaine des Éclaireuses. Elle aimait les enfants et les fleurs. Elle était consciencieuse et efficace, mais pas très compréhensive envers ses semblables. Elle était capable de gentillesse, mais on la trouvait rigide, dépourvue d'humour et sévère. Avec raison probablement. Elle avait un sens du devoir très développé.

— Je suis responsable de sa mort. Il faut que je m'y résigne.

— Voilà qui est absurde, fit Dalglish avec douceur. Il n'y a qu'un seul responsable, et nous le prendrons, grâce à vous. »

Elle secoua la tête.

« Si j'étais venue vous trouver dès le début ou même si j'avais eu le courage de me montrer à la clinique au lieu de téléphoner, elle serait encore en vie. »

Dalglish songea que Louise Fenton méritait mieux que quelques mensonges faciles – qui, d'ailleurs, ne lui auraient apporté aucun réconfort. Il répondit donc :

« Peut-être. Il y a tant de si. Elle serait encore en vie si le secrétaire de son groupe hospitalier avait annulé une réunion et s'était précipité à la clinique, si elle était allée le trouver elle-même, si un vieux portier n'avait pas eu de crampes d'estomac. Vous avez fait ce que vous croyiez être la chose à faire et on ne peut en attendre plus de qui que ce soit.

— Elle aussi, la pauvre femme. Et voyez où ça l'a menée. » Mrs. Fenton tapota l'épaule de Dalglish comme si c'était lui qui avait besoin d'être réconforté et rassuré. « Je n'avais pas l'intention de vous ennuyer. Pardonnez-moi, je vous prie. Vous vous êtes montré très gentil et très patient. Puis-je vous poser encore une question ? Vous avez dit que grâce à moi, vous alliez découvrir le meurtrier. Est-ce que vous savez qui c'est ?

— Oui, répondit Dalglish, je pense le savoir, maintenant. »

CHAPITRE VII

Deux heures plus tard, de retour dans son bureau de Scotland Yard, Dalglish discutait de l'affaire avec le brigadier Martin. Le dossier était ouvert devant lui sur son bureau.

« Vous avez eu confirmation de l'histoire de Mrs. Fenton, monsieur ?

— Oui, oui. Le colonel s'est montré très communicatif. Maintenant qu'il a récupéré après son opération et la confession à sa femme, il a tendance à prendre cette double épreuve plutôt à la légère. Il a même suggéré que la demande d'argent aurait pu être légitime et qu'il n'était pas illogique qu'il y ait cru. J'ai dû lui faire remarquer qu'une femme avait été assassinée avant qu'il ne consente à regarder la réalité en face. Alors il m'a raconté l'histoire en détail. Elle correspondait à celle de Mrs. Fenton, avec un élément en plus. Je vous donne trois chances.

— Quelque chose concernant le vol ? C'était Fenton, j'imagine.

— Allez au diable, Martin, vous pourriez de temps à autre faire l'effort de paraître surpris ! Eh oui, c'était notre colonel. Mais il n'a pas pris les quinze livres. Je ne le lui aurais pas reproché, pourtant. Après tout, l'argent lui appartenait. Il admet lui-même qu'il l'aurait repris s'il l'avait trouvé, mais ça n'a pas été le cas. Il était là pour une tout autre raison : il voulait mettre la main sur son dossier médical. Il pédalait un peu dans la choucroute, mais il s'est quand même rendu compte que le dossier médical était la seule preuve réelle de son passage à la clinique. Sa tentative de vol a raté, naturellement, bien qu'il se fût entraîné à découper du verre dans sa serre, et il a effectué une sortie précipitée lorsqu'il a entendu Nagle et Cully arriver. Il n'a jamais pu mettre la main sur le dossier qu'il convoitait. Il supposait qu'il se trouvait dans l'un des classeurs du secrétariat et il est arrivé à les forcer. Lorsqu'il a vu que les dossiers étaient classés par ordre numérique, il s'est rendu compte qu'il n'avait aucune chance de réussir. Il avait oublié depuis longtemps son numéro d'immatriculation à la clinique. Il a dû le bannir de son esprit lorsqu'il s'est senti guéri.

— Guérison qu'il doit à la clinique.

— Ça, il refuse de le reconnaître. Je crois que c'est souvent le cas, en psychiatrie. Plutôt décourageant pour les médecins. Après tout, on ne connaît pas d'opérés déclarant qu'ils auraient très bien pu effectuer l'opération eux-mêmes si on leur en avait donné la possibilité. Non, le colonel n'éprouve aucune gratitude envers la clinique Steen et il n'est

pas disposé à reconnaître qu'elle lui a évité des ennuis. Il a peut-être raison. Je ne crois pas que le docteur Etherege soutiendrait qu'on peut faire faire beaucoup de progrès à un malade en quatre mois, ce qui est la durée exacte du traitement de Fenton. Sa guérison – si on peut l'appeler ainsi – est probablement liée au fait qu'il a quitté l'armée. Il est difficile de juger s'il espérait ou redoutait ce changement. Quoi qu'il en soit, nous ferions mieux de résister à la tentation de jouer les psychologues amateurs.

— Quel genre d'homme est-ce, ce colonel ?

— Petit – peut-être diminué par sa récente opération. Des cheveux poivre et sel ; des sourcils broussailleux. Un peu comme un petit carnassier qui vous surveille de son terrier. Une personnalité beaucoup moins forte que sa femme, je dirais, malgré l'apparente fragilité de Mrs. Fenton. Naturellement, il est difficile de se montrer sous son meilleur jour quand on est couché dans un lit d'hôpital, revêtu d'un pyjama rayé, avec une infirmière redoutable qui vous enjoint d'être sage et de ne pas parler trop longtemps. Il ne m'a guère aidé à propos de la voix au téléphone. Pour lui, il s'agissait d'une voix de femme, et il n'en avait jamais douté à l'époque. Pourtant, il n'a pas eu l'air surpris lorsque j'ai suggéré que cette voix était peut-être déguisée. Mais il est honnête et manifestement, il n'a rien d'autre à me dire. Il ne sait pas, c'est tout. En tout cas, nous tenons le mobile, et ce meurtre est l'un de ces rares cas où il suffit de connaître le motif pour connaître l'assassin.

— Allez-vous demander un mandat ?

— Pas encore. Nous ne sommes pas prêts. Si nous ne procédons pas avec prudence maintenant, toute l'affaire peut encore nous sauter dans les mains. »

Le pressentiment d'un désastre lui donna à nouveau le frisson. Il se surprit à analyser toute l'affaire comme s'il avait déjà échoué. Où s'était-il trompé ? Il avait montré son jeu à l'assassin lorsqu'il avait emmené ouvertement le répertoire des diagnostics dans le bureau du directeur médical – ce qui avait dû se savoir rapidement, comme il l'avait voulu. Il y avait des moments où il était utile d'effrayer son homme. Mais cet assassin-ci était-il du genre à laisser la peur le trahir ? Avait-il fait une erreur de jugement en agissant si ouvertement ? Tout à coup il trouva au visage banal et honnête de Martin, qui attendait ses instructions sans lui fournir aucune aide, un aspect bovin qui l'irrita.

« Vous êtes allé chez les Priddy, je suppose, lui demanda Dalgliesh. Alors, racontez-moi les potins. La fille est mariée, je suppose ?

— Sans le moindre doute, monsieur. J'y suis allé en début de soirée et j'ai eu une petite conversation avec les parents. Par bonheur, Miss Priddy était partie acheter des portions de *fish-and-chips* pour le

souper. Ils sont plutôt dans la gêne.

— Quel rapport ? Mais continuez.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Ils vivent dans une de ces rangées de maisons qui mènent à la gare de Clapham. Tout est très propre et confortable, mais il n'y a ni télévision ni rien de ce genre. Je suppose que c'est interdit dans leur religion. À mon avis, les Priddy ont tous les deux plus de soixante ans. Jennifer est leur seule enfant, et sa mère devait avoir quarante ans passés à sa naissance. Le mariage, c'est l'histoire habituelle. À ma grande surprise, ils m'en ont parlé. Le garçon est magasinier – travaillait dans la même entreprise que la gamine. Puis ils ont mis un bébé en route, et ils ont dû se marier.

— C'est tellement banal que ça en fait pitié. On pourrait croire que cette génération, qui s'imagine tout savoir sur le sexe, serait au courant de certains faits élémentaires. Mais il paraît que ces petites mésaventures ne posent aucun problème de nos jours. »

L'amertume contenue dans sa propre voix choqua Dalglish. Lui fallait-il vraiment protester avec une telle véhémence contre une petite tragédie aussi banale ? Qu'est-ce qui lui prenait ?

« Pour des gens comme les Priddy, si, répondit flegmatiquement Martin. Les gosses se fourrent dans le pétrin, et puis c'est la vieille génération, tant méprisée, qui doit les en sortir. Les Priddy ont fait de leur mieux. Ils ont obligé les gosses à se marier, bien entendu. La maison n'est pas très grande, mais ils ont renoncé au premier étage et y ont aménagé un petit appartement pour le jeune couple. Très joliment, d'ailleurs. Ils me l'ont montré. »

Ce que Dalglish pouvait détester cette expression, « jeune couple », avec ses douillettes implications de larmoyant bonheur domestique, ses échos de désillusion.

« Vous avez fait une grosse impression, dirait-on, pour une visite aussi brève.

— Je les aime bien, monsieur. Ce sont de braves gens. Le mariage n'a évidemment pas duré et j'ai l'impression qu'ils se demandent s'ils ont bien fait de les y forcer. Le type a quitté Clapham il y a plus de deux ans et ils ne savent pas où il vit à présent. Ils m'ont donné son nom et montré sa photo. Il n'a rien à voir avec la clinique Steen, monsieur.

— Ça ne m'étonne pas. Nous ne nous attendions pas vraiment à découvrir que Jennifer Priddy était en réalité Mrs. Henry Etherege. Ses parents et son mari n'ont rien à voir avec ce crime. »

Non, rien du tout. Si ce n'est que leur vie, prenant la tangente, avait brièvement ricoché contre le cercle de la mort. Chaque affaire de meurtre le mettait en contact avec des gens semblables. Dalglish ne se rappelait pas toutes les fois où, assis dans un salon, une chambre à coucher, un pub ou un commissariat, il avait parlé à des individus qui

avaient connu cette fugitive rencontre avec l'assassinat. Rien de tel qu'une mort violente pour libérer les inhibitions, comme le sommet d'une fourmilière décapitée d'un coup de pied. Son métier, qui lui fournissait l'illusion qu'il était de son devoir de ne pas s'impliquer, lui avait fait entrevoir la vie secrète d'hommes et de femmes qu'il ne reverrait jamais, sinon comme des visages vaguement familiers mêlés à la foule londonienne. Il lui arrivait de mépriser l'image qu'il donnait de lui-même, celle d'un enquêteur patient, détaché, indifférent, fouillant les malheurs et les fautes d'autrui. Combien de temps pouvait-on garder un tel détachement sans y perdre son âme ?

« Qu'est-il arrivé à l'enfant ? demanda-t-il soudain.

— Elle a fait une fausse couche, monsieur », répondit Martin.

Bien sûr, pensa Dalglish, ça devait arriver. Ça ne se passait jamais bien, pour des gens comme les Priddy. Et ce soir, il avait l'impression que leur malchance déteignait sur lui. Il demanda à Martin ce qu'il avait appris à propos de Miss Bolam.

« Pas grand-chose de neuf. Ils fréquentaient la même église, et Jennifer Priddy était éclairieuse dans la troupe de Bolam. Les vieux en parlaient avec beaucoup de respect. Elle les a aidés quand la petite était enceinte – j'ai l'impression qu'elle a payé les factures pour la transformation de la maison – et lorsque le mariage a craqué, elle a suggéré que la jeune Priddy aille travailler à la Steen. Je pense que les vieux étaient contents de savoir que quelqu'un veillait sur Jenny. Ils n'avaient pas grand-chose à dire sur la vie privée de Miss Bolam, en tout cas rien que nous ne sachions déjà. Il y a eu un incident bizarre, pourtant, lorsque la gamine est rentrée avec le souper. Mrs. Priddy m'avait offert de partager leur repas, mais j'ai dit que je ferais mieux de rentrer. Vous savez comment c'est avec les *fish-and-chips*. On achète juste le nombre de morceaux nécessaires et il est difficile d'ajouter un convive. Quoi qu'il en soit, ils ont appelé la gamine pour qu'elle dise au revoir, et elle est arrivée de la cuisine pâle comme la mort. Elle n'est restée qu'une seconde ou deux, si bien que les vieux n'ont rien remarqué. Mais moi si. Elle était bel et bien terrifiée.

— De vous trouver là, peut-être. Elle a pu croire que vous aviez parlé de son amitié avec Nagle.

— Je ne pense pas, monsieur. Quand elle est rentrée du magasin, elle a jeté un coup d'œil au salon et m'a salué sans que ses cheveux se dressent sur sa tête. Je lui ai expliqué que j'avais une petite conversation avec ses parents parce qu'ils étaient liés avec Miss Bolam et qu'ils pouvaient nous donner des renseignements utiles sur sa vie privée. Ça n'a pas eu l'air de l'inquiéter. Mais cinq minutes plus tard, quand elle est revenue, elle avait cet air bizarre.

— Personne n'est arrivé ou n'a téléphoné pendant ce temps ?

— Non. En tout cas, je n'ai entendu personne. Ils n'ont pas le

téléphone. Quelque chose a dû se passer alors qu'elle était seule dans la cuisine. Je ne pouvais pas très bien lui demander quoi. Je m'apprêtais à partir et, après tout, on ne pouvait pas vraiment affirmer qu'il s'était passé quelque chose. Je me suis contenté de dire que s'ils pensaient à quoi que ce soit qui puisse nous aider, ils nous le fassent savoir immédiatement.

— Nous devons la revoir, et le plus tôt sera le mieux. Il faut démolir cet alibi, et elle est la seule qui puisse le faire. Je ne crois pas qu'elle mentait consciemment, ni même qu'elle cachait délibérément des détails compromettants. La vérité ne lui est simplement jamais venue à l'esprit.

— Ni à moi, monsieur, jusqu'à ce qu'on découvre le mobile. Qu'allez-vous faire maintenant ? Le laisser un peu suer ?

— Je ne peux pas prendre ce risque, Martin. C'est trop dangereux. Nous ne pouvons plus nous arrêter. Je pense que nous allons avoir une petite conversation avec Nagle. »

Mais lorsqu'ils arrivèrent à l'immeuble de Pimlico, vingt minutes plus tard, ils trouvèrent l'appartement fermé à clé et un morceau de papier plié en quatre coincé sous le heurtoir. Dalglish le lissa et lut à haute voix : « Chéri, désolée de t'avoir raté. Je dois te parler. Si je ne te vois pas ce soir, je viendrai tôt à la clinique demain. Je t'embrasse. Jenny. »

« Est-ce que ça vaut la peine de l'attendre, monsieur ?

— J'en doute. Je crois deviner où il se trouve. Cully était au standard lorsque nous avons utilisé le téléphone, ce matin, mais j'ai fait en sorte que Nagle, et probablement la clinique au grand complet, sache que je m'intéressais aux dossiers médicaux. J'ai demandé au docteur Etherege de les remettre à leur place après mon départ. Nagle passe à la clinique un ou deux soirs par semaine pour s'occuper de la chaudière et éteindre le four du département d'ergothérapie. Je suppose qu'il y est ce soir et qu'il en profite pour vérifier quels dossiers ont été retirés. De toute façon, on va passer voir.

— Je comprends pourquoi il avait besoin d'argent, fit Martin tandis que la voiture se dirigeait vers la rivière. On ne peut pas payer le loyer d'un appartement pareil avec le salaire d'un portier. Sans compter son matériel de peintre.

— Oui. Son studio est impressionnant. Vous auriez dû le voir. Et puis, il y avait les leçons de Sugg. Nagle les avait peut-être pour pas cher, mais Sugg ne dispense pas son enseignement gratis. Le chantage ne devait pas lui rapporter grand-chose. C'est ça qui était malin. Il y avait probablement plus d'une victime et les sommes étaient soigneusement calculées. Mais même s'il ne se faisait que quinze à trente livres par mois, exemptes d'impôts, c'était suffisant pour lui permettre de passer le cap en attendant de gagner la Bollinger ou de

se faire un nom.

— Est-ce qu'il vaut quelque chose ? » demanda le brigadier Martin. Il y avait des sujets sur lesquels il n'exprimait jamais la moindre opinion mais tenait pour acquis que son supérieur était un expert en la matière.

« Les administrateurs du Fonds Bollinger semblent le penser.

— Il ne reste guère de doutes, n'est-ce pas, monsieur ? » Et Martin ne faisait pas allusion au talent de peintre de Nagle.

« Mais si, il reste des doutes, répondit Dalglish avec irritation. Il en reste toujours à ce stade d'une enquête. Passons en revue ce que nous savons. Le maître chanteur avait donné comme instructions d'envoyer l'argent dans une enveloppe adressée de manière très particulière, probablement pour qu'il puisse la retirer avant que le courrier ne soit ouvert. Nagle est le premier à arriver à la clinique et il est responsable du tri et de la distribution du courrier. Le colonel Fenton a été prié d'envoyer l'argent de manière à ce qu'il arrive le premier de chaque mois. Nagle est venu à la clinique le premier mai alors qu'il était malade, et on a dû le raccompagner chez lui dans la journée. Ce n'est pas la visite du duc qui l'inquiétait. La seule fois où il n'est pas arrivé au travail avant les autres, c'est le jour où il a été coincé dans le métro, et c'est ce jour-là que Miss Bolam a reçu quinze livres d'un patient reconnaissant mais anonyme.

« Venons-en au meurtre. Là, la théorie remplace les faits. Nagle donnait un coup de main au standard ce matin-là, parce que Cully avait mal à l'estomac. Il surprend l'appel de Mrs. Fenton. Il sait comment Miss Bolam va réagir et, effectivement, elle lui demande de lui obtenir les bureaux du groupe. Il écoute à nouveau et apprend que Mr. Lauder viendra à la clinique après la réunion de la commission consultative mixte. Il faut que Miss Bolam meure avant cela. Mais comment ? Il ne peut espérer l'éloigner de la clinique. Quelle excuse invoquer et comment se fabriquer un alibi ? Non, les choses doivent se passer à la clinique. Et peut-être n'est-ce pas une si mauvaise idée après tout ? La directrice est loin d'être aimée. Avec un peu de chance, il y aura suffisamment de suspects – dont certains d'entre eux ayant de bonnes raisons de souhaiter la mort de Miss Bolam – pour occuper la police.

« Il élabore donc un plan. On n'a pas nécessairement appelé Miss Bolam du sous-sol, c'est évident. Il y a des appareils presque dans chaque pièce. Mais si le meurtrier ne l'attendait pas déjà aux archives, comment pouvait-il s'assurer qu'elle y resterait jusqu'à son arrivée ? C'est pour cela que Nagle a répandu les dossiers sur le sol. Il connaissait suffisamment bien Miss Bolam pour être à peu près sûr qu'elle ne résisterait pas à la tentation de les ramasser. Le docteur Baguley pensait que sa première réaction serait d'appeler Nagle pour

qu'il vienne l'aider. Ce qu'elle n'a pas fait, bien entendu, puisqu'elle s'attendait à le voir apparaître. Au lieu de cela, elle s'y est mise elle-même, ce qui a donné à Nagle les deux, trois minutes dont il avait besoin.

« Voilà comment les choses se sont passées, à mon avis : vers six heures dix, il descend au local des portiers pour mettre son manteau. Il ouvre la porte des archives et répand les dossiers sur le sol. Il laisse la lumière et referme la porte, mais pas à clé. Puis il ouvre la porte arrière avant de se rendre au secrétariat pour y prendre le courrier. Miss Priddy s'y trouve, mais se rend de temps à autre à côté, dans la pièce de rangement. Il n'a besoin que d'une demi-minute pour téléphoner à Miss Bolam et lui demander de descendre aux archives où il a quelque chose d'important à lui montrer. Nous savons comment elle a réagi à ce message. Avant que Nagle n'ait le temps de raccrocher, Jennifer Priddy est de retour. Il garde la tête froide, appuie sur le commutateur et fait semblant d'avoir une conversation avec Marion Bolam à propos du linge. Puis, sans plus perdre de temps, il sort avec le courrier. Il doit simplement le déposer dans la boîte aux lettres de l'autre côté de la rue. Cela fait, il file vers la ruelle, rentre au sous-sol par la porte arrière qu'il a laissée ouverte, glisse le ciseau dans sa poche, attrape le fétiche de Tippet et pénètre dans les archives. Miss Bolam s'y trouve et, comme prévu, elle est à genoux, en train de ramasser les chemises déchirées et éparpillées. Elle lève les yeux, sans doute pour lui demander ce qui l'a retardé. Mais avant qu'elle n'ait le temps de prononcer un mot, il frappe. Une fois qu'elle a perdu conscience, il peut prendre son temps pour la poignarder. Il ne doit pas y avoir d'erreur, et il n'en fait pas. Nagle peint des nus et sa connaissance de l'anatomie humaine vaut probablement celle de la plupart des psychiatres. Et il savait se servir de ce ciseau. Pour un travail de cette importance, il choisit un outil qu'il connaît bien et qu'il sait manier parfaitement.

— Il n'aurait pu arriver à temps au sous-sol s'il était allé chercher son *Standard* au coin de Beefsteak Street, observa Martin. Le vendeur de journaux ne peut jurer l'avoir vu. Il avait un journal en main lorsqu'il est revenu à la clinique, mais il aurait pu l'acheter à l'heure du déjeuner et le garder en poche.

— C'est ce qu'il a fait, affirma Dalglish. Voilà pourquoi il n'a pas laissé Cully vérifier le résultat des courses. Cully se serait tout de suite rendu compte qu'il s'agissait de l'édition de midi. Au lieu de cela, Nagle l'emmène en bas, puis l'utilise pour envelopper la pâtée du chat avant de le brûler dans la chaudière. Il n'est pas resté longtemps seul au sous-sol. Il avait Jenny Priddy sur ses talons. Mais il a eu le temps de verrouiller la porte arrière et d'aller demander à Marion Bolam si le linge propre était prêt et s'il pouvait le monter. Si Priddy n'était pas

descendue, Nagle l'aurait rejointe au secrétariat. Il aurait pris soin de ne pas rester seul au sous-sol plus d'une minute. Il fallait qu'on établisse que le meurtre avait eu lieu pendant qu'il était sorti avec le courrier.

— Je me demandais pourquoi il n'avait pas laissé la porte du sous-sol ouverte après le meurtre, dit Martin, mais il n'a probablement pas pu se résoudre à attirer l'attention là-dessus. Après tout, si un étranger pouvait avoir accès à la clinique de cette manière, il n'aurait pas fallu longtemps pour qu'on se mette à penser : "Et Nagle aussi". C'est sûrement lui qui a pris l'argent après le cambriolage de Fenton. Les gars d'ici ont toujours trouvé bizarre que le voleur ait su où le trouver. Nagle estimait qu'il y avait droit, je suppose.

— Il voulait plus vraisemblablement masquer les vraies raisons de l'effraction et lui donner l'aspect d'un banal cambriolage. Ça n'arrangerait pas ses affaires si la police se mettait à se demander pourquoi un inconnu essayait de mettre la main sur les dossiers médicaux. En piquant les quinze livres – ce qu'il est le seul à avoir eu l'occasion de faire –, il brouillait les pistes. Même chose pour l'ascenseur, d'ailleurs. Ce n'était pas bête. Il ne lui fallait qu'une minute, avant de se glisser dehors par la porte du sous-sol, pour le faire monter jusqu'au deuxième étage, et il y avait de fortes chances pour que quelqu'un l'entende et s'en souviennne. »

Le brigadier Martin émit l'opinion que tout cela se tenait très bien, mais que ce serait une autre affaire que de le prouver.

« C'est pourquoi j'ai abattu mon jeu à la clinique, hier. Pour le secouer. Et c'est pour cela qu'il vaut la peine d'aller y jeter un coup d'œil ce soir. S'il y est, ça fera monter la pression. Au moins, nous savons où nous allons, maintenant. »

Une demi-heure avant que Dalgliesh et Martin ne se rendent à l'appartement de Pimlico, Peter Nagle s'était introduit dans la clinique Steen par la porte principale, qu'il avait refermée derrière lui. Au lieu d'allumer, il se dirigea vers le sous-sol avec sa grosse lampe de poche. Il n'avait pas grand-chose à faire. Juste éteindre le four à céramique et inspecter la chaudière. Et aussi s'occuper d'une petite chose qui le concernait, lui. Il aurait à pénétrer dans les archives, mais cette pièce macabre, chaude et résonnante ne le terrifiait pas. Les morts étaient morts, finis, impuissants, ils s'étaient tus à jamais. C'était la seule chose dont on pouvait être sûr dans ce monde rempli d'incertitudes croissantes. Un homme qui avait le cran de commettre un meurtre avait des raisons de redouter un certain nombre de choses. Mais il n'avait rien à craindre des morts.

C'est alors qu'il entendit la sonnette de la porte d'entrée. Un coup hésitant, timide, mais qui résonna de façon surnaturelle dans le silence de la clinique. Lorsqu'il ouvrit la porte, la silhouette de Jenny se glissa

à l'intérieur avec une telle rapidité qu'elle parut le frôler comme un spectre, mince fantôme surgi des ténèbres et du brouillard nocturne.

« Je suis désolée, chéri, fit-elle dans un souffle, je devais absolument te voir. Comme je ne t'ai pas trouvé au studio, je me suis dit que tu serais peut-être ici.

— Quelqu'un t'a-t-il vue au studio ? » Il pensait que la question avait son importance, mais sans savoir pourquoi.

Elle le regarda, surprise.

« Non. La maison paraissait vide. Je n'ai rencontré personne. Pourquoi ?

— Pour rien. C'est sans importance. Viens en bas. J'allumerai le fourneau à gaz. Tu trembles comme une feuille. »

Ils descendirent ensemble au sous-sol et leurs pas résonnèrent dans le silence sinistre et rempli de présages de la maison, cette maison qui, le lendemain, se réveillerait au son des voix, des gestes et du bourdonnement incessant d'une activité résolue. Elle se mit à marcher sur la pointe des pieds et à parler à voix basse. En haut de l'escalier, elle lui saisit la main et il put sentir qu'elle tremblait. À mi-chemin, ils entendirent un faible bruit et elle sursauta.

« Qu'est-ce que c'est ? C'est quoi, ce bruit ?

— Rien. Tigger qui gratte dans son bac, sans doute. »

Arrivé au local, il alluma le radiateur puis se laissa tomber dans l'un des fauteuils en lui souriant. Sa présence ici était une vraie plaie, mais il lui fallait cacher son irritation. Avec un peu de chance, il arriverait à se débarrasser d'elle assez rapidement. Elle aurait quitté la clinique bien avant dix heures.

« Eh bien ? » demanda-t-il.

Tout à coup, elle fut à ses pieds sur le tapis, et lui enserra les cuisses de ses bras. Ses yeux pâles cherchaient les siens en une supplication passionnée.

« Chéri, il faut que je sache ! Ça m'est égal, ce que tu as fait, pourvu que je sois au courant. Je t'aime et je veux t'aider. Chéri, tu dois me le dire, si tu as des ennuis. »

C'était pire que ce qu'il avait craint. Elle avait appris quelque chose. Mais comment ? Et quoi ?

« Quel genre d'ennuis, bon dieu ? demanda-t-il sur un ton léger. Bientôt, tu vas prétendre que c'est moi qui l'ai tuée.

— Oh, Peter, je t'en prie, ne plaisante pas ! Je suis inquiète. Il y a quelque chose qui cloche, je le sais. C'est l'argent, pas vrai ? C'est toi qui as pris les quinze livres. »

Il faillit éclater de rire, tant il se sentait soulagé. Dans un élan de tendresse, il l'entoura de ses bras et l'attira vers lui.

« Petite sotte, fit-il, la bouche dans ses cheveux. J'aurais pu puiser dans la caisse n'importe quand si j'avais voulu voler. Qu'est-ce qui a

bien pu te faire croire à une telle absurdité ?

— C'est ce que je me suis dit. Pourquoi l'aurais-tu pris ? Oh, mon chéri, ne m'en veux pas ! J'étais si inquiète. C'est à cause du journal, tu sais.

— Quel journal, bon dieu ? » Il dut se retenir pour ne pas la secouer afin de lui arracher un discours plus cohérent. Heureusement qu'elle ne pouvait pas voir son visage. Tant qu'il ne devait pas la regarder dans les yeux, il pouvait dominer sa colère et cette panique insidieuse, fatale. Pour l'amour du ciel, que voulait-elle dire ?

« Le *Standard*. Le brigadier est venu nous voir ce soir. J'étais allée chercher des *fish-and-chips*. En le déballant dans la cuisine, j'ai jeté un coup d'œil au journal dans lequel il était enveloppé. C'était le *Standard* de vendredi et il y avait une grande photo de l'accident d'avion qui prenait toute la première page. Et puis je me suis souvenue qu'on avait utilisé ton *Standard* pour emballer les restes de pâtée de Tigger et que la première page était différente. Je n'avais jamais vu cette photo. »

Il resserra son étreinte et demanda très doucement :

« As-tu dit quoi que ce soit à la police ?

— Non, mon chéri, bien sûr que non ! Et s'ils se mettaient à te soupçonner ! Je n'ai rien dit à personne, mais il fallait que je te voie. Je me fiche des quinze livres. Je me fiche que tu l'aies vue au sous-sol. Je sais que tu ne l'as pas tuée. Tout ce que je demande, c'est que tu me fasses confiance. Je t'aime, je veux t'aider. Je ne supporte pas que tu me caches des choses. »

C'est ce qu'elles disaient toutes, mais il n'y en avait pas une sur un million qui tenait vraiment à connaître la vérité sur un homme. Il eut la fugitive tentation de lui dire, de lui cracher l'histoire dans toute sa brutalité, et d'observer la pitié et l'amour se retirer d'un seul coup de ce visage stupide et suppliant. Elle pourrait encaisser la vérité à propos de Bolam. Ce qu'elle ne pourrait supporter, c'est de savoir que ce n'était pas à cause d'elle qu'il s'était livré au chantage, que ce n'était pas pour préserver leur amour, qu'il n'y avait pas d'amour à préserver, qu'il n'y en avait jamais eu. Il devrait l'épouser à présent. Il avait toujours su que ça deviendrait peut-être nécessaire. Elle était la seule qui puisse témoigner contre lui et c'était un moyen sûr de la faire taire. Mais il lui restait peu de temps. Il comptait être à Paris avant la fin de la semaine. Selon toute apparence, il ne voyagerait pas seul. Il réfléchit rapidement. L'enlaçant toujours, il la souleva de façon à ce qu'elle repose contre le bras du fauteuil, et dit doucement, le visage contre sa joue :

« Écoute, ma chérie. Il y a quelque chose que tu dois savoir. Je ne t'en ai pas parlé plus tôt parce que je ne voulais pas t'inquiéter. C'est moi qui ai piqué le pognon. C'était une connerie, mais il est trop tard pour le regretter. Miss Bolam l'avait peut-être deviné. Je ne sais pas.

Elle ne m'a rien dit et ce n'est pas moi qui lui ai téléphoné. Mais je suis descendu au sous-sol alors qu'elle était déjà morte. J'avais laissé la porte de derrière ouverte et je suis rentré par là. J'en ai marre que ce vieil imbécile de Cully enregistre mes allées et venues comme si j'étais aussi dingue que les patients et qu'il me réclame le journal dès que j'apparais. Pourquoi ne l'achète-t-il pas lui-même, le vieux singe ? J'ai voulu le berner pour une fois. Quand je suis rentré par le sous-sol, il y avait de la lumière dans les archives et la porte était entrouverte. J'ai été voir. J'ai découvert le cadavre. Je savais qu'il ne fallait pas qu'on me trouve là, surtout si on apprenait l'histoire du pognon. Je n'ai rien dit, je suis ressorti par-derrière et revenu comme d'habitude par la porte d'entrée. Depuis, je me tiens tranquille. Il le faut ma chérie. Il faut que je décroche le Bollinger avant la fin de la semaine et la police ne me laissera pas partir si elle me soupçonne. Si je ne pars pas maintenant, je n'aurai plus jamais cette chance, aussi longtemps que je vivrai. »

Cela au moins, c'était vrai. Il fallait qu'il s'en aille. C'était devenu une obsession. Et pas seulement pour l'argent, la liberté, le soleil et les couleurs. Non, c'était sa revanche finale sur les blafardes années de vaches maigres, de lutte et d'humiliation. Il fallait qu'il décroche le Bollinger. D'autres peintres pourraient échouer et finir quand même par connaître le succès. Mais pas lui.

Et il pouvait encore tout rater. Son histoire était mince. Tout en parlant, il était frappé par ses incohérences, son manque de plausibilité. Mais ça tenait ensemble. Tout juste. Il ne voyait pas comment elle pourrait prouver le contraire. D'ailleurs, elle n'essaierait même pas. Mais sa réaction le surprit :

« Avant la fin de la semaine ! Tu veux dire que tu pars à Paris immédiatement ? Et la clinique ? Et ton travail ?

— Pour l'amour de Dieu, Jenny, qu'est-ce que ça peut bien foutre ? Je partirai sans leur donner mon préavis et ils trouveront quelqu'un d'autre. Ils se débrouilleront bien sans moi.

— Et moi ?

— Tu viens avec moi, bien entendu. Ça a toujours été dans mes intentions. Tu devais bien le savoir ?

— Non », dit-elle, et sa voix lui parut empreinte d'une grande tristesse. « Non, je ne le savais pas. »

Il essaya d'adopter un ton plein d'assurance, teinté d'un brin de reproche.

« Nous n'en avons jamais discuté parce que je pensais qu'il y avait des choses qui n'avaient pas besoin d'être dites. Je sais qu'il reste peu de temps, mais ce sera plus facile si tu ne restes pas coincée à m'attendre chez toi. Ils commenceraient à se méfier. Tu as un passeport, non ? N'es-tu pas allée en France avec les Éclaireuses à

Pâques ? Ce que je propose, c'est qu'on se marie le plus tôt possible, avec dispense. Après tout, on a l'argent, maintenant. On n'a qu'à écrire à tes parents en arrivant à Paris. Tu as envie de venir, n'est-ce pas, Jenny ? »

Tout à coup, elle se mit à trembler dans ses bras et il sentit des larmes chaudes lui piquer le visage.

« Je croyais que tu avais l'intention de partir sans moi. Les jours passaient et tu ne disais rien. Bien sûr que je veux venir. Je me fiche de ce qui peut arriver, pourvu qu'on soit ensemble. Mais nous ne pouvons pas nous marier. Je ne te l'ai jamais dit parce que j'avais peur de te fâcher, et puis, tu ne me posais jamais de questions sur moi-même. Je ne peux pas me marier, parce que je suis déjà mariée. »

Ils avaient pris par Vauxhall Bridge Road, mais la circulation était dense et ils n'avançaient pas vite. Dalglish s'enfonça dans son siège comme s'il avait toute la journée devant lui, mais il était dévoré d'anxiété. Il ne pouvait trouver aucune cause rationnelle à son impatience. Cette visite à la Steen ne reposait que sur des conjectures. Même si Nagle était passé par la clinique, il y avait de fortes chances pour qu'il l'ait quittée avant qu'eux n'y arrivent. Il devait déjà être en train d'avaloir sa chope du soir dans un pub de Pimlico. Au carrefour suivant, les feux virèrent au rouge et la voiture ralentit jusqu'au point mort pour la troisième fois en une centaine de mètres.

« Il ne s'en serait pas tiré longtemps même en tuant Bolam, fit soudain Martin. Mrs. Fenton – ou une autre victime peut-être – se serait pointée tôt ou tard à la Steen.

— Mais il aurait peut-être gagné assez de temps pour décrocher le Bollinger. Et même si l'on découvrait le chantage avant son départ, que pouvions-nous prouver ? Quelles preuves avons-nous même maintenant, si l'on y pense ? Bolam morte, quel jury pourrait décider en son âme et conscience que ce n'était pas elle, le maître chanteur ? Nagle n'a qu'à dire qu'il se souvient des enveloppes bizarres adressées à l'encre verte et qu'il les mettait avec le courrier de la directrice. Fenton confirmera que les appels venaient d'une femme. Et il arrive que des maîtres chanteurs périssent de mort violente. Nagle n'aurait pas continué après le coup de fil de Mrs. Fenton. Cela aussi plaiderait en sa faveur : Bolam meurt et le chantage s'arrête. Oh, je connais tous les arguments opposés ! Mais comment le prouver ?

— Il essaiera de se montrer trop malin, déclara placidement Martin. Ils le font tous. La fille est sous sa coupe, pauvre gamine. Si elle s'en tient à la version selon laquelle il n'est pas resté suffisamment longtemps seul pour donner ce coup de fil...

— Ne vous en faites pas, brigadier, elle s'y tiendra.

— Je suis à peu près sûr qu'il n'est pas au courant, pour le mari. Si

elle devient dangereuse, il croit probablement qu'il peut lui clore le bec en l'épousant.

— Et nous, fit doucement Dalglish, nous devons l'appréhender avant qu'il ne découvre que c'est impossible. »

Dans le local des portiers à la clinique Steen, Nagle écrivait une lettre. Les mots lui venaient avec aisance. Les arguments spécieux, les phrases mensongères coulaient sous sa plume avec une facilité inattendue. Il aurait préféré mourir plutôt qu'envoyer une telle lettre. L'idée que quelqu'un puisse poser les yeux sur cette avalanche de baratin sentimental et y reconnaître son style lui était intolérable. Mais Jenny serait la seule à la lire. D'ici une demi-heure, sa prose, ayant rempli son emploi, finirait dans la chaudière et les phrases onctueuses ne seraient plus qu'un souvenir désagréable. D'ici là, autant se montrer convaincant. Il était facile de deviner ce que Jenny voudrait qu'il dise. Il retourna le papier et écrivit :

Quand vous lirez ceci, nous serons en France tous les deux. Je sais que cela vous causera un grand chagrin, mais je vous en prie, croyez-moi si je vous dis que nous ne pouvons vivre l'un sans l'autre. Je sais qu'un jour, nous serons libres de nous marier. D'ici là, je m'occuperai de Jenny et consacrerai ma vie à essayer de la rendre heureuse. S'il vous plaît, essayez de comprendre et de pardonner.

La fin est bien, se dit-il. Elle plairait à Jenny en tout cas, et personne d'autre ne la lirait. Il l'appela et fit glisser le papier dans sa direction.

« Ça suffira ? »

Elle le lut en silence.

« Je suppose.

— Nom d'un chien, qu'est-ce que tu lui reproches ? »

Il sentit la colère l'envahir à l'idée qu'elle pût trouver ses consciencieux efforts inadéquats. Il s'était attendu à une gratitude étonnée, il s'y était même préparé.

« Rien, fit-elle doucement.

— Tu ferais bien d'écrire ton truc, alors. Pas à la suite de celui-ci. Prends une autre feuille de papier. »

Il fit glisser un feuillet vers elle tout en évitant son regard. Toute cette affaire durait, et il ne savait pas très bien de combien de temps il disposait encore.

« Sois brève », lui ordonna-t-il.

Elle prit la plume mais ne fit aucun effort pour écrire.

« Je ne sais pas quoi mettre.

— Pas besoin de faire de longues phrases, j'ai déjà tout dit.

— Oui, répondit-elle avec une grande tristesse, tu as déjà tout dit. »

Il refréna son irritation croissante.

« Écris simplement que tu es désolée de leur causer du chagrin, mais que tu ne peux t'en empêcher. Quelque chose dans ce genre. Nom d'un chien, on ne part pas au bout du monde ! Ça dépend d'eux. S'ils veulent te voir, je ne les en empêcherai pas. Ne fais pas trop de mélo. Je monte réparer la serrure de Miss Saxon. Nous fêterons ça quand je redescendrai. Il n'y a que de la bière, mais ce soir, ma chérie, tu boiras de la bière et tu trouveras ça bon ! »

Il saisit un tournevis dans la boîte à outils et sortit avant qu'elle n'ait eu le temps de protester. Il eut encore le temps d'apercevoir son visage effrayé tourné vers lui. Mais elle ne le rappela pas.

En haut, il ne lui fallut qu'un instant pour enfiler une paire de gants de caoutchouc et forcer la porte du placard renfermant les médicaments dangereux. Elle céda avec un craquement terrifiant et il se figea, s'attendant presque à l'entendre appeler. Mais aucun bruit ne lui parvint. Il se souvenait clairement d'une scène qui avait eu lieu six mois plus tôt, lorsqu'un des patients du docteur Baguley avait perdu la tête et était devenu violent. Nagle avait aidé à le maîtriser tandis que le docteur Baguley réclamait du paralaldéhyde à la surveillante. Nagle se rappelait les mots exacts :

« Nous le mélangerons à de la bière. Ça a un goût épouvantable, mais avec de la bière, on le sent à peine. Bizarre, ça, d'ailleurs. Deux grammes pour deux cc, Miss Ambrose. »

Et Jenny, qui n'aimait pas la bière, le sentirait encore moins.

Il glissa rapidement dans la poche de sa veste le tournevis et la petite bouteille bleue contenant le paralaldéhyde et se faufila dehors en s'éclairant de sa lampe de poche. Tous les rideaux de la clinique étaient tirés, mais il valait mieux qu'on aperçoive le moins de lumière possible. Il avait besoin d'une demi-heure encore au moins sans être dérangé.

Elle leva les yeux, étonnée qu'il revienne si vite. Il alla vers elle et l'embrassa dans le cou.

« Désolé, ma belle, je n'aurais pas dû te laisser seule. J'avais oublié que ça te rend nerveuse. D'ailleurs, cette serrure peut attendre. Comment va la lettre ? »

Elle la fit glisser vers lui. Il lui tourna le dos pour lire sans hâte, posément, les quelques lignes rédigées d'une écriture soigneuse. Sa bonne étoile ne l'avait pas lâché. C'était la lettre de suicide la plus belle, la plus convaincante qu'on ait jamais montrée à des jurés. Il n'aurait pas fait mieux s'il l'avait dictée lui-même. Il se sentit envahi du genre d'excitation et de confiance qu'il éprouvait lorsqu'un tableau prenait tournure. Plus rien ne pouvait venir le gâcher !

Je ne prétends pas que je regrette ce que j'ai fait. Je n'ai pas le choix. Je serais tout à fait heureuse et tout serait parfait si je ne savais pas que je vous cause de la peine. Mais c'est ce que j'ai de mieux à faire. S'il vous plaît, essayez de comprendre. Je vous aime énormément. Jenny.

Il déposa la lettre sur la table et alla verser la bière à l'abri de l'armoire dont il avait laissé la porte ouverte. Dieu, que ce truc sentait mauvais ! Il ajouta rapidement la bière blonde et mousseuse et l'interpella :

« Tu es heureuse ?

— Oui, tu le sais bien.

— Alors, buvons ! À la nôtre, chérie.

— À la nôtre. »

Elle porta le liquide à ses lèvres et fit la grimace. Il rit.

« On dirait que tu bois du poison. Avale, ma vieille. Comme ça ! »

Il vida son verre d'un trait. Elle rit, frissonna et avala sa bière. Il lui prit le verre vide des mains et l'enferma dans ses bras. Elle se pelotonna contre lui et ses mains lui serrèrent la nuque comme une compresse froide. Il se libéra et l'attira dans le fauteuil, à côté de lui. Puis, accrochés l'un à l'autre, ils se laissèrent glisser par terre et restèrent couchés sur le tapis devant le radiateur à gaz. Il avait éteint la lumière et le visage de la fille brillait comme en plein soleil dans la lueur incandescente du radiateur. Seul le sifflement du gaz traversait le silence.

Il saisit un coussin dans l'un des fauteuils et le glissa sous la tête de Jenny. Un coussin, pas plus : il aurait besoin de l'autre. Il pourrait l'appuyer contre le bas du four à gaz. Il y avait moins de chance qu'elle se réveille s'il l'installait confortablement pour cette dernière glissade de l'inconscient à la mort. Il l'entoura de son bras gauche et ils restèrent silencieux, étroitement enlacés. Tout à coup, elle tourna son visage vers lui et il sentit sa langue, humide et glissante comme un poisson, s'introduire entre ses dents. Ses yeux, la pupille noircie par la lueur du gaz, étaient lourds de désir. « Chéri, chuchota-t-elle, chéri. » Seigneur, pensa-t-il, pas ça ! Ils ne pouvaient pas faire l'amour maintenant. Ça la tiendrait tranquille, mais c'était impossible. Il n'avait pas le temps.

Et un médecin légiste pouvait certainement déterminer quand une femme l'avait fait en dernier lieu. Invoquant pour la première fois avec soulagement sa peur obsessionnelle d'un accident, il murmura :

« Non, ma chérie, je n'ai rien avec moi. On ne peut pas risquer ça maintenant. »

Elle l'approuva dans un murmure et, se nichant contre lui, posa sa jambe gauche sur ses cuisses. Il la sentait peser contre lui, inerte, mais

il n'osait bouger ou parler de peur d'interrompre cette chute insidieuse dans l'inconscient. Elle respirait plus profondément maintenant, et son souffle chaud lui chatouillait l'oreille gauche. Bon dieu, combien de temps est-ce que ça allait encore durer ! Retenant sa propre respiration, il prêta l'oreille. Tout à coup, elle poussa un léger grognement, comme un animal satisfait. Il sentit le rythme de sa respiration changer sous son bras, et la tension se relâcha de façon presque physique lorsque son corps se détendit. Elle dormait.

Mieux vaut lui donner encore quelques minutes, songea-t-il. Il n'y avait pas de temps à perdre mais il n'osait pas se hâter. Il ne fallait surtout pas qu'on trouve des marques sur son corps, et il savait qu'il n'en sortirait pas si elle lui résistait. Mais il ne pouvait plus revenir en arrière. Si elle se réveillait et se débattait, il devrait quand même le faire.

Il attendit donc, dans une telle immobilité qu'on aurait pu les prendre pour deux cadavres raidissant ensemble dans une dernière étreinte. Après quelques instants, il s'appuya précautionneusement sur le coude droit et l'examina. Elle avait le visage rouge et la bouche entrouverte, sa courte lèvre retroussée sur d'enfantines dents blanches. Son haleine sentait le paraldéhyde. Il l'observa un moment, s'attardant sur les cils pâles contre la joue, les sourcils arqués vers le haut, les ombres sous les larges pommettes. Bizarre qu'il ne soit jamais arrivé à dessiner son visage. Mais ce n'était pas le moment d'y penser.

Il la souleva doucement et la transporta de l'autre côté de la pièce, vers l'ouverture noire du four à gaz, tout en murmurant :

« Tout va bien, Jenny chérie. Ce n'est que moi. Je t'installe plus confortablement. Tout va bien, ma chérie. »

Mais c'était pour se rassurer lui-même.

Il y avait suffisamment de place dans le grand four à l'ancienne mode, même avec le coussin. Le bas du four n'était qu'à quelques centimètres du sol. Il la saisit par les omoplates et la fit doucement glisser en avant. Tandis qu'il s'assurait que les conduits de gaz n'étaient pas obstrués, la tête de la jeune femme, soutenue par le coussin, roula doucement sur le côté et sa bouche entrouverte, aussi humide et vulnérable que celle d'un bébé, se retrouva juste au-dessus d'eux, prête à respirer les émanations mortelles. Alors qu'il retirait ses mains de sous son corps, elle poussa un petit soupir, comme si elle se sentait enfin bien installée.

Il lui jeta un dernier coup d'œil, satisfait de son œuvre.

Maintenant, il fallait se hâter. Il chercha à tâtons les gants de caoutchouc dans sa poche et se mit au travail avec une rapidité étonnante, se déplaçant à pas de loup et respirant à petits coups comme s'il ne pouvait plus supporter le bruit de sa propre respiration. La lettre de suicide se trouvait sur la table. Il enroula doucement la

main droite de Jenny autour du tournevis, pressant sa paume contre la poignée luisante et appuyant le bout de l'index contre la base de la lame. Est-ce ainsi qu'elle l'aurait tenu ? À peu près. Il déposa le tournevis sur la lettre de suicide.

Ensuite il lava son propre verre, le remit dans le placard et tint le torchon une seconde devant le radiateur à gaz jusqu'à ce que l'humidité s'en soit évaporée. Il éteignit le radiateur. Pas besoin de se soucier des empreintes. Rien ne permettait de déterminer quand on l'avait allumé pour la dernière fois. Il s'interrogea brièvement sur la bouteille de paraldéhyde et le verre de Jenny et décida de les laisser sur la table avec la lettre et le tournevis. Il était logique qu'elle ait bu assise à la table puis se soit dirigée vers le four aux premiers signes d'engourdissement. Il referma les doigts gauches de Jenny autour de la bouteille après avoir effacé ses propres empreintes et pressa l'index droit et le pouce de la jeune femme contre le bouchon. Il avait presque peur de la toucher, mais elle dormait profondément maintenant. Sa main était brûlante et si détendue qu'elle semblait ne pas avoir d'ossature. Une vague de dégoût l'envahit au contact de cet appendice mou, flasque, sans désir, qui ne communiquait rien. Il se sentit soulagé lorsqu'il eut répété la même opération avec le verre et la bouteille de bière. Il n'aurait plus à la toucher qu'une dernière fois.

Pour finir, il prit la lettre qu'il avait écrite aux Priddy et la jeta avec la paire de gants dans la chaudière. Il ne lui restait plus qu'à tourner le robinet du gaz. Il se trouvait du côté droit du four, à portée du bras droit sans vie de la jeune femme. Il le souleva, appuya le pouce et l'index contre le robinet et tourna. Le gaz, en s'échappant, produisit un léger sifflement. Combien de temps cela prendra-t-il ? se demanda-t-il. Certainement pas longtemps ? Peut-être seulement quelques minutes. Il éteignit et sortit à reculons, puis ferma la porte derrière lui.

C'est alors qu'il se souvint des clés de la porte d'entrée. Il fallait qu'on les trouve sur elle. Son cœur se figea lorsqu'il comprit à quel point cette erreur aurait pu être fatale. Il se faufila de nouveau dans la pièce, en s'éclairant de sa lampe de poche. Il retira les clés de sa poche, retenant sa respiration pour ne pas avaler de gaz, et les plaça dans la main gauche de la jeune femme. Il avait déjà atteint la porte lorsqu'il entendit Tigger miauler. Le chat avait probablement dormi sous l'armoire jusqu'à présent. Maintenant, il faisait lentement le tour du corps et tendait une patte timide vers le pied droit de la fille. Nagle se sentit incapable de s'approcher une fois encore de Jenny.

« Viens ici, Tigger, chuchota-t-il. Viens ici, fiston. »

Le chat tourna vers lui ses grands yeux d'ambre et parut réfléchir, sans émotion ni hâte. Puis il s'approcha lentement de la porte. Nagle glissa son pied sous le ventre mou du félin, le souleva d'un

mouvement rapide et lui fit franchir la porte.

« Sors de là, crétin. Tu veux perdre tes neuf vies d'un seul coup ? C'est mortel, ce truc. »

Il referma la porte et le chat, tout à coup plein d'énergie, s'élança dans le noir.

Nagle se dirigea sans allumer vers la porte de derrière, chercha le verrou à tâtons et se glissa au-dehors. Il s'arrêta un moment, le dos contre la porte, pour vérifier que la ruelle était bien déserte. Maintenant qu'il avait fini, il avait le temps de relever les signes de tension. Son front et ses mains étaient trempés de sueur, et il avait du mal à respirer. Il aspira à grandes goulées l'air humide et miséricordieusement frais de la nuit. Le brouillard n'était pas très dense, à peine plus dense qu'une brume épaisse à travers laquelle le réverbère du bout de la ruelle luisait comme une tache jaune dans le noir. Cette lueur, à moins de cinquante mètres de là, représentait le salut. Pourtant, elle lui semblait inaccessible. Comme un animal dans son repaire, il contempla le dangereux fanal avec une fascination horrifiée et commanda à ses jambes de se mettre en mouvement. Mais elles étaient sans force. Accroupi dans le sombre abri du porche, le dos pressé contre le bois de la porte, il luttait contre la panique. Après tout, il n'avait aucune raison de se hâter. Il quitterait ce fallacieux abri dans quelques instants et laisserait la ruelle derrière lui. Ensuite, il n'aurait plus qu'à revenir dans le square par l'autre côté et à attendre que le premier passant venu puisse être témoin des coups de poing véhéments qu'il assènerait contre la porte. Il savait même ce qu'il allait dire :

« C'est mon amie. Je crois qu'elle est à l'intérieur, mais elle ne veut pas ouvrir. Elle était chez moi ce soir et, après son départ, j'ai découvert que les clés avaient disparu. Elle était dans un drôle d'état. Mieux vaut appeler les flics. Je vais casser ce carreau. » Ensuite – le bruit du verre brisé, la ruée vers le sous-sol pour avoir l'occasion de refermer la porte de derrière avant d'entendre des pas pressés sur ses talons. Le pire était passé. Tout allait se dérouler avec la plus grande facilité, maintenant. Avant dix heures, le corps aurait été enlevé et la clinique serait de nouveau vide. Dans un moment, il allait passer à l'acte final. Mais pas encore. Pas encore.

La circulation le long de l'Embankment était pratiquement arrêtée. Il semblait y avoir une réception au Savoy.

« La clinique n'est plus gardée, n'est-ce pas ? demanda soudain Dalglish.

— Non, monsieur. Vous vous souvenez, je vous ai demandé ce matin s'il fallait y laisser un homme et vous avez dit non.

— Je me souviens.

— Après tout, monsieur, ça ne semblait pas très nécessaire.

L'immeuble a été fouillé de fond en comble et nous n'avons pas trop d'hommes.

— Je sais, Martin, répliqua Dalglish avec irritation. Aussi surprenant que cela puisse paraître, c'est ce qui a motivé ma décision. »

La voiture s'arrêta encore une fois. Dalglish passa la tête par la fenêtre.

« Qu'est-ce qu'il fabrique, bon dieu !

— Il fait de son mieux, monsieur.

— C'est bien ça qui est déprimant. Allons, brigadier, on va faire le reste à pied. Je me conduis probablement comme un parfait imbécile, mais quand on arrivera à la clinique, on couvrira les deux sorties. Vous ferez le tour par l'arrière. »

Martin n'était pas homme à montrer sa surprise. Qu'est-ce que le vieux avait avalé ? Dix contre un que Nagle était retourné chez lui et qu'ils trouveraient la clinique fermée et déserte. Ils feraient une belle paire d'idiots à s'approcher à pas de loup d'une maison vide. Bah, ils le sauraient bientôt. Il consacra toute son énergie à se maintenir à la hauteur du commissaire.

Nagle ne sut jamais combien de temps il avait attendu, plié en deux sous le porche et haletant comme un animal. Il finit par recouvrer son calme et, du même coup, l'usage de ses jambes. Il s'avança furtivement, se hissa par-dessus la grille et s'engagea dans la ruelle. Il marchait comme un automate, les bras raides, les yeux fermés. Tout à coup, il entendit un bruit de pas. Il ouvrit les yeux et vit, se découpant dans la lumière du réverbère, une silhouette corpulente et familière. Elle avançait vers lui à travers la brume, lentement, inexorablement. Son cœur bondit dans sa poitrine puis adopta un rythme tumultueux qui lui secouait tout le corps. Les jambes lourdes et froides comme la mort, il maîtrisa sa première impulsion, qui était de fuir. Au moins sa cervelle fonctionnait. S'il arrivait à réfléchir, il y avait de l'espoir. Il était plus malin qu'eux. Avec un peu de chance, ils ne songeraient même pas à entrer dans la clinique. Pour quoi faire ? Et elle devait être morte à présent. Une fois Jenny morte, ils pouvaient soupçonner ce qu'ils voulaient. Ils ne prouveraient jamais rien.

La lampe de poche lui éclaira le visage. Il entendit la voix lente, posée :

« Bonsoir, mon vieux. Nous espérions bien te trouver ici. Tu entres ou tu sors ? »

Nagle ne répondit pas. Ses lèvres s'étirèrent en un semblant de sourire. Il ne pouvait que deviner la tête qu'il faisait dans cette lumière féroce. Un masque de mort, la bouche béante de peur, les

yeux dilatés.

C'est alors qu'il sentit la timide caresse contre ses jambes. Le policier se pencha et ramassa le chat, qu'il maintint entre eux. Celui-ci se mit aussitôt à ronronner, vibrant de plaisir au chaud contact de cette main de géant.

« Mais c'est Tigger ! Tu l'as laissé sortir, pas vrai ! Vous êtes sortis ensemble, le chat et toi. »

Ils en prirent conscience instantanément et leurs regards se croisèrent : de la chaude fourrure, légère mais reconnaissable, montait l'odeur du gaz.

Pour Nagle, la demi-heure qui suivit s'écoula en un tourbillon confus de bruits et de lumières aveuglantes d'où surgissaient avec une clarté surnaturelle quelques tableaux précis qui s'imprimèrent à jamais dans sa mémoire. Il ne gardait aucun souvenir du brigadier lui faisant franchir la grille de fer mais bien de la poigne, aussi solide qu'un garrot, qui lui engourdissait le bras et du souffle chaud de Martin qui crissait dans son oreille. Il y eut un bruit fracassant et, une fraction de seconde plus tard, le triste tintement du verre brisé (quelqu'un avait cassé à coup de pieds les fenêtres du local des portiers), le trille strident d'un sifflet, des pas se précipitant dans l'escalier, une explosion de lumières qui lui faisaient mal aux yeux. Dans l'un des tableaux, Dalgliesh était accroupi au-dessus du corps de Jenny, sa bouche grande ouverte cramponnée comme une gorgouille à celle de la fille tandis qu'il lui insufflait violemment de l'air dans les poumons. On eût dit un corps à corps, une étreinte obscène, le viol d'un cadavre. Nagle ne disait mot. Il était presque trop secoué pour penser, mais son instinct l'avertissait de ne pas parler. Cloué au mur par des bras de fer, contemplant, fasciné, les épaules de Dalgliesh qui se contractaient fiévreusement, il sentit les larmes lui monter aux yeux. Enid Bolam était morte, et Jenny était morte, et lui était fatigué, désespérément fatigué. Il n'avait pas voulu la tuer. C'est Bolam qui l'avait entraîné dans les peines et les tourments du meurtre. Elle, et Jenny au milieu, ne lui avaient pas donné le choix. Et il avait perdu Jenny. Jenny était morte. Devant l'énormité de ce qu'elles lui avaient fait faire, devant son injustice, il sentit sans étonnement des larmes d'apitoiement couler en un flux chaud sur son visage.

La pièce se remplit soudain. Encore des hommes en uniforme. L'un d'entre eux, aussi solidement charpenté qu'un Holbein, avait des yeux de cochon et se déplaçait avec une excessive lenteur. Il entendit le sifflement de l'oxygène, un murmure de voix qui se concertaient. Puis, des mains douces et expérimentées glissèrent quelque chose sur un brancard : une forme enveloppée dans une couverture rouge et qui roula sur le côté lorsqu'on souleva les poignées. Pourquoi la

transportaient-ils avec tant de précautions ? Elle ne pouvait plus sentir les cahots.

Dalglish ne prononça pas un mot jusqu'à ce qu'on ait emmené Jenny. Puis, sans regarder Nagle, il déclara :

« Bien, brigadier. Emmenez-le au commissariat. Il pourra nous raconter son histoire là-bas. »

Nagle remua les lèvres. Elles étaient si sèches qu'il les entendit craquer. Il mit quelques secondes à pouvoir prononcer le moindre mot, mais ensuite, il ne put plus s'arrêter. Son histoire, qu'il avait si soigneusement préparée, se déversa comme une avalanche, plate et peu convaincante.

« Il n'y a rien à raconter. Elle est venue me voir chez moi et nous avons passé la soirée ensemble. J'ai dû lui dire que j'allais partir sans elle. Elle l'a très mal pris, et après son départ, j'ai découvert que les clés de la clinique avaient disparu. Je savais qu'elle était dans un drôle d'état et je me suis dit que je ferais mieux de me pointer ici. Il y a une lettre sur la table. Elle a laissé une lettre. Je me suis rendu compte qu'elle était morte et que je ne pouvais rien faire, alors j'ai mis les bouts. Je ne voulais pas y être mêlé. Je dois penser au Bollinger. Ça la ficherait mal, si j'étais mêlé à un suicide. »

Dalglish l'interrompt :

« Vous feriez mieux de ne rien ajouter. Mais vous aurez à trouver mieux. Voyez-vous, ce n'est pas tout à fait ce qu'elle nous a dit à nous. Ce mot sur la table n'est pas le seul qu'elle ait laissé. »

Avec une lenteur délibérée, il retira de sa poche de poitrine une petite feuille de papier pliée en quatre et il la tint à quelques centimètres des yeux fascinés de Nagle, rendus vitreux par la peur.

« Si vous étiez ensemble ce soir, comment expliquez-vous la présence de ce mot sous le heurtoir de votre porte ? »

C'est alors que Nagle comprit avec un désespoir nauséeux que les morts, ces morts impuissants et méprisés, pouvaient témoigner contre lui, après tout. Il tendit instinctivement la main vers le mot, puis laissa retomber le bras. Dalglish remit le papier dans sa poche.

« Ainsi, dit-il en observant Nagle de près, vous vous êtes précipité ici parce que vous vous faisiez du souci pour elle ? Très touchant ! Eh bien, laissez-moi vous rassurer. Elle vivra.

— Elle est morte, fit Nagle avec lassitude. Elle s'est suicidée.

— Elle respirait quand on l'a emmenée. Demain, si tout va bien, elle pourra nous raconter ce qui s'est passé. Et pas seulement ce qui s'est passé ce soir. Nous aurons quelques questions à poser à propos du meurtre de Miss Bolam. »

Nagle eut un rire sec.

« Le meurtre de Bolam ! Vous ne me pincerez jamais pour ça ! Et je vais vous dire pourquoi, pauvres andouilles. Parce que je ne l'ai pas

tuée ! Si vous voulez vous rendre ridicules, allez-y, je ne vais pas vous en empêcher. Mais je vous préviens. Si on m'arrête pour l'assassinat de Bolam, je m'arrangerai pour que tous les journaux du pays traînent vos noms dans la boue. »

Il tendit ses poignets à Dalglish.

« Allez-y, commissaire. Allez-y, arrêtez-moi. Qu'est-ce qui vous en empêche ? Vous avez tout compris, pas vrai ? Mais vous vous êtes montré un peu trop malin avec vos airs hautains, saleté de flic !

— Je ne vous arrête pas, répliqua Dalglish. Je vous invite à venir au Yard pour répondre à certaines questions et faire une déclaration. Si vous voulez qu'un avocat soit présent, c'est votre droit.

— Tu parles que j'aurai un avocat. Mais pas tout de suite. Je ne suis pas pressé, commissaire. J'attends de la visite, figurez-vous. Nous avons convenu de nous retrouver ici vers dix heures et on y est presque. J'avoue que nous comptons avoir la maison à nous tout seuls et je ne pense pas que la personne que j'attends sera particulièrement ravie de vous voir. Mais si vous voulez rencontrer l'assassin de Miss Bolam, vous feriez mieux de rester dans les parages. Ce ne sera pas long. Pour la personne que j'attends, la ponctualité est une vertu professionnelle. »

La peur semblait l'avoir quitté d'un coup. Les grands yeux bruns étaient à nouveau sans expression, comme deux flaques de boue dans lesquelles seul l'iris noir brûlait de vie. Martin, qui maintenait toujours les bras de Nagle, pouvait sentir les muscles du jeune homme se tendre, il pouvait percevoir physiquement la confiance qui lui revenait. Mais avant que quiconque ait eu le temps de parler, ils entendirent tous en même temps un bruit de pas. Quelqu'un venait d'entrer par la porte du sous-sol et avançait sans bruit dans le corridor. En une seule enjambée, Dalglish fut contre la porte et s'y arc-bouta. Les pas, timides, hésitants, s'arrêtèrent de l'autre côté. Trois paires d'yeux se fixèrent sur le bouton qui tournait d'abord à droite, puis à gauche. Une voix appela doucement :

« Peter ? Es-tu là, Peter ? Ouvre ! »

Dalglish fit un pas sur le côté et ouvrit brutalement la porte. La mince silhouette s'avança malgré elle sous l'éclat des lampes fluorescentes. Les immenses yeux gris s'élargirent et glissèrent d'un visage à l'autre comme ceux d'un enfant qui ne comprend pas. En gémissant, elle serra un sac à main contre sa poitrine dans un geste de défense, comme si elle protégeait un bébé. S'arrachant à l'étreinte de Martin, Nagle s'empara du sac et le lança à Dalglish. Il rebondit dans les mains du détective et le plastique bon marché colla à ses doigts moites. Nagle essayait de garder un ton posé, mais sa voix se cassait sous l'effet d'une excitation triomphante.

« Jetez-y un coup d'œil, commissaire. Tout y est. Je vais vous dire

ce que vous allez y trouver. Une lettre signée avouant le meurtre d'Enid Bolam et cent livres sterling en billets de banque, comme premier paiement pour me remercier de la fermer. »

Il se tourna vers son invitée.

« Désolé, ma vieille. Ce n'est pas comme ça que j'avais envisagé les choses. Je voulais bien la fermer sur ce que j'avais vu, mais il y a du neuf depuis vendredi soir. J'ai des ennuis à présent et je ne vais pas me laisser coller une accusation de meurtre sur le dos. Notre petit arrangement est annulé. »

Mais Marion Bolam s'était évanouie.

Deux mois plus tard, un tribunal d'instance mettait Marion Grace Bolam en accusation pour le meurtre de sa cousine. L'automne capricieux s'était durci, faisant place à l'hiver, et Dalglish rentra à pied au siège central sous un ciel gris qui s'affaissait comme une couverture sous le poids de la neige. Les premiers flocons humides tombaient déjà et fondaient doucement sur son visage. Dans le bureau de son chef, les lampes étaient allumées et les rideaux tirés, occultant la rivière scintillante, le collier de lumière de l'Embankment et la froide inertie d'un après-midi d'hiver. Dalglish fit brièvement son rapport. Le préfet de police adjoint écouta en silence puis demanda :

« Ils vont essayer de plaider les circonstances atténuantes, je suppose. Comment était la fille ?

— Parfaitement calme, comme un enfant qui sait qu'il a désobéi et se conduit très bien dans l'espoir que les adultes passeront l'éponge. Elle ne ressent même pas de culpabilité particulière, à mon avis, à part la culpabilité qu'éprouvent toutes les femmes lorsqu'elles se sentent découvertes.

— C'était une affaire parfaitement limpide, fit son chef. Un suspect évident, un mobile évident.

— Trop évident pour moi, ajouta Dalglish avec amertume. Si cette affaire ne me guérit pas de ma suffisance, rien ne le fera. Si j'avais prêté plus d'attention aux choses évidentes, je me serais demandé pourquoi elle n'était retournée à Rettinger Street qu'après onze heures, quand les programmes de télévision se terminaient. Elle était avec Nagle, évidemment, pour discuter des conditions de son silence. Ils s'étaient donné rendez-vous dans St James's Park. Quand il est entré aux archives et l'a trouvée penchée sur le corps de sa cousine, il n'a pas raté l'occasion. Il a dû se jeter sur elle avant qu'elle n'ait entendu un son. Il a pris l'initiative avec son efficacité habituelle. C'est lui qui a disposé le fétiche sur le corps avec autant de soin. Même ce détail m'a trompé. Je ne pouvais imaginer Marion Bolam accomplissant ce geste final de mépris. Mais c'était bel et bien un crime sans fioritures. C'est à peine si elle a essayé de s'en cacher. Les

gants de caoutchouc qu'elle avait utilisés étaient fourrés dans la poche de son uniforme. Elle avait choisi ces armes-là parce qu'elles étaient à portée de main. Elle n'essayait pas d'incriminer quelqu'un d'autre. Elle n'a même pas essayé de faire preuve d'astuce. Vers six heures douze elle a téléphoné au secrétariat et demandé à Nagle de ne pas encore descendre chercher le linge ; il n'a pas pu s'empêcher de mentir à propos de cette communication-là, incidemment, ce qui m'a de nouveau donné l'occasion de me montrer trop subtil. Ensuite, elle a appelé sa cousine. Elle ne pouvait être absolument sûre qu'Enid descendrait seule et il lui fallait une excuse valable ; c'est pour cela qu'elle a jeté les dossiers médicaux par terre. Puis elle a attendu sa victime aux archives, le fétiche en main et le ciseau dans la poche de son uniforme. Malheureusement pour elle, Nagle est revenu en secret à la clinique après être sorti avec le courrier. Il avait surpris le coup de téléphone de Miss Bolam au secrétaire du groupe et voulait mettre la main sur le dossier Fenton. Il semblait plus prudent de le balancer dans la chaudière. En tombant sur le meurtre, il a été obligé de changer ses plans et, une fois le cadavre découvert et les archives scellées, il n'en a plus eu l'occasion. Marion Bolam, elle, n'avait pas le choix. Elle a découvert le mercredi soir qu'Enid avait l'intention de changer son testament. Il n'y avait pas de séance d'acide lysergique pendant laquelle elle aurait le sous-sol à elle seule avant le vendredi soir. Elle ne pouvait agir plus tôt ; elle n'osait pas agir plus tard.

— Cet assassinat convenait merveilleusement à Nagle, ajouta son chef. Vous ne pouvez vous reprocher d'avoir concentré toute votre attention sur lui. Mais si vous tenez absolument à vous apitoyer sur vous-même, je ne veux pas vous gâcher ce plaisir.

— Peut-être qu'il lui convenait, mais il n'était pas absolument nécessaire, répliqua Dalglish. Pourquoi aurait-il tué Bolam ? Il n'avait qu'un but, à part gagner de l'argent sans effort, et c'était de décrocher le Bollinger et de partir pour l'Europe sans faire d'histoires. Il devait savoir qu'il serait difficile de lui coller l'affaire Fenton sur le dos même si le secrétaire du groupe décidait d'appeler la police. Et de fait, nous n'avons toujours pas suffisamment de preuves pour l'accuser. Mais un assassinat, c'est différent. Quiconque se trouve impliqué dans une affaire de meurtre a de fortes chances de voir ses plans chamboulés. Même un innocent ne peut facilement se débarrasser de cette sorte de poussière contaminée. Assassiner Bolam ne faisait qu'accroître le danger. Mais supprimer Priddy, ça, c'était différent. D'un seul geste, il préservait son alibi, se débarrassait d'un fardeau et s'offrait la possibilité d'épouser l'héritière de presque trente mille livres sterling. Il savait qu'il n'aurait aucune chance avec Marion Bolam si elle apprenait que Priddy avait été sa maîtresse. Elle n'était pas la cousine d'Enid Bolam pour rien.

— Au moins, nous le tenons en tant que complice, déclara le préfet de police adjoint, et cela devrait le mettre à l'ombre pour un bon bout de temps. Je ne regrette pas que les Fenton n'aient pas à subir l'épreuve de venir témoigner. Mais je doute que l'accusation de tentative de meurtre tienne, à moins que Priddy ne change d'avis. Si elle persiste à confirmer son histoire, ça ne nous mènera nulle part.

— Elle ne changera pas d'avis, monsieur, affirma Dalglish avec amertume. Nagle refuse de la voir, mais ça ne fait aucune différence. Elle ne pense qu'à organiser leur vie à deux quand il sortira. Et que Dieu l'aide quand il le fera. »

Son supérieur remua son énorme masse avec irritation dans son fauteuil, referma le dossier et le fit glisser vers Dalglish.

« Vous n'y pouvez rien, ni vous ni personne. C'est le genre de femme qui cherche à se détruire. À propos, j'ai eu cet artiste sur le dos. Sugg. Les idées que ces gens se font de la justice ! Je lui ai dit que ça ne dépendait plus de nous et je l'ai envoyé au département ad hoc. Il veut payer l'avocat de Nagle, si ça ne vous fait rien ! Il prétend que si nous faisons erreur, le monde perdra un talent remarquable.

— Il le perdra de toute façon », répliqua Dalglish. Puis il ajouta, comme s'il réfléchissait à voix haute : « À quel génie pardonnerait-on un crime comme celui de Nagle ? Michel-Ange ? Velasquez ? Rembrandt ?

— Bah, fit son chef avec aisance, si nous devons nous poser cette question, nous ne serions pas policiers. »

Dans le bureau de Dalglish, le brigadier Martin mettait des papiers en ordre. Il ne jeta qu'un seul coup d'œil à son chef, lança un flegmatique « Bonne nuit, monsieur » et partit. Il y avait des situations qu'avec son caractère placide, il trouvait prudent d'éviter. La porte à peine refermée, le téléphone sonna. C'était Mrs. Shorthouse.

« Hello, cria-t-elle, c'est vous ? J'ai eu toutes les peines du monde à vous atteindre. Je vous ai vu au tribunal aujourd'hui. Vous ne m'avez pas remarquée, pas vrai ? Comment ça va ?

— Bien, merci, Mrs. Shorthouse.

— On ne se reverra plus, n'est-ce pas, alors je me suis dit que j'allais vous passer un coup de fil pour dire bye-bye et vous donner les dernières nouvelles. Parce qu'il s'en passe des choses à la clinique, j'aime autant vous le dire. Pour commencer, Miss Saxon s'en va. Elle va travailler dans un foyer pour enfants anormaux quelque part dans le nord. Dirigé par des nonnettes. Marrant qu'elle aille travailler dans un couvent. Personne n'avait jamais fait ça, à la Steen. »

Dalglish dit qu'il le croyait volontiers.

« Miss Priddy a été transférée dans un des centres de pneumologie de notre groupe. Mr. Lauder pensait que le changement lui ferait du

bien. Elle a eu une terrible bagarre avec ses vieux et elle vit seule maintenant, dans un meublé à Kilburn. Mais ça, vous devez le savoir. Mrs. Bolam est installée dans une luxueuse maison de retraite près de Worthing. Grâce à sa part de l'héritage de la cousine Enid, bien entendu. Pauvre idiot ! Ça m'étonne qu'elle ait pu se résoudre à en toucher le moindre penny ! »

Dalglish, lui, n'était pas surpris, mais il s'abstint de le dire.

« Et puis il y a le docteur Steiner, continua Mrs. Shorthouse. Il se marie avec sa femme.

— Que dites-vous, Mrs. Shorthouse ?

— C'est-à-dire, il se remarie. Ils se sont raccommodés en cinq sec. D'abord ils divorcent, et maintenant ils se remarient. Qu'est-ce que vous dites de ça ? »

Ce qui comptait, répondit Dalglish, c'était ce que le docteur Steiner en pensait.

« Oh, il est content comme un chien à qui on a donné un nouveau collier. Et c'est bien de ça qu'il hérite, si vous voulez mon avis. Le bruit court que le Conseil régional va peut-être fermer la clinique et transférer tout le monde dans le service de consultation externe d'un hôpital. Pas étonnant ! D'abord un assassinat, puis une tentative de meurtre, et maintenant ce procès ! Pas joli-joli. Le docteur Etherege dit que ça bouleverse les patients, mais moi, je n'ai rien remarqué qui vaille la peine d'en parler. Les chiffres ont drôlement grimpé depuis octobre. C'est ça qui aurait fait plaisir à Miss Bolam. Elle qui était toujours à s'en faire pour les chiffres. Notez bien, il y en a pour dire qu'on n'aurait pas eu tous ces tracas avec Nagle et Priddy si vous aviez tiré le bon numéro du premier coup. Ça a été tout juste, pas vrai ? Mais moi, je dis que vous avez fait de votre mieux et qu'il n'y a pour ainsi dire pas eu de dégâts. »

Pas eu de dégâts ! Voilà donc les réactions qui faisaient cortège à un échec, pensa Dalglish avec amertume en raccrochant. La commisération qu'il éprouvait pour lui-même lui laissait un goût suffisamment corrosif dans la bouche pour qu'il n'ait pas à subir en plus les leçons de morale de son chef, le tact de Martin et les condoléances d'Amy Shorthouse. Pour se libérer de cette morosité envahissante, il avait besoin d'échapper provisoirement à la mort et au crime, il avait besoin de quitter, pour une brève soirée, les ombres du chantage et du meurtre. Il se rendit compte qu'il avait envie de dîner avec Deborah Riscoe. Au moins, se dit-il avec ironie, je serai confronté à un autre type de problème. Il posa la main sur le combiné du téléphone, puis s'arrêta, retenu par sa vieille prudence, ses vieilles incertitudes. Il n'était pas sûr qu'elle apprécie qu'on lui téléphone au bureau. Il ne savait même pas quelles fonctions elle remplissait chez Hearne et Illingworth. Puis il la revit telle qu'elle était lors de leur

dernière rencontre et il souleva le combiné. Il pouvait tout de même dîner avec une jolie femme sans pour autant se mettre dans cet état morbide et se livrer à pareille analyse. Cette invitation ne l'engageait à rien de plus qu'à faire passer une soirée agréable à la jeune femme et à payer l'addition. Et puis, il avait tout de même le droit d'appeler ses éditeurs !

[1] Tendances de l'Église anglicane qui se rapproche du catholicisme romain, dont elle accepte certains des rites. (N.d.E.)